

L'ÉLOGE
DE LA FOLIE

EXEMPLAIRE N° 1657

SCRIPTA MANENT
COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
CONSTANTIN CASTÉRA

11

ÉRASME

1928
Erasmus
~~L'ÉLOGE~~

~~DE LA FOLIE~~



SE VEND A PARIS EN LA
RUE DE BEAUNE NVM. 14
A L'ENSEIGNE DU POT CASSÉ

Biblioteca Centrală Universitară
"Carol I" București

I 120 208

C.A. 40

B.C.U. "CAROL I" BUCURESTI



C20133732

391/13

Ce livre a été traduit du latin par THIBAUT DE LAVEAUX. La couverture et le frontispice ont été dessinés par ANDRÉ DESLIGNÈRES. Les soixante-quinze vignettes qui illustrent le texte, HANS HOLBEIN les crayonna vers 1523 sur les marges d'un exemplaire de l'ÉLOGE conservé au Musée de Bâle.





ÉRASME DE ROTTERDAM A SON AMI THOMAS MORUS

SALUT

REVENANT dernièrement d'Italie en Angleterre, pour ne pas perdre en rêveries inutiles le temps qu'il me fallait passer à cheval, je prenais souvent plaisir tantôt à repasser en moi-même nos études communes, tantôt à m'entretenir dans l'agréable souvenir des chers et savants amis que j'allais revoir. Vous fûtes un de ceux qui se présentèrent le plus souvent à ma mémoire, mon cher Morus. Je me retraçais, en votre absence, ces moments heureux que j'ai passés auprès de vous, moments qui ont été, je vous assure, les plus doux de ma vie.

Ayant donc résolu de faire quelque chose, et n'étant pas dans des circonstances favorables pour composer un ouvrage sérieux, il me prit envie de m'égayer en faisant l'Éloge de la Folie.

« Quelle Minerve, me direz-vous peut-être, vous inspira cette singulière idée ? » D'abord, en pensant à vous, votre nom de famille *Morus* me rappela celui de *Moria* que les Grecs donnent à la Folie, quoique ce rapport ne soit que dans les noms, et que vous soyez bien éloigné d'avoir part aux influences de cette Déesse, comme tout le monde en convient. Je m'imaginai aussi que cette plaisanterie serait de votre goût. Car je sais que, tel que *Démocrite*, vous riez quelquefois de la vie humaine, et que vous aimez ces sortes de plaisanteries, quand elles ne sont pas tout à fait dépourvues de sel et d'agrément ; et, si je ne me trompe, celle-ci est dans ce cas. Quoique la supériorité de votre esprit vous élève fort au-dessus du vulgaire, vous possédez l'art de vous mettre à la portée de tout le monde, et votre bonté naturelle vous fait trouver du plaisir à l'exercer souvent.

Recevez donc, je vous prie, cette petite déclamation, et comme un gage de mes sentiments pour vous, et comme un ouvrage que je mets sous votre protection, et qui vous appartient plus qu'à moi, puisqu'il vous est dédié. Car je ne doute point qu'il ne se trouve des *Zoïles* mal intentionnés qui crieront que ces bagatelles sont indignes d'un théologien, que ces satires sont contraires à la modestie chrétienne ; ils me reprocheront peut-être de faire renaître la malignité de l'ancienne comédie, et de mordre tout le monde, comme *Lucien*.

Quant à ceux qui trouveront trop peu d'importance dans le sujet, et qui se scandaliseront du ton badin dont il est traité, je les prie de vouloir bien observer que je ne suis pas le premier qui ait écrit dans ce genre, mais que j'ai suivi en cela l'exemple de plusieurs grands hommes. Homère s'est amusé, il y a bien des siècles, à écrire la guerre des rats et des grenouilles ; Virgile a fait un poème sur le moucheron ; Ovide en a fait un sur la noix ; Polycrate a écrit l'Éloge de Busiris, qui fut corrigé par Isocrate ; Glaucon a loué l'injustice ; Favorinus, Thersite et la fièvre quarte ; Synésius, les têtes chauves ; Lucien, les mouches et les parasites. Sénèque a décrit en badinant l'Apothéose de l'empereur Claude. Plutarque a composé un Dialogue entre Ulysse et Grillus changé en cochon. Lucien et Apulée ont écrit sur l'âne ; et un auteur dont je ne sais pas le nom a fait le testament d'un pourceau nommé Grunnius Corocotta, dont saint Jérôme fait mention dans ses ouvrages. Si mes censeurs ne se payent pas de ces raisons, qu'ils s'imaginent que j'ai joué aux échecs ou que je suis allé à califourchon sur un bâton.

Ne serait-ce pas être bien injuste envers les gens de lettres, de leur interdire des amusements qu'on permet à toutes les conditions ? car enfin leurs amusements peuvent être utiles, et un lecteur d'un peu de bon sens peut quelquefois en tirer plus de profit que des ouvrages pompeux de bien des gens. L'un célèbre la rhétorique et la philosophie par un discours bigarré de phrases volées de tous côtés, l'autre fait l'éloge d'un prince, celui-ci prêche pour engager les peuples à entreprendre la guerre contre les Turcs, un autre s'ingère de prédire l'avenir, un autre

s'amuse à disputer sur des êtres de raison. Comme il n'y a rien de si puéril que de traiter les choses sérieuses d'une manière plaisante, de même aussi il n'y a rien de plus plaisant que de paraître vouloir traiter sérieusement les plaisanteries. C'est au public à juger de cet ouvrage ; cependant, si l'amour-propre ne m'aveugle point, je crois que l'éloge de la Folie n'est pas tout à fait l'ouvrage d'un fou.

Mais pour répondre à ceux qui pourront m'accuser d'avoir été satirique, je soutiens qu'il a toujours été permis aux gens de lettres de plaisanter sur la vie humaine, pourvu que cette plaisanterie ne dégénérait point en rage et en fureur. Rien n'est plus singulier que la délicatesse de notre siècle, qui ne peut souffrir que des titres d'usage. Il y a même des gens dont les scrupules sont si déplacés, qu'ils aimeraient mieux entendre des blasphèmes contre Jésus-Christ, que la plus légère plaisanterie sur les papes ou sur les grands, surtout s'il y va de leur intérêt.

Mais celui qui fronde la vie humaine, sans attaquer personne en particulier, ne paraît-il pas vouloir plutôt avertir et reprendre par des conseils que blesser par la satire ? D'ailleurs combien de fois ne me suis-je pas attaqué moi-même ? Celui qui n'épargne aucune condition humaine, fait bien voir que c'est aux vices, et non aux hommes qu'il en veut. S'il se trouve donc quelqu'un qui croie qu'on l'ait offensé dans ce badinage, il faut ou que sa conscience l'accuse en secret, ou qu'il craigne que le public ne soit en droit de l'accuser.

Saint Jérôme lui-même a exercé la satire avec bien plus de licence et de malignité, puisqu'il a été quelquefois jusqu'à dire les noms des personnes qu'il voulait attaquer.

Pour moi, outre que j'ai toujours évité de nommer quelqu'un, j'ai donné à cet ouvrage un style si modéré, que tout lecteur raisonnable verra bien que j'ai plutôt cherché à m'amuser qu'à blesser personne. Je n'ai pas, comme Juvénal, remué la sentine empestée des vices secrets; je me suis plus attaché aux défauts ridicules qu'aux vices honteux. Enfin, si quelqu'un ne veut point encore se contenter de ces raisons, qu'il songe qu'il est honorable d'être blâmé par la Folie, et qu'ayant choisi cette Déesse pour faire elle-même son éloge, il a bien fallu m'accommoder à son caractère.

Mais pourquoi vous suggérer des moyens de défense, à vous qui êtes un si bon avocat, que les causes qui ne sont pas des plus excellentes deviennent très bonnes entre vos mains? Adieu, très savant Morus. Défendez avec soin cette Folie qui vous appartient à présent.

A la campagne, ce 10 juin 1508.

L'ÉLOGE DE LA FOLIE



LA FOLIE PARLE

QU'ON dise de moi tout ce qu'on voudra (car je n'ignore pas comme la Folie est déchirée tous les jours, même par ceux qui sont les plus fous), c'est pourtant moi, c'est moi seule qui, par mes influences divines, répands la joie sur les dieux et sur les hommes.

En effet, dès que j'ai paru dans cette nombreuse assemblée, dès que je me suis disposée à parler, n'a-t-on pas vu briller tout à coup sur vos visages une gaieté

vive et extraordinaire? N'a-t-on pas vu vos fronts se dérider aussitôt? Et les éclats de rire qui se sont fait entendre de toutes parts, n'ont-ils pas annoncé la gaieté charmante qui s'emparait de vos cœurs, et le plaisir que vous causait ma présence? Quand je vous considère maintenant, il me semble voir les dieux d'Homère enivrés de nectar et de népenthès; au lieu qu'auparavant, vous restiez là tristes et inquiets, comme des gens sortis depuis peu de l'ancre de Trophonius. Tel que l'astre brillant du jour, lorsque ses premiers rayons dissipent les ténèbres qui couvraient l'horizon, ou tel que le printemps lorsqu'après un rigoureux hiver, il ramène à sa suite la troupe folâtre des doux zéphyr: tout change aussitôt sur la terre, un coloris plus brillant embellit tous les objets, et la nature rajeunie offre à nos yeux un spectacle plus agréable et plus riant: ainsi ma présence a produit tout à coup sur vos physionomies le changement le plus heureux. Ce que de grands orateurs ont bien de la peine à faire avec des discours très longs et très étudiés, cette seule présence l'a fait en un instant: vous m'avez vue, et aussitôt vos inquiétudes se sont dissipées.

Or, vous allez savoir pourquoi je parais aujourd'hui devant vous dans cet accoutrement bizarre; pourvu cependant que vous ne vous lassiez pas de m'écouter. Mais n'allez pas vous imaginer que j'exige ici de vous cette attention dont vous honorez ordinairement vos prédicateurs. Point du tout. Écoutez-moi comme vous avez coutume d'écouter les bouffons, les farceurs, les bateleurs, les charlatans des places publiques; ou

comme notre ami Midas écouta jadis la musique du dieu Pan. Car j'ai envie de faire un peu la sophiste avec vous. Je ne parlerai pourtant pas comme ces pédants qui surchargent aujourd'hui la tête des enfants d'un fatras de bagatelles difficiles, et qui leur enseignent à disputer avec plus d'opiniâtreté que des femmes ;



mais j'imiterai les anciens, qui, pour éviter le nom de sages, fort décrié de leur temps, aimèrent mieux prendre celui de sophistes. Or ces sophistes-là s'appliquaient à célébrer par des éloges les dieux et les héros. Je vais donc aussi faire un éloge ; ce ne sera ni celui d'Hercule, ni celui de Solon ; mais ce sera le mien, c'est-à-dire *l'Éloge de la Folie*.

Vous saurez d'abord que je me soucie fort peu de ces sages qui, parce qu'un homme se donne lui-même

des louanges, le traitent aussitôt de fat et d'impertinent. Qu'ils le traitent de fou, à la bonne heure ; mais qu'ils avouent, du moins, qu'en agissant ainsi, il se conduit d'une manière tout à fait conforme à cette qualité. En effet, est-il rien de plus naturel que de voir la Folie exalter son propre mérite et chanter elle-même ses louanges ? Qui pourrait mieux que moi me peindre telle que je suis ? A moins cependant qu'il ne se trouve quelqu'un qui prétende me connaître mieux que je ne me connais moi-même.

D'ailleurs, en agissant ainsi, je crois me conduire encore bien plus modestement que le commun des sages et des grands. Retenus par une mauvaise honte, ils n'osent se louer eux-mêmes, mais ils attirent ordinairement auprès d'eux quelque panégyriste doux, quelque poète hableur qui, pour de l'argent, s'engage à les louer, c'est-à-dire à leur débiter des mensonges. Cependant le héros pudibond se rengorge comme un paon, et lève arrogamment la crête, lorsque son prôneur impudent ose égaler aux dieux le plus méprisable des faquins ; lorsqu'il propose comme un modèle parfait de toutes les vertus celui qu'il sait plongé dans tous les vices ; lorsqu'il pare la corneille des plumes du paon ; lorsqu'il tâche de blanchir la peau d'un nègre ; lorsqu'il s'efforce de faire passer une mouche pour un éléphant... Enfin je fais ce que dit le proverbe : *Si personne ne te loue, tu feras bien de te louer toi-même.*

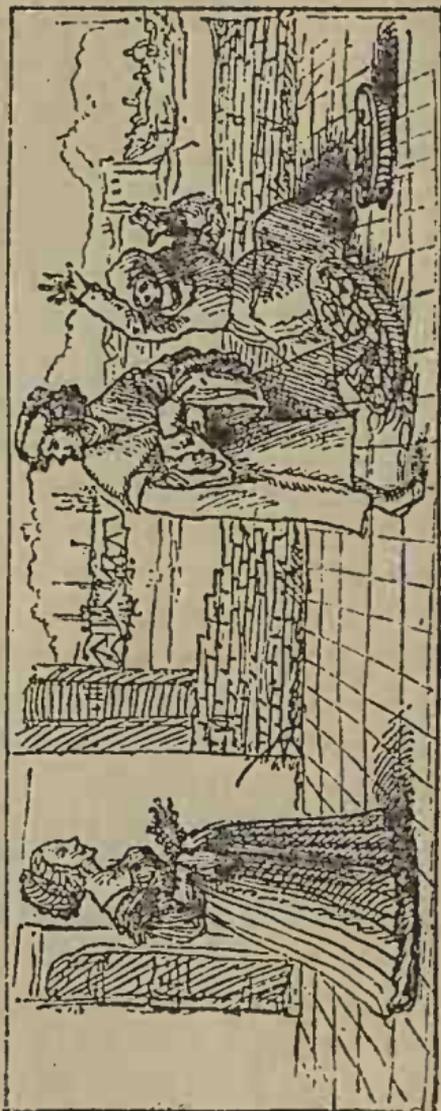
Mais en vérité, j'admire pourtant l'ingratitude ou, si vous voulez, la négligence des hommes à mon égard.

Ils ont tous pour moi la vénération la plus profonde, ils aiment tous à ressentir mes bienfaits ; et, malgré cela, depuis tant de siècles, il ne s'en est pas encore trouvé un seul qui se soit avisé de célébrer mes louanges par quelque éloge flatteur ; tandis que les Busiris, les Phalaris, la fièvre quarte, les mouches, les têtes chauves et mille autres pestes de cette espèce ont eu des panégyristes qui n'ont épargné ni temps ni peines pour les célébrer par des éloges pompeux.

Le discours que je vais vous faire ne sera ni prémédité, ni étudié ; et par conséquent il en contiendra moins de mensonges. N'allez pourtant pas croire que ce que je dis là soit une de ces ruses que les orateurs emploient ordinairement pour vanter leur esprit. Ces gens-là, comme vous savez, après avoir travaillé trente ans à un discours, dont ils ont quelquefois pillé la meilleure partie, nous le donnent ensuite comme un ouvrage qu'ils ont écrit ou dicté en s'amusant, dans l'espace de trois jours. Pour moi, j'ai toujours aimé à dire tout ce qui me vient à la bouche.

N'attendez de moi ni définition, ni division de rhéteur. Rien ne serait plus déplacé. Me définir, ce serait me donner des bornes, et ma puissance n'en a point. Me diviser, ce serait distinguer les différents cultes que l'on me rend, et je suis adorée également sur toute la terre. Et puis, pourquoi chercher à vous donner, par une définition, une copie idéale de moi-même qui ne me ressemblerait pas plus que mon ombre, puisque vous voyez devant vous l'original ?

Je suis donc, comme vous voyez, cette vraie distri-



butrice des biens, cette Folie que les Latins nomment *Stultitia* et les Grecs *Moria*. Mais qu'était-il besoin de le dire? Ma physionomie ne me fait-elle pas assez connaître? Et si quelqu'un s'avisait de soutenir que je suis Minerve ou la Sagesse, aurais-je besoin de lui peindre mon âme par mes discours? Ne lui suffirait-il pas de me regarder un instant, pour être convaincu du contraire? Il ne peut y avoir chez moi ni fard, ni dissimulation quelconque, et jamais on n'aperçoit sur



mon front les apparences d'un sentiment qui n'est pas dans mon cœur. Enfin je suis partout si semblable à moi-même, que personne ne saurait me cacher, pas même ceux qui veulent jouer le rôle de sages, et qui désirent le plus de passer pour tels. Malgré toutes leurs grimaces, ils ressemblent à des singes revêtus de pourpre ou à des ânes couverts de la peau du lion; ils ont beau faire, il passe toujours quelque petit bout d'oreille qui décèle, à la fin, la tête de Midas.

En vérité, cette espèce d'hommes est bien ingrate envers moi! Ils sont les plus fidèles de mes sujets, et

cependant ils ont tant de honte de porter mon nom en public, qu'ils vont même jusqu'à le reprocher aux autres, comme une marque de déshonneur et d'infamie. Mais ces fous parfaits, qui veulent qu'on les croie aussi sages que des Thalès, ne méritent-ils pas bien qu'on leur donne le nom de *Morosophes*, c'est-à-dire *sages-fous*? Car, pour le coup, je veux imiter ici les rhéteurs de nos jours, qui se croient autant de petits dieux lorsque, comme la sangsue, ils paraissent se servir de leur langue, et qui regardent comme quelque chose de bien merveilleux d'entrelacer, à tort et à travers, dans un discours latin, quelques mots grecs qui le rendent énigmatique. S'ils ne savent aucune langue étrangère, ils tirent de quelque bouquin moisi quatre ou cinq vieux mots avec lesquels ils éblouissent le lecteur. Ceux qui les comprennent sont flattés de trouver une occasion de se complaire dans leur propre érudition; et plus ils paraissent inintelligibles à ceux qui ne les comprennent pas, plus ils en sont admirés. Car ce n'est pas un petit plaisir pour mes amis, d'admirer beaucoup les choses qui viennent de loin. Si, parmi les derniers, il s'en trouve quelques-uns qui aient la vanité de vouloir passer pour savants, un petit sourire de satisfaction, un petit signe d'approbation, un mouvement d'oreille à la manière des ânes, suffira pour sauver leur ignorance aux yeux des autres. Mais revenons à nos moutons.

Maintenant donc, auditeurs très... comment dirais-je?... auditeurs très fous?... Pourquoi pas? c'est le titre le plus honorable que la Folie puisse donner à ses ini-

tiés. Eh bien donc, auditeurs très fous, vous savez maintenant mon nom. Mais, comme il y a bien des gens qui ignorent mon origine, je vais tâcher de vous la faire connaître, moyennant l'assistance des Muses.

Je ne suis sortie ni du Chaos, ni des Enfers ; je ne dois le jour ni à Saturne, ni à Japet, ni à aucune autre de ces vieilles divinités de rebut. C'est Plutus qui fut mon père, ce Plutus qui, n'en déplaît à Homère, à Hésiode et au grand Jupiter même, est le père des dieux et des hommes ; ce Plutus qui, aujourd'hui comme autrefois, bouleverse à son gré et met sens dessus dessous toutes les choses profanes et sacrées ; ce Plutus qui conduit à sa fantaisie la guerre, la paix, les empires, les conseils, les tribunaux, les assemblées des peuples, les mariages, les traités, les alliances, les lois, les arts, le sérieux, le plaisant, le... je perds haleine ; ce Plutus enfin qui gouverne comme il lui plaît toutes les affaires publiques et particulières des hommes ; ce Plutus sans le secours duquel toute la troupe des dieux poétiques, et j'ose dire des grands dieux eux-mêmes, ou n'existerait point du tout, ou du moins ferait très maigre chère ; ce Plutus dont la colère est si redoutable, que Pallas elle-même ne saurait en garantir, et dont les faveurs sont si précieuses, et la protection si puissante, que le mortel heureux qui en est l'objet peut braver Jupiter et sa foudre.

Mon père ne m'a point conçue dans son cerveau, comme Jupiter conçut jadis cette vilaine bourrue de Minerve ; mais il m'a donné pour mère Néotète, la *Jeunesse*, la plus jolie, la plus gaie, la plus égrillarde

de toutes les nymphes. Je ne suis pas non plus le fruit des devoirs d'un triste mariage, comme ce boiteux de Vulcain; je suis née, comme dit le bon Homère, *au milieu des transports délicieux de l'amour*. Et, afin que vous ne vous y trompiez pas, ce n'est point lorsqu'il était déjà vieux et presque aveugle, comme le dépeint Aristophane, que Plutus m'engendra; mais jadis, lorsqu'il était dans toute la vigueur de l'âge, lorsque le feu de la jeunesse bouillonnait dans ses veines, et dans un de ces instants agréables où le nectar qu'il avait sablé à la table des dieux l'avait mis en belle humeur.

Vous voudriez peut-être aussi savoir le lieu de ma naissance, car aujourd'hui l'on croit que le lieu où un enfant a jeté les premiers cris est fort essentiel à sa noblesse. Je vous dirai donc que je ne suis née ni dans l'île flottante de Délos, ni sur les vagues de la mer, ni dans les cavernes profondes; j'ai vu le jour dans les Iles Fortunées, pays charmant où la terre, sans être cultivée, produit d'elle-même les plus riches présents. Le travail, la vieillesse, les maladies n'approchèrent jamais de ces campagnes heureuses. On n'y voit croître ni mauve, ni lupin, ni fève, ni toutes ces autres plantes qui ne sont bonnes que pour le vulgaire. Le moly, la panacée, le népenthès, la marjolaine, les roses, les violettes et les hyacinthes y charment de toutes parts l'odorat et la vue, et font de ces lieux charmants des jardins mille fois plus délicieux que ceux d'Adonis.

Née au milieu de ce séjour enchanteur, ma naissance ne fut point annoncée par mes larmes; dès que je fus au monde, on me vit sourire gracieusement à ma mère.

J'aurais grand tort d'envier à Jupiter le bonheur d'avoir été allaité par une chèvre, car les deux plus gracieuses nymphes du monde, *Méthé* — *l'Ivresse* — fille de Bacchus, et *Apoëdie* — *l'Ignorance* — fille de Pan, furent mes nourrices. Vous les voyez ici parmi mes compagnes et mes suivantes.

Mais, à propos de mes suivantes, il faut pourtant bien



aussi vous les faire connaître. Celle qui vous regarde là d'un air arrogant, c'est *l'Amour-propre*. Cette autre, qui a le visage gracieux et les mains toutes prêtes à applaudir, est la *Flatterie*. Ici vous voyez la déesse de *l'Oubli*, qui s'endort et paraît déjà assoupie. Plus loin, la *Paresse* a les bras croisés et s'appuie sur ses coudes. Ne reconnaissez-vous pas la *Volupté* à ses guirlandes, à ses couronnes de roses, et aux essences délicieuses dont elle est parfumée? N'en voyez-vous pas une qui promène de tous côtés ses regards effrontés et incer-

tains ? c'est la *Démence*. Cette autre dont la peau est si luisante, le corps si gras, si potelé, c'est la déesse des *Délices*. Mais vous apercevez aussi deux dieux parmi toutes ces déesses. L'un est *Comus* et l'autre *Morphée*. C'est par le secours de ces serviteurs fidèles que je sou mets à mon empire tout ce qui existe dans l'univers ; c'est par eux que je gouverne ceux qui gouvernent le monde.

VOUS connaissez donc mon origine, mon éducation et ma suite. Maintenant, afin que personne ne croie que je me sois arrogé trop légèrement le titre de déesse, je vais vous raconter quels sont les avantages que je procure aux dieux et aux hommes ; je vais vous montrer toute l'étendue de mon empire. Écoutez de toutes vos oreilles.

Si c'est avec raison qu'on a dit : « C'est être dieu que de faire du bien aux hommes » ; si c'est avec justice qu'on a placé au rang des Immortels ceux qui ont inventé le blé, le vin, ou qui ont procuré à leurs semblables quelque autre avantage de cette espèce, ne dois-je pas être regardée comme la plus grande de toutes les divinités, moi qui répands sur les mortels tous les avantages et tous les biens ensemble ?

D'abord, est-il rien de plus doux, rien de plus précieux que la vie ? Or, n'est-ce pas moi qui suis l'origine de ce bien ? Ce n'est ni la lance de la fière Pallas, ni l'égide du puissant Jupiter, qui engendre et multiplie les hommes. Ce Jupiter lui-même, ce roi du ciel

et de la terre, qui d'un seul regard fait trembler tout l'Olympe, est obligé de déposer sa foudre redoutable, de quitter cet air menaçant qui effraie à son gré tous les dieux, et enfin de se déguiser comme un pauvre comédien, toutes les fois qu'il lui prend envie de faire...



ce qu'il fait de temps en temps... de travailler à devenir père.

Après les dieux, les stoïciens sont, du moins selon eux, les plus sublimes de tous les êtres. Eh bien, donnez-moi un stoïcien, fût-il trois fois, quatre fois, mille fois plus stoïcien que tous les stoïciens ensemble ; si je ne parviens pas à lui faire couper sa barbe, qu'il

regarde comme le signe de la sagesse, quoique ce signe lui soit commun avec les boucs, je le forcerai du moins à quitter son air bourru, je lui dériderai le front, je le ferai renoncer à ses principes sévères ; il se livrera pendant quelque temps à la joie, à l'extravagance, à la folie ; en un mot, quelque sage qu'il puisse être, s'il veut se procurer les plaisirs de la génération, c'est à moi, à moi seule qu'il doit avoir recours.

Mais pourquoi ne pas vous dire, à mon ordinaire, les choses tout naturellement ? Dites-moi, je vous prie, est-ce la tête, le visage, la poitrine, les mains, les oreilles, est-ce quelqu'un de ces membres honnêtes qui engendre les dieux et les hommes ? Point du tout. La partie qui sert à la propagation du genre humain est si folle, si ridicule, qu'on ne saurait la nommer sans rire. C'est pourtant de cette source sacrée, bien plus que des nombres de Pythagore ¹, que découle la vie de tous les êtres.

Et, de bonne foi, quel est le mortel qui voudrait présenter sa tête à la bride du mariage, s'il avait considéré auparavant, en homme sage, les inconvénients de cet état ? Quelle est la femme qui voudrait céder aux poursuites amoureuses d'un homme, si elle avait songé sérieusement aux incommodités de la grossesse, aux douleurs, aux dangers de l'accouchement, et aux travaux rebutants de l'éducation ? Or, puisque vous devez la vie au mariage, et que les mariages sont formés par

1. Pythagore attribuait aux nombres la formation de tous les êtres.

la *Démence* qui est une de mes suivantes, jugez combien vous devez m'avoir d'obligations ! De plus, lorsqu'une femme a éprouvé une fois toutes ces incommodités, pourrait-elle s'y exposer de nouveau, si ma bonne amie la déesse de l'*Oubli* ne répandait sur elle ses influences ? Que le poète Lucrèce dise tout ce qu'il voudra ! Vénus elle-même ne peut pas nier que, sans mon secours divin, tout son pouvoir n'aurait aucune énergie, qu'il resterait sans force et sans effet.

C'est donc de ce jeu extravagant et ridicule auquel je préside, que proviennent ces philosophes présomptueux, auxquels ont succédé ces gens que le vulgaire appelle *moines* ; c'est de là que viennent et les rois couverts de pourpre, et les prêtres du Seigneur, et les papes nos très saints Pères ; enfin c'est de là que vient aussi toute cette multitude innombrable de divinités poétiques que l'Olympe, tout grand qu'il est, peut à peine contenir.

Mais c'est peu de vous avoir démontré que c'est de moi que vous tenez le principe et le commencement de la vie ; je vais vous faire voir maintenant que tous les avantages, tous les agréments de cette vie sont autant de présents que vous devez à ma bienfaisance.

En effet, qu'est-ce que la vie, si vous en retranchez les plaisirs ? Mérite-t-elle alors le nom de vie ?... Vous m'applaudissez, mes amis ! Ah ! je savais bien que vous étiez tous trop fous, c'est-à-dire trop sages, pour ne pas être de mon avis... Les stoïciens eux-mêmes aiment le plaisir ; ils ne sauraient le haïr. Ils ont beau dissimuler, ils ont beau tâcher de diffamer la volupté

aux yeux du vulgaire, en l'accablant des injures les plus atroces : pures grimaces ! ils tâchent d'en éloigner les autres, pour en jouir eux-mêmes avec plus de liberté. Mais, par tous les Dieux ! qu'ils me disent donc quel est l'instant de la vie qui ne soit pas triste, ennuyeux, désagréable, insipide, insupportable, s'il n'est pas assaisonné par le plaisir, c'est-à-dire par la folie. Je pourrais me contenter ici de rapporter le



témoignage de Sophocle, ce grand poète qu'on ne saurait jamais assez louer, et qui a fait de moi un si bel éloge quand il a dit : *La vie la plus agréable est celle qui se passe sans aucune espèce de sagesse.* Mais examinons pourtant la chose un peu en détail.

D'abord, n'est-il pas vrai que l'enfance, ce premier âge de l'homme, est le plus gai et le plus charmant de tous les âges ? On aime les enfants, on les baise, on les embrasse, on les caresse, on prend soin d'eux ; un ennemi même ne peut s'empêcher de les secourir. D'où vient cela ? C'est que, dès l'instant de leur naissance,

la nature, cette mère prévoyante, a répandu autour d'eux une atmosphère de folie, qui charme ceux qui les élèvent, les dédommage de leurs peines, et attire sur ces petits êtres la bienveillance et la protection dont ils ont besoin.

Et l'âge qui succède à l'enfance, quels charmes n'a-t-il pas aux yeux de tout le monde ? avec quelle ardeur ne s'empresse-t-on pas de le favoriser, de l'aider, de le secourir ? Or, qui donne à cet âge charmant ces grâces qui le font chérir, qui les lui donne, si ce n'est moi ? J'écarte des jeunes gens la sagesse importune, et, par là, je répands sur eux le charme séduisant des plaisirs. Et, afin que vous ne vous imaginiez pas que je vous fais ici des contes en l'air, considérez les hommes dès qu'ils ont pris tout leur accroissement, et que l'expérience et les leçons ont commencé à les rendre sages ; aussitôt la beauté commence à se faner, la gaieté s'éteint, les forces diminuent, les grâces s'envolent ; à mesure qu'ils s'éloignent de moi, la vie les abandonne de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin ils arrivent à cette vieillesse chagrine qui est à charge à elle-même et aux autres.

Et certes, il n'est aucun mortel qui pût la supporter, cette vieillesse, si les misères de l'humanité ne m'engageaient à venir encore une fois à son secours. Semblable aux dieux des poètes qui, lorsque les mortels sont près de perdre la vie, les soulagent par quelque métamorphose, je change aussi les vieillards qui sont sur le bord du tombeau, et je les ramène, autant que je puis, vers l'âge heureux de l'enfance.

120133732

Si quelqu'un veut savoir par quels moyens j'opère cette métamorphose, je ne lui en ferai point un mystère. Je les mène à la source du Léthé qui est dans les Iles Fortunées (car il ne coule dans les enfers qu'un très petit ruisseau de ce fleuve) ; là, je leur fais boire à longs traits l'oubli de toutes les misères de cette vie ; leurs inquiétudes et leurs chagrins se dissipent peu à peu ; ils rajeunissent.

« Mais, me direz-vous peut-être, ils extravaguent, ils radotent ». — Sans doute. Et voilà précisément ce qui s'appelle retomber en enfance. Extravaguer, radoter, n'est-ce pas être enfant ? N'est-ce pas surtout parce qu'il manque de raison que cet âge nous divertit et nous amuse ? En effet, un enfant aussi sage qu'un homme fait, ne serait-il pas détesté de tout le monde, ne serait-il pas regardé partout comme un monstre ? Le proverbe a raison de dire : *Je hais dans un enfant une sagesse prématurée.*

Qui pourrait supporter le commerce et la société d'un vieillard qui aurait autant de présence d'esprit que de jugement et d'expérience ? C'est donc moi qui procure au vieillard le délire qui le fait extravaguer ; mais aussi c'est ce délire heureux qui chasse loin de lui toutes ces inquiétudes, tous ces chagrins qui tourmentent le sage. Convive agréable, il sait encore, le verre à la main, faire raison à ses amis. Il vit gaiement, et sent à peine le fardeau de la vie que les gens les plus robustes ont bien de la peine à supporter. Quelquefois même, il fait comme le bon vieillard de Plaute : il apprend encore à dire le doux mot *j'aime*. Qu'il

serait à plaindre s'il jouissait de toute sa raison !

Cependant, heureux par mes bienfaits, il est chéri de ses amis, et il fait encore très bien sa partie dans une conversation joyeuse. Car, si l'on en croit Homère, des discours plus doux que le miel coulaient de la bouche du vieux Nestor, tandis que l'impétueux Achille s'exhalait en paroles amères ; et, selon le même poète, les vieillards, à l'abri de leurs murs, tenaient des discours gaillards et plaisants. A cet égard, la vieillesse l'emporte encore sur l'enfance ; car celle-ci, quoiqu'elle soit d'ailleurs fort agréable, est pourtant privée d'un plaisir bien doux dans la vie, du plaisir de babiller.

De plus, les vieillards aiment beaucoup la compagnie des enfants, et les enfants celle des vieillards ; *car les dieux aiment à unir les semblables*. En effet, si l'on en excepte les rides et le nombre des années qui sont particulières à la vieillesse, y a-t-il deux choses qui se ressemblent mieux que le vieillard et l'enfant ? Ils ont tous deux les cheveux blancs, une bouche sans dents, un corps rabougri ; ils aiment le lait, ils bégayent, ils babillent ; la sottise, l'oubli, l'indiscrétion, tout concourt à former entre ces deux âges une ressemblance parfaite. Plus les hommes deviennent vieux, plus ils ressemblent à des enfants, jusqu'à ce qu'enfin ils sortent de ce monde, comme de vrais enfants, sans être dégoûtés de la vie, et sans apercevoir la mort.

Que l'on compare à présent, si l'on veut, ce bienfait que je répands sur les hommes, avec les métamorphoses des autres dieux. Je ne parlerai point ici de ces méta-

morphoses qu'ils ont faites dans leur colère ; examinons celles qu'on a regardées comme les plus grandes marques de leur faveur. Que font-ils pour leurs amis mourants ? Ils les changent en arbre, en oiseau, en cigale, ou même en serpent. Mais n'est-ce pas mourir que changer ainsi de nature ? Pour moi, sans détruire l'homme, je le ramène au temps le plus heureux et le plus doux de sa vie. Ah ! si les hommes, renonçant entièrement à la sagesse, passaient avec moi tout le temps de leur vie, ils ignoreraient les désagréments de la triste vieillesse, et les charmes d'une jeunesse continuelle répandraient à chaque instant sur eux la joie et le bonheur !

Voyez ces gens maigres, tristes et chagrins qui s'appliquent à l'étude de la philosophie, ou à quelque autre chose difficile et sérieuse ; leur âme, sans cesse agitée par une foule de pensées diverses, influe sur leur tempérament ; les esprits se dissipent en trop grande abondance, l'humide radical se dessèche, et ordinairement ils deviennent vieux avant que d'avoir été jeunes. Mes fous, au contraire, toujours gras et dodus, portent sur leur figure l'image brillante de la santé et de l'embonpoint ; on dirait autant de pourceaux d'Acarnanie. Et certes, ils ne ressentiraient aucune des infirmités de la vieillesse, s'ils n'étaient pas toujours un peu atteints de la contagion des sages. Mais l'homme n'est pas fait pour être parfaitement heureux sur la terre.

Un ancien proverbe sert encore à prouver ce que j'avance : *La folie seule, dit-il, ralentit la course rapide*

de la jeunesse, et éloigne de nous la vieillesse importune. Ainsi on a eu raison de dire des Brabançons que plus ils vieillissent, plus ils deviennent fous, au rebours des autres hommes, qui d'ordinaire deviennent prudents avec l'âge. Il n'y a pourtant point de nation dont le commerce soit plus agréable, et qui se ressente moins des ennuis de la vieillesse. Un peuple qui ressemble aux Brabançons autant par leurs mœurs que par le climat qu'ils habitent, ce sont mes bons amis les



Hollandais. Pourquoi ne les appellerais-je pas mes bons amis, puisqu'ils m'honorent et me servent avec tant de zèle, qu'ils ont mérité le surnom de fous, et que, loin d'avoir honte de cette épithète honorable, ils s'en font gloire, et la regardent comme un de leurs plus beaux titres?

Allez, maintenant, mortels extravagants, allez invoquer les Médée, les Circé, les Vénus, les Aurore ! Allez chercher partout je ne sais quelle fontaine imaginaire qui doit vous rajeunir ! C'est moi seule qui peux rendre cette jeunesse si désirée, c'est moi seule qui la rends

en effet à tous les hommes. C'est moi qui possède cette recette merveilleuse dont se servit la fille de Memnon pour prolonger la jeunesse de Tithon son aïeul. Je suis cette Vénus qui sut si bien rendre à Phaon toutes les grâces et toute la force de la jeunesse, que Sapho en devint éperdument amoureuse. S'il est quelques herbes magiques, s'il est quelques enchantements, quelque fontaine qui ait la vertu de rappeler la jeunesse, ou, ce qui vaut bien mieux encore, de la conserver toujours, c'est chez moi qu'il faut les chercher. Si vous convenez donc tous qu'il n'y a rien de si aimable que la jeunesse, rien de si détestable que la vieillesse, vous connaîtrez sans doute combien vous devez m'avoir d'obligations, à moi qui sais retenir un si grand bien et éloigner un si grand mal.

Mais c'est trop parler des mortels. Parcourons ensemble la vaste étendue de l'Olympe ; examinons tous les dieux les uns après les autres, et je consens qu'on me reproche mon nom comme une injure, s'il s'en trouve un seul, pour peu qu'il soit aimable et de quelque conséquence, qui ne doive à mes faveurs la plus grande partie de sa gloire. Pourquoi cette jeunesse charmante qui brille sans cesse sur le visage de Bacchus ? Pourquoi cette chevelure d'adolescent qui tombe si gracieusement sur ses épaules ? C'est que ce dieu toujours fou, toujours ivre, passe sa vie au milieu des jeux, des danses et des festins, et qu'il se garde bien d'avoir le moindre commerce avec Pallas. Loin qu'il veuille passer pour sage, c'est

au contraire par les jeux et les plaisirs de la folie qu'on peut lui rendre un culte qui lui soit agréable ; et il ne s'offense point du surnom de fou que lui donne le proverbe, surnom qui lui vient de ce qu'étant assis à la porte du temple, les laboureurs le barbouillaient souvent de vin doux et de figes nouvelles. L'ancienne comédie ne l'a-t-elle pas toujours représenté comme



un fou ? « Oh ! le plaisant dieu, disaient les anciens, qui ne méritait pas même de naître par où naissent les hommes et les dieux ! » Mais pourtant est-il quelqu'un qui n'aimât mieux ressembler à ce dieu extravagant et ridicule, être comme lui toujours gai, toujours jeune, toujours divertissant et porter partout la joie et les plaisirs, que d'être ce Jupiter dont la mine sombre et sévère fait trembler le ciel et la terre ; ou ce

Pan qui empoisonne tout par les vaines frayeurs qu'il cause ; ou ce Vulcain toujours couvert de cendres et de charbon, toujours environné d'étincelles, toujours noirci par la fumée de sa forge ; ou même cette Pallas qui vous regarde de travers et vous fait trembler avec sa lance et son égide épouvantable ?

Pourquoi Cupidon est-il toujours enfant ? Pourquoi ? C'est que, toujours folâtre et badin, il ne fait et ne dit que des folies. Pourquoi voit-on le printemps de la jeunesse conserver sans cesse les traits de Vénus ? C'est qu'elle est un peu de ma famille. Et peut-être ne serait-elle pas si blonde, si cette couleur ne lui venait de mon père. D'ailleurs, s'il en faut croire les poètes et les statuaires leurs rivaux, le rire folâtre ne règne-t-il pas continuellement sur sa figure charmante ? Flore, cette déesse voluptueuse qui fait naître tant de plaisirs, ne fut-elle pas la divinité que les Romains honorerent avec le plus de zèle ?

Mais si nous voulions suivre aussi, dans Homère et dans les autres poètes, la vie des dieux qui passent pour les plus tristes et les plus sévères, nous les verrions à chaque instant se soumettre au doux empire de la folie. Car, sans parler des autres exploits du foudroyant Jupiter, vous connaissez ses amourettes et les bons tours qu'il a joués sur la terre. Et cette Diane si fière qui oublie son sexe, pour chasser sans cesse au milieu des forêts, et qui finit par brûler d'amour pour le bel Endymion... J'aimerais pourtant mieux que Momus reprochât encore, comme autrefois, à ces dieux toutes leurs extravagances. Mais dernièrement ils furent si

courroucés contre lui, de ce qu'il venait toujours mal à propos troubler leurs plaisirs par sa sagesse, qu'ils le précipitèrent du haut du ciel avec la Discorde. Depuis ce temps-là, il erre de tous côtés sur la terre, sans qu'aucun mortel ait encore daigné lui donner un asile ; et il n'a surtout aucune espérance d'être jamais reçu dans les cours, car la *Flatterie* qui est une de mes suivantes y commande en souveraine, et la Flatterie ne s'accorde pas mieux avec Momus que les loups avec les agneaux.

Débarrassés maintenant de ce censeur importun, les dieux se livrent avec bien plus de plaisir et de liberté à toutes sortes de divertissements frivoles. Que d'équivoques et de plaisanteries ne fournit pas le ridicule Priape ? Quel plaisir pour les dieux de voir sans cesse les filouteries et les tours de passe-passe que fait ce fripon de Mercure ? Il n'y a pas jusqu'à Vulcain même qui ne se mêle aussi de les divertir par ses bouffonneries quand ils sont à table. Tantôt il les fait rire par sa démarche comique, tantôt il réveille leur gaieté et les excite à boire par ses quolibets et ses bons mots. Silène tout vieux qu'il est s'amuse encore à faire l'amour, et à danser avec Polyphème et les nymphes des danses burlesques et ridicules. Les Satyres aux pieds de chèvre font mille postures lascives qui réveillent la volupté. Pan, avec ses chansons rustiques et grossières, fait rire tous les dieux, qui préfèrent sa musique à celle des Muses, surtout lorsque le nectar commence à leur monter à la tête. Ah ! si je disais toutes les extravagances qu'ils font après le repas, lorsqu'ils sont tout à



fait ivres ! En vérité, toute folle que je suis, je ne puis quelquefois m'empêcher d'en rire... Mais chut ! Quelque dieu pourrait nous entendre, et je craindrais le sort de Momus.

MAIS, à l'exemple d'Homère qui va tour à tour de la terre aux cieux et des cieux à la terre, je quitte l'Olympe pour revenir encore une fois parmi les hommes. Non, il n'y a sur la terre ni joie, ni bonheur, ni plaisir qui ne vienne de moi. Voyez d'abord avec quelle prévoyance la nature, cette tendre mère du genre humain, a eu soin de semer partout l'assaisonnement de la folie ! Car, selon les stoïciens, être sage, c'est prendre la raison pour guide ; être fou, c'est se laisser aller au gré de ses passions. Or Jupiter, pour adoucir un peu les amertumes et les chagrins de la vie, n'a-t-il pas donné aux hommes plus de passions que de raison ? La proportion des unes à l'autre est comme celle d'un grain à une dragme. Et cette raison, il l'a reléguée dans un petit coin de la tête, tandis qu'il a livré le reste du corps aux agitations continuelles des passions. Puis il a encore opposé à cette pauvre raison, qui est toute seule, deux tyrans très impétueux et très violents : la colère qui règne dans la partie supérieure, et par conséquent dans le cœur qui est la source de la vie, et la concupiscence dont l'empire s'étend jusqu'au pubis. La conduite des hommes montre assez tous les jours ce que peut la raison contre ces deux puissants ennemis. Elle prescrit les lois de l'honnêteté, elle crie

jusqu'à s'enrouer pour les faire observer ; et c'est là tout ce qu'elle peut faire. Ses ennemis se moquent de cette prétendue reine, ils l'insultent et font plus de bruit qu'elle, jusqu'à ce qu'enfin, lasse de faire une résistance inutile, elle se rend et consent à tout ce qu'ils veulent.

Mais comme l'homme, destiné aux affaires, n'avait pas assez d'un petit grain de raison pour se conduire, Jupiter, ne sachant comment faire, m'appela comme à son ordinaire pour me consulter. Je lui donnai bientôt un conseil digne de moi. « Faites une femme, lui dis-je, et donnez-la à l'homme pour compagne. Il est vrai que la femme est un animal extravagant et frivole ; mais il est aussi plaisant et agréable. En vivant avec l'homme, elle saura tempérer et adoucir par ses folies son humeur chagrine et bourrue. »

Lorsque Platon paraît douter s'il doit placer la femme dans la classe des animaux raisonnables ou dans celle des brutes, il veut seulement nous désigner par là l'extrême folie de ce sexe charmant. En effet, s'il arrive qu'une femme s'avise de vouloir passer pour sage, elle ne fait qu'ajouter une nouvelle folie à celle qu'elle avait déjà ; car lorsqu'on a reçu de la nature quelque penchant vicieux, c'est l'augmenter que de vouloir y résister ou le cacher sous le masque de la vertu. *Un singe est toujours singe, dit un proverbe grec, même lorsqu'il est revêtu de pourpre.* De même aussi une femme est toujours femme, c'est-à-dire toujours folle, quelques efforts qu'elle fasse pour se déguiser.

Je ne crois pas que les femmes soient assez folles pour se fâcher de ce que je dis ici. Je suis de leur sexe, je suis la Folie ; prouver qu'elles sont folles, n'est-ce pas le plus grand éloge que je puisse faire d'elles ? En effet, à bien prendre les choses, n'est-ce pas à cette Folie qu'elles ont l'obligation d'être infiniment plus heureuses que les hommes ? N'est-ce pas d'elle qu'elles reçoivent d'abord ces grâces, ces attraits, qu'elles ont raison de préférer à tout, et qui leur servent à enchaîner les plus fiers tyrans ?

D'où vient chez les hommes cet extérieur rebutant et sauvage, cette peau velue, cette forêt de barbe, et cet air de vieillesse qu'ils ont dans tous les âges ? Tout cela vient du plus grand de tous les vices, de la prudence. Les femmes au contraire ont les joues unies, la voix douce, la peau délicate, tout en elles offre l'image charmante d'une jeunesse continuelle. D'ailleurs ont-elles d'autre désir dans cette vie que celui de plaire aux hommes ? N'est-ce pas là le but de ces parures, de ces fards, de ces bains, de ces frisures, de ces parfums, de ces odeurs, et enfin de toutes ces préparations cosmétiques, qui servent à embellir, à peindre ou à déguiser le visage, les yeux et la peau ? Eh bien, n'est-ce pas par la folie qu'elles peuvent atteindre à ce but si désiré ? Et si les hommes souffrent tout aux femmes, n'est-ce pas uniquement dans la vue du plaisir qu'ils en attendent ? Et ce plaisir, en quoi consiste-t-il ? dans la folie. On sera convaincu de cette vérité, si l'on fait attention à toutes les fadaïses que dit un homme, à toutes les folies qu'il fait avec une

femme, toutes les fois qu'il lui prend envie de jouir de ses faveurs.

VOUS savez donc maintenant quelle est la source du plus grand plaisir de la vie. Mais bien des gens, et surtout les vieillards, préférant les faveurs de Bacchus



à celles de l'amour, font consister la souveraine volupté dans les plaisirs de la table. Je n'examinerai point ici si l'on peut faire un bon repas sans femme. Ce qui est bien certain, c'est qu'il n'y en aura aucun qui ne soit triste et insipide, s'il n'est égayé par la folie. De sorte que si, dans un repas, il ne se trouve personne qui soit réellement fou ou qui veuille faire semblant de l'être, on paye un bouffon, ou l'on fait venir quelque parasite jovial qui, par ses plaisanteries et ses bons mots, c'est-à-dire par ses folies, chasse le silence et la mélancolie et fait rire les convives. En effet, à quoi bon se farcir

le ventre de tant de viandes et de friandises délicieuses, si les yeux et les oreilles ne prennent en même temps part à la fête, si l'esprit n'est égayé par les jeux, les ris et les plaisirs? Or, c'est moi seule qui les fais naître ces jeux, ces ris et ces plaisirs. Toutes ces cérémonies joyeuses usitées dans les repas, comme tirer au sort le roi du festin, chanter et boire à la ronde, danser, sauter, faire des gambades, qui croyez-vous qui les ait établies? Les sept sages de la Grèce? Point du tout. C'est moi qui les ai inventées pour le salut du genre humain. Plus il y a de folie dans ces sortes de divertissements, plus ils prolongent la vie des hommes, qui, lorsqu'elle est triste, ne mérite pas le nom de vie. Or, elle sera toujours triste, si tous ces plaisirs ne chassent l'ennui qui la poursuit sans cesse.

IL y a peut-être aussi des gens qui, insensibles à tous ces plaisirs, ne trouvent de bonheur que dans le commerce mutuel des amis. L'amitié, selon eux, est le plus grand de tous les biens ; *aussi nécessaire à la vie que l'eau, le feu et l'air*, elle est pour l'homme ce que le soleil est pour la nature ; elle est enfin si agréable, si honnête (ce mot ne faisait rien à l'affaire) que les philosophes eux-mêmes l'ont mise au nombre des plus grands biens. Eh bien, si je vous prouvais que c'est encore moi qui donne la naissance et la vie à toutes les amitiés? Rien n'est plus facile. Je vais vous rendre la chose aussi claire que le jour ; mais je n'emploierai pour cela ni dilemmes, ni sorites, ni aucun autre de ces raisonne-

ments captieux dont se servent ordinairement nos subtils logiciens ; je me contenterai de suivre les lumières du sens commun. Je commence donc.

Fermer les yeux sur les dérèglements de ses amis, s'illusionner sur leurs défauts, les imiter, aimer en eux les plus grands vices, les admirer comme autant de vertus, n'est-ce pas là ce qu'on appelle donner dans la folie ? Cet amant qui baise amoureusement un signe qu'il aperçoit sur la peau de sa maîtresse, cet autre qui flaire voluptueusement le polype de son Agnès, ce père dont le fils est louche, et qui lui trouve le regard tendre, ne sont-ce pas là de pures folies ? Oui, dites tant que vous voudrez que ce sont des folies, et des folies des plus pommées ; mais convenez pourtant que ce sont ces folies qui forment et entretiennent les amitiés. Je ne parle ici que des mortels, qui naissent tous avec des défauts, et dont le meilleur est celui qui en a le moins. Quant à ces sages qui se croient autant de petits dieux, l'amitié ne les unit presque jamais, ou, si cela arrive quelquefois, c'est une amitié toujours triste et désagréable, et qui ne s'étend qu'à un très petit nombre de personnes. Assurer qu'ils n'aiment absolument personne, je m'en ferais un scrupule : la plupart des hommes sont fous, on peut même dire qu'il n'en est aucun qui n'ait plusieurs espèces de folies ; or, c'est sur la ressemblance que sont fondées toutes les amitiés.

Si donc ces philosophes sévères se lient quelquefois entre eux par les nœuds mutuels d'une bienveillance réciproque, cette union peu solide ne saurait durer longtemps entre des gens toujours tristes et de mau-

vaïse humeur, qui ont des yeux de lynx pour apercevoir les défauts de leurs amis, et qui sont aveugles sur leur propre compte ; entre des gens enfin pour qui la fable de la besace¹ semble avoir été faite. En effet, quand on pense que tous les hommes sont condamnés par la nature à avoir quelques défauts essentiels ; quand on considère la différence prodigieuse que l'âge, le caractère et les inclinations diverses mettent entre eux ; quand on réfléchit à toutes ces faiblesses, à ces erreurs, à ces accidents auxquels leur vie mortelle est continuellement sujette, comment imaginer que la douceur de l'amitié puisse subsister l'espace d'une heure entre des gens si pénétrants, à moins que la folie, que vous appellerez si vous voulez complaisance, ne vienne adoucir la sévérité de leur caractère ? Mais quoi ! Cupidon, l'auteur et le père de toutes les liaisons agréables, n'est-il pas un dieu aveugle ? ne prend-il pas souvent la laidéur pour la beauté ? C'est aussi par lui que tous les hommes sont contents de ce qu'ils aiment ; c'est par lui que le vieillard aime sa vieille amie, comme un jeune homme aime sa jeune maîtresse. Voilà ce qui se voit partout, voilà ce qu'on trouve toujours ridicule ; mais c'est pourtant ce ridicule qui forme et resserre tous les liens de l'amitié.

1. Fable d'Esopé. Jupiter a donné une besace à tous les hommes ; il a rempli la poche de devant des défauts des autres, et il a mis les nôtres dans celle de derrière.

C E que je viens de dire de l'amitié, convient encore bien mieux au mariage. Grands Dieux ! que de divorces, que d'événements plus funestes encore ne verrait-on pas arriver tous les jours, si la flatterie, les jeux, la complaisance, la dissimulation et les ruses, qui sont toutes des personnes de ma suite, ne soutenaient et n'entretenaient sans cesse l'union de l'homme et de la femme ! Ah ! qu'on verrait peu de mariages s'accomplir, si le futur avait toujours la prudence de s'informer soigneusement de tous les petits jeux que sa jeune Agnès, qui paraît si modeste et si réservée, a joués longtemps avant les noces ! Et de ceux qui sont accomplis, combien y en aurait-il où l'union se conservât longtemps, si la négligence ou la sottise des maris ne les aveuglait sur les faits et gestes de leurs chères épouses ? Tout cela n'est que folie, on a raison d'en convenir ; mais c'est cependant cette folie qui fait que la femme plaît au mari, le mari à la femme ; c'est elle qui conserve la paix dans le ménage, et qui empêche les ruptures et les divorces. On se moque d'un mari, on l'appelle cocu, cornard, que sais-je moi, tous les noms qu'on lui donne ? pendant que le pauvre homme sèche par ses baisers les larmes perfides de son épouse infidèle. Mais n'est-il pas mille fois plus heureux de se livrer à cette douce erreur, que de s'abandonner aux tourments et aux inquiétudes dévorantes de la jalousie, et de semer partout la confusion et le désordre par des scènes violentes et tragiques ?

En un mot, sans moi, vous ne verrez dans la vie aucune liaison agréable ou permanente. Le monarque devien-

dra bientôt insupportable à son peuple, le valet à son maître, la suivante à sa maîtresse, le disciple à son précepteur, l'ami à son ami, le mari à sa femme, l'hôte à son hôte, le camarade à son camarade, s'ils ne sont occupés sans cesse à se bercer mutuellement des douces illusions de l'erreur, de la flatterie, de la complaisance,



ou de quelque autre agréable folie. Je ne doute point que vous ne soyez déjà émerveillés de tout ce que je viens de vous dire ; mais vous allez entendre bien autre chose.

Dites-moi, je vous prie, peut-on aimer quelqu'un, quand on se hait soi-même ? Peut-on vivre en bonne intelligence avec les autres, quand on n'est pas d'accord avec son propre cœur ? Peut-on apporter quelque agré-

ment dans la société, quand on est ennuyé et fatigué de sa propre existence? Il faudrait être plus fou que la Folie même pour répondre affirmativement à toutes ces questions. Or si l'on me retranche de la société, l'homme, bien loin de pouvoir supporter les autres, ne pourra se souffrir lui-même ; dégoûté de tout ce qui aura quelque rapport avec lui, il deviendra bientôt à ses propres yeux un objet de haine, d'aversion et d'horreur. Car la nature, souvent plus marâtre que mère, a donné à tous les hommes, et surtout à ceux qui ont quelque sagesse, un malheureux penchant qui les porte à dédaigner ce qu'ils ont, pour admirer ce qu'ils n'ont pas, penchant funeste qui altère et détruit enfin entièrement tous les avantages, tous les agréments, tous les charmes de la vie. A quoi servira la beauté, présent le plus précieux que les Immortels puissent faire aux hommes, si celui qui la possède se déplaît à lui-même? Quels seront les avantages de la jeunesse, si elle est infectée par le noir venin de la mélancolie? Sera-t-il enfin, dans la vie, aucune action publique ou particulière, que vous puissiez faire à propos et de bonne grâce (car l'à-propos n'est pas seulement le grand principe des arts, il l'est encore de toutes les actions de la vie), sans le secours de l'Amour-propre que vous voyez ici à ma droite, et qui, par le zèle qu'il témoigne partout pour mes intérêts, mérite bien toute la tendresse que j'ai pour lui?

Qu'y a-t-il de plus fou que de se complaire dans tout ce qu'on fait, et de s'admirer soi-même? Avouez pourtant que c'est à cette folie que vous devez tout ce que

vous avez jamais fait de beau et d'agréable. Oui, sans l'amour-propre, plus d'agrément, plus de grâce, plus de convenance dans toutes vos actions. Ce doux charme de la vie une fois détruit, il n'y aura plus de feu dans l'action de l'orateur, plus d'agréments dans les sons du musicien, plus de comique dans les gestes du farceur, on se moquera du poète et de ses Muses, on méprisera le peintre et son art, et l'on verra le médecin au milieu de ses remèdes mourir de faim et de misère. En-



fin un Nirée passera pour un Thersite, un Phaon pour un Nestor, un homme d'esprit sera regardé comme un sot, un homme de mérite comme un enfant, et le cavalier le plus poli comme un rustaud. Tant il est nécessaire que chacun se caresse soi-même, et obtienne pour ainsi dire son propre suffrage, avant que de prétendre à celui des autres !

Être content de ce que l'on est, de ce que l'on a, n'est-ce pas la plus grande partie du bonheur ? Eh bien, c'est mon cher Amour-propre qui vous procure cet avantage ; c'est lui qui fait que chacun est con-

tent de sa figure, de son esprit, de sa naissance, de sa condition, de ses mœurs, de sa patrie ; c'est par lui que l'Irlandais se croit plus heureux que l'Italien, le Thrace que l'Athénien, le Scythe qu'un habitant des Iles Fortunées. Admirable effet des soins prévoyants de la nature, qui, malgré la diversité infinie des dons qu'elle distribue aux mortels, tient toujours dans un juste équilibre les biens qu'elle leur donne à chacun ! Si elle refuse à l'un d'eux quelques-uns de ses dons, elle lui accorde en récompense un peu plus d'amour-propre. Mais que je suis folle de dire qu'elle lui refuse alors quelque chose ! l'amour-propre n'était-il pas le présent le plus précieux qu'elle pût lui faire ?

MAIS je vais vous prouver aussi qu'il n'y a point de belles actions dont je ne sois le mobile, point de science, point d'art un peu recommandable qui ne me doive son existence. La guerre, par exemple, n'est-elle pas la source de toutes les actions que les hommes admirent ? n'est-ce pas elle qui prépare les champs glorieux où les héros vont moissonner des lauriers ? Or, est-il rien de plus fou que de s'engager dans des querelles qui s'élèvent souvent on ne sait pourquoi, et qui sont toujours plus nuisibles qu'utiles aux deux partis qui les soutiennent ? Car ceux qui sont tués à la guerre on les compte pour rien. Lorsque deux armées sont en présence, et que le son aigu des trompettes vole au milieu des airs, à quoi serviraient ces figures de philosophes qui, épuisés par l'étude, traînent avec peine une vie triste

et languissante? Il faut là de ces gens forts et robustes, qui ont d'autant plus de courage qu'ils ont moins de bon sens. A moins que l'on n'aime mieux des soldats tels que Démosthène, qui, selon le conseil d'Archiloque, dès qu'il eut aperçu l'ennemi, jeta son bouclier, prit la fuite, et prouva ainsi qu'il avait autant de poltronnerie à la guerre que d'éloquence au barreau.

Vous me direz peut-être : « La prudence est bien nécessaire à la guerre. » J'en conviens, elle est nécessaire aux chefs ; encore est-ce une prudence militaire qu'il leur faut, et point du tout une prudence philosophique. Mais elle est inutile à tout le reste d'une armée. C'est à des parasites, à des infâmes, à des voleurs, à des assassins, à des paysans, à des imbéciles, à des gueux, en un mot à tout ce qu'on appelle la lie du peuple, qu'il appartient de cueillir les lauriers de la victoire, lauriers qui ne sont points faits pour les philosophes.

Si vous voulez vous convaincre à quel point ces pauvres philosophes sont ineptes à toutes les affaires de ce monde, regardez Socrate, ce philosophe que l'oracle d'Apollon avait si sottement appelé le plus sage de tous les hommes. Étant un jour obligé de traiter je ne sais quelle affaire en public, il s'en acquitta si mal que tout le monde se moqua de lui. Il faut avouer pourtant qu'il avait quelquefois des idées qui n'étaient pas si sottes ; par exemple, lorsqu'il refusa le titre de sage, en disant qu'il n'appartenait qu'à la divinité, ou bien lorsqu'il dit que le philosophe ne doit point se mêler du gouvernement. Il eût cependant encore mieux fait d'enseigner que pour être homme il faut renoncer absolument à

la sagesse. Et qui fut cause des accusations qu'on forma contre lui, et du jugement qui le condamna à boire de la ciguë? N'est-ce pas la sagesse? Ce malheur ne lui serait pas arrivé, si, au lieu de s'occuper à philosopher sur les nuées et sur les idées, au lieu de s'amuser à mesurer le pied d'une puce, et de s'extasier au bourdonnement d'une mouche, il eût appris ce qui est nécessaire pour le commerce ordinaire de la vie. Mais je vois Platon, ce célèbre disciple de Socrate, tremblant pour la vie de son maître, s'avancer pour plaider sa cause. L'excellent avocat! troublé par le bruit de l'assemblée, à peine peut-il venir à bout de prononcer la moitié de sa première période. Théophraste ne fut-il pas à peu près dans le même cas, lorsque, voulant un jour prononcer un discours en public, il fut d'abord si troublé qu'il ne put proférer une seule parole? Cet homme-là n'était-il pas bien propre à inspirer du courage aux soldats dans le fort d'une bataille? Isocrate était si timide, qu'il n'osa jamais ouvrir la bouche en public. Et Cicéron lui-même, le père de l'Éloquence romaine, avait l'air gauche, il tremblait et bégayait comme un enfant, en commençant l'exorde de ses plaidoyers. Il est vrai que Fabius regarde cette timidité comme la marque d'un orateur prudent qui connaît le danger. Mais parler ainsi, n'est-ce pas avouer ouvertement que la sagesse empêche toujours de bien faire? La belle contenance qu'auraient faite tous ces grands hommes à la vue de l'ennemi, eux qui n'avaient pas une goutte de sang dans les veines, quand il s'agissait seulement de se battre avec la langue!

Malgré cela, Dieu sait comme on fait sonner cette fameuse sentence de Platon : *Heureux les États, si les philosophes étaient souverains, ou si les souverains étaient philosophes!* Mais consultez les historiens, et vous verrez qu'il n'y a jamais eu de princes plus funestes aux États que ceux qui se sont amusés à étudier la philosophie ou les belles-lettres. Ne suffirait-il pas pour le prouver de l'exemple des deux Catons? L'un trouble la tranquillité de la république par des délations inutiles; l'autre, en voulant défendre avec trop de sagesse la liberté du peuple romain, la détruit de fond en comble. Ajoutez à cela les Brutus, les Cassius, les Gracques et Cicéron lui-même, qui fit autant de mal à la république romaine que Démosthène à celle des Athéniens. J'avouerai, si vous voulez, que Marc-Antoine était un bon empereur. Quoique je pusse très bien n'en pas convenir, puisque le titre de philosophe l'a rendu insupportable et odieux aux citoyens. Mais en supposant donc que son règne ait procuré quelques avantages à la république, ces avantages peuvent-ils entrer en comparaison avec les maux qu'il lui a causés, en laissant pour successeur un fils dont le règne a été si funeste? Tous ceux qui s'appliquent à la philosophie, et qui ont ordinairement tant de guignon dans toutes les affaires de la vie, réussissent surtout très mal dans la formation de leurs semblables. Ce qui vient, à ce que je crois, d'une sage précaution de la nature qui veut empêcher cette malheureuse sagesse de faire trop de progrès parmi les hommes. On sait que Cicéron eut un fils dégénéré, et, comme quelqu'un l'a fort bien

observé, les enfants de Socrate tenaient plus de leur mère que de leur père, c'est-à-dire qu'ils étaient fous.

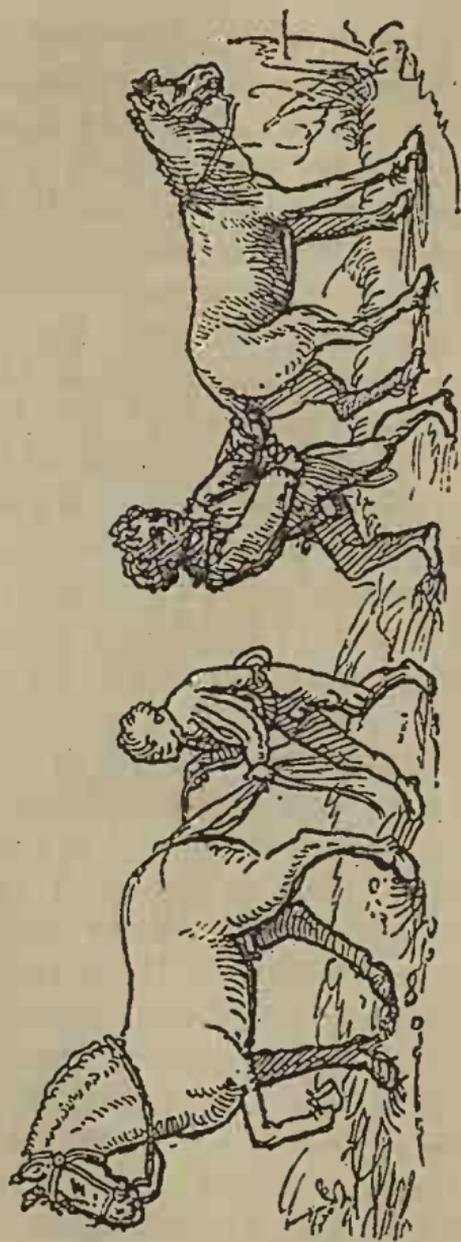
On passerait encore aux philosophes d'être, dans les emplois et dans les charges publiques, comme des *ânes devant une lyre*, s'ils étaient du moins bons à quelque chose dans le commerce de la vie privée. Mais placez un philosophe dans un festin, son silence mélancolique



ou ses questions déplacées troubleront à chaque instant la joie des convives ; faites-le danser, vous verrez les grâces et la légèreté d'un chameau ; traînez-le malgré lui au spectacle, sa présence seule fera fuir les plaisirs, et le sage Caton sera forcé de sortir du théâtre s'il ne peut quitter pour quelque temps son air grave et sévère. Qu'il entre dans une compagnie où la conversation est animée, son apparition fera naître tout à coup le silence. Est-il question d'acheter quelque chose, de contracter

avec quelqu'un ou de faire quelques-unes de ces choses qui sont indispensables dans le commerce journalier de la vie, notre pauvre philosophe n'aura pas l'air d'un homme, il vous paraîtra aussi stupide qu'une souche. Enfin il est si inepte à toutes les affaires de la vie, il est si éloigné des opinions et des coutumes ordinaires, qu'il ne peut être d'aucune utilité ni à lui-même, ni à sa patrie, ni aux siens. Des mœurs et des sentiments si extraordinaires doivent nécessairement lui attirer une haine universelle. Car se fait-il quelque chose dans le monde qui ne soit marqué au coin de la Folie, qui ne soit fait par des fous et pour des fous? Si quelqu'un s'avise de vouloir s'opposer lui seul à cette folie universelle, je lui conseille d'imiter plutôt l'exemple de Timon le Misanthrope, et d'aller s'enfoncer dans quelque solitude profonde pour y jouir tout seul de sa chère sagesse.

Mais pour en revenir à ce que je disais d'abord, quelle force a pu contraindre les hommes, naturellement durs, sauvages et rustiques, à se rassembler dans des villes pour y vivre en société? C'est la flatterie. La lyre d'Amphion et d'Orphée ne signifie pas autre chose. Lorsque le peuple de Rome révolté contre le Sénat était prêt à se porter aux dernières extrémités, comment parvint-on à le ramener à la paix et à la concorde? Fut-ce par un discours philosophique? Point du tout. Il ne fallut pour cela que la fable ridicule et puérile des membres et de l'estomac. Et Thémistocle, avec la fable du renard et du hérisson, qui est aussi ridicule que la première, produisit un effet à peu près



semblable. Quel est le sage qui, avec toute son éloquence, pourrait jamais faire ce que Sertorius fit avec sa fable de la biche et l'apologue ridicule des queues de cheval ; ce que Lycurgue fit avec ses deux chiens ? Je ne parle pas de Minos et de Numa, qui par les



fables qu'ils inventèrent vinrent tous deux à bout de gouverner la populace extravagante. C'est par de pareilles niaiseries qu'on peut remuer cet énorme et puissant animal qu'on appelle peuple.

D'ailleurs quelle est la ville qui ait jamais consenti à recevoir les lois de Platon ou d'Aristote, ou à suivre

les maximes de Socrate? Qui eût jamais pu persuader aux Décius de se sacrifier pour leur patrie, à Curtius de se précipiter dans un gouffre, sinon la vaine gloire, cette Sirène enchanteresse qui déplaît si souverainement aux sages? « Quoi de plus extravagant, disent-ils, que de flatter lâchement le peuple pour avoir part à ses grâces, que d'acheter ses faveurs par des profusions, de rechercher avec ardeur l'applaudissement de tant de fous, d'être enivré de tant d'acclamations tumultueuses, de se laisser porter en triomphe comme les images des dieux, ou de se faire élever comme une statue au milieu d'un marché pour être vu de la populace? Ces noms, ces surnoms, tous ces honneurs divins rendus à des gens qui ne méritent pas même le nom d'hommes, toutes ces apothéoses publiques en faveur des tyrans les plus odieux, toutes ces choses, disent les philosophes, ne sont-elles pas autant de folies ridicules dont on ne saurait assez se moquer? » Eh, Messieurs, qui vous dit le contraire? Mais c'est pourtant pour l'amour de ces folies que les plus grands héros ont fait toutes ces actions éclatantes que les poètes et les orateurs ont élevées jusqu'aux cieus. C'est cette folie qui élève les villes, c'est cette folie qui soutient les empires, les lois, la religion, les conseils, les tribunaux; en un mot, c'est cette folie qui est la base et le fondement de la vie humaine, et qui gouverne l'univers au gré de sa marotte.

Mais, pour dire aussi quelque chose des sciences et des arts, n'est-ce pas la soif de la gloire qui a excité les

hommes à inventer et à transmettre à la postérité tous ces arts, toutes ces sciences que l'on regarde comme quelque chose de si merveilleux? Plus fous que tous les autres fous ensemble, les inventeurs des sciences et des arts ont cru que je ne sais quelle réputation, qui est pourtant la chose du monde la plus chimérique, pourrait les dédommager de leurs travaux et de leurs veilles. Enfin c'est à la folie que vous devez les principaux agréments de la vie, et vous avez par là le plaisir bien doux de jouir même de la folie des autres.

Après avoir loué ma puissance et mon industrie, que diriez-vous si je m'avisais aussi de faire l'éloge de ma prudence? « Bon! me direz-vous, prouver que la prudence peut s'allier avec la folie, c'est prouver que l'eau peut se mêler avec le feu. » J'espère pourtant en venir à bout, si vous voulez m'écouter aussi attentivement que vous l'avez fait jusqu'à présent. D'abord, si la prudence consiste dans l'expérience, qui mérite mieux le titre glorieux de prudent, ou le sage que la crainte ou la honte empêchent de rien entreprendre, ou le fou qui, n'ayant point de honte et ne voyant jamais le danger, entreprend hardiment tout ce qui lui passe par la tête? Le sage, le nez toujours collé sur les livres des anciens, n'apprend que de vaines paroles subtilement combinées; le fou, au contraire, exposé sans cesse à tous les caprices du sort, apprend, à ce qu'il me semble, au milieu des revers, à connaître la véritable prudence. Homère, tout aveugle qu'il était, a très bien vu cela quand il a dit : *Le fou apprend à être sage à ses propres dépens.* Car il y a deux choses qui

empêchent surtout l'homme de parvenir à bien connaître les choses : la honte, qui offusque son âme, et la crainte, qui lui montre le danger et le détourne d'entreprendre de grandes actions. Or la folie nous débarrasse à merveille de ces deux choses. Il y a bien peu de gens qui sentent quelle foule d'autres avantages se procurent ceux qui renoncent pour toujours à la honte et à la crainte. Il y en aura peut-être qui préféreront cette prudence qui consiste à se faire une juste idée des choses ; mais écoutez-moi, de grâce, vous allez voir combien on est éloigné de cette vertu, même lorsqu'on croit la posséder tout entière.

D'ABORD, il est clair que toutes les choses humaines ont, comme les Silènes d'Alcibiade, deux faces tout à fait différentes. Vous voyez d'abord l'extérieur des choses ; mais tournez la médaille, le blanc deviendra noir, le noir vous paraîtra blanc ; vous verrez la laideur au lieu de la beauté, la misère au lieu de l'opulence, la gloire au lieu de l'infamie, l'ignorance au lieu de la science ; vous prendrez la faiblesse pour la force, la bassesse pour la grandeur d'âme, la tristesse pour la gaieté, la disgrâce pour la faveur, la haine pour l'amitié ; vous verrez enfin toutes les choses changer à chaque instant, selon le côté dont il vous plaira de les envisager.

Vous direz peut-être que je m'explique ici d'une manière trop philosophique ; eh bien, je vais vous parler plus clairement.

Qui est-ce qui ne regarde pas un roi comme un mortel très riche et très puissant? Mais si son âme n'est ornée d'aucune qualité estimable, s'il n'est pas satisfait de ce qu'il possède, n'est-il pas en effet très pauvre? Si son âme est soumise à l'empire de plusieurs passions vicieuses, n'est-il pas le plus vil de tous les esclaves? On peut raisonner de même sur toutes les autres choses de ce monde, mais cet exemple suffit. « A quoi aboutissent tous ces raisonnements? » me direz-vous peut-être. Vous allez voir. Quelqu'un qui, s'avisant d'arracher le masque des acteurs au moment où ils jouent leurs rôles, montrerait aux spectateurs leurs figures naturelles, ne troublerait-il pas la scène, ne mériterait-il pas d'être chassé du théâtre comme un extravagant? Cependant tout changerait aussitôt de face : la femme deviendrait un homme, le jeune homme un vieillard; les rois, les héros, les dieux disparaîtraient aussitôt, et l'on ne verrait plus à leurs places que des misérables et des faquins. En détruisant l'illusion on ferait disparaître tout l'intérêt de la pièce. C'est ce travestissement, ce déguisement qui attache les yeux du spectateur. Or qu'est-ce que la vie? c'est une espèce de comédie continuelle, où les hommes, déguisés de mille manières différentes, paraissent sur la scène, jouent leurs rôles, jusqu'à ce que le maître du théâtre, après les avoir fait quelquefois changer de déguisement et paraître tantôt sous la pourpre superbe des rois, tantôt sous les haillons dégoûtants de l'esclavage et de la misère, les force enfin à quitter le théâtre. A la vérité, ce monde-ci n'est qu'une ombre passagère, mais telle

est pourtant la comédie qu'on y joue tous les jours.

Si un sage tombé du ciel paraissait tout à coup au milieu de nous et qu'il s'écriât : « Celui que vous regardez tous comme votre dieu et votre seigneur, ne mérite pas même le nom d'homme, il n'est pas au-dessus de la classe des bêtes, puisqu'il se laisse conduire comme elles au gré de ses passions brutales ; il est le



plus vil des esclaves, puisqu'il se soumet volontairement à tant de maîtres méprisables. » S'il disait à un homme qui pleure la mort de son père : « Réjouis-toi ! ton père a commencé de vivre, car la vie de ce monde n'est qu'une espèce de mort. » S'il disait à un noble orgueilleux de ses titres : « Tu n'es qu'un roturier et un bâtard, puisque tu n'as point la vertu, sans laquelle il n'est point de véritable noblesse. » Enfin s'il parlait de cette manière de toutes les choses de la vie, dites-moi, je

vous prie, que gagnerait-il avec tous ces beaux discours? il se ferait regarder partout comme un furieux et un extravagant. Il est aussi imprudent d'avoir une prudence pernicieuse, qu'il est fou d'avoir une sagesse déplacée. Or il n'est point de prudence plus pernicieuse que celle qui ne sait pas s'accommoder au temps et aux circonstances, et qui voudrait que la comédie ne fût point une comédie. *Buvez, ou allez-vous-en*, disaient autrefois les Grecs à leurs convives ; et ils avaient raison. La vraie prudence consiste, puisque nous sommes hommes, à ne pas vouloir être plus sages que notre nature ne le comporte. Il faut ou supporter de bonne grâce les folies de la multitude, ou se laisser entraîner avec elle par le torrent des erreurs. « Mais, direz-vous, c'est folie de se conduire ainsi. » J'en conviens, pourvu que vous conveniez aussi que c'est vraiment là ce qui s'appelle jouer la comédie de la vie.

GRANDS Dieux ! dirai-je, ne dirai-je pas, ce qui me reste à dire? Pourquoi le taire, puisque rien n'est plus vrai? Mais peut-être serait-il à propos, dans un sujet de cette importance, d'appeler à mon secours ces Muses divines que les poètes invoquent si souvent pour des bagatelles. Descendez donc pour un moment de l'Hélicon, puissantes filles de Jupiter ! inspirez-moi : je vais prouver qu'aucun mortel ne saurait parvenir au Temple de la Sagesse, à ce temple sacré et merveilleux qu'on regarde comme l'asile impénétrable du

bonheur, à moins que la Folie ne se charge de l'y conduire.

D'abord, il est clair que toutes les passions dérégées sont produites par la folie. Car toute la différence qu'il y a entre un fou et un sage, c'est que le premier obéit à ses passions, et le second à sa raison. Voilà pourquoi les stoïciens ont interdit au sage toutes les passions comme autant de maladies. Mais ce sont pourtant ces passions qui servent de guides à ceux qui volent avec ardeur dans la carrière de la sagesse ; ce sont elles qui les excitent à remplir tous les devoirs de la vertu, et leur inspirent la pensée et le désir de faire le bien. Sénèque, ce stoïcien outré, a beau dire que le sage doit être absolument sans passions. Un sage de cette espèce ne serait plus un homme, ce serait une espèce de dieu, ou plutôt un être imaginaire qui n'a jamais existé et n'existera jamais ; ou enfin, pour parler plus clairement, ce serait une idole stupide, dépourvue de tout sentiment humain, et aussi insensible que le marbre le plus dur. Que les stoïciens jouissent tant qu'ils voudront de leur sage imaginaire ; qu'ils l'aiment tout à leur aise, ils n'ont point à craindre de rivaux ; mais qu'ils aillent habiter avec lui la république de Platon, le royaume des Idées, ou les jardins de Tantale.

Comment ne pas abhorrer comme un monstre affreux, comment ne pas fuir comme un spectre hideux, un homme de cette espèce, s'il était possible qu'il existât jamais ? Sourd à la voix de la nature, les sentiments de la tendresse, de la pitié, de la bienfaisance

ne font pas plus d'impression sur son cœur que s'il était formé du rocher le plus dur. Rien ne lui échappe, rien ne le trompe; la vue d'un lynx n'est pas si perçante que la sienne; il examine, il pèse tout à la dernière rigueur. Sans indulgence pour ses semblables, il n'est content que de lui-même. Il se croit le seul riche, le seul sain, le seul libre; il croit enfin qu'il possède tout ce qu'on peut posséder dans le monde, mais il est le seul qui le croie. Sans se soucier d'avoir des amis, il n'est lui-même l'ami de personne. Il ose mépriser les dieux mêmes, et tout ce qui se fait dans le monde est l'objet continuel de ses critiques et de ses railleries. Tel est l'animal que les stoïciens regardent comme un modèle de perfection et de sagesse. Dites-moi, je vous prie, quel est le peuple qui voudrait élire un tel homme pour son magistrat? Quelle est l'armée qui voudrait l'avoir pour chef? Trouvera-t-il un homme qui veuille l'admettre à sa table, une femme qui veuille l'épouser, un valet qui consente à le servir? Ou, s'il en trouve par hasard, ne leur sera-t-il pas bientôt à charge et insupportable? Ne préférerait-on pas mille fois un de ces aimables fous, si communs dans le monde, qui, par cette qualité, sont bien plus en état que d'autres de commander et d'obéir à des fous; un de ces fous complaisants pour leurs femmes, agréables à leurs amis, joyeux dans un repas, aimables en société, indulgents pour tout le monde, un de ces fous enfin qui se font gloire de participer à tout ce qui a quelque rapport à l'humanité? Mais je suis fâchée de m'être arrêtée si

longtemps à parler de ce prétendu sage. Continuons d'examiner les avantages que je procure aux hommes.

Si quelqu'un, du haut d'une guérite élevée, s'amusaît à considérer le genre humain, comme les poètes disent que Jupiter le fait quelquefois, quelle foule de maux ne verrait-il pas assaillir de toutes parts la vie des misérables mortels ! Une naissance malpropre et dégoûtante, une éducation pénible et douloureuse, une enfance exposée à la merci de tout ce qui l'environne, une jeunesse soumise à tant d'études et de travaux, une vieillesse sujette à tant d'infirmités insupportables, et enfin la triste et dure nécessité de mourir. Ajoutez à cela cette foule innombrable de maladies qui nous assiègent continuellement pendant le cours de cette vie malheureuse, ces accidents qui nous menacent sans cesse, ces infirmités qui nous accablent tout d'un coup, ce fiel amer qui empoisonne toujours nos instants les plus doux. Sans parler encore de tous les maux que l'homme fait à son semblable, tels que la pauvreté, la prison, l'infamie, la honte, les tourments, les embûches, les trahisons, les procès, les outrages, les fourberies... Mais comment les compter ? ils sont en aussi grand nombre que les grains de sable qui couvrent les bords de la mer. Par quels crimes les hommes ont-ils donc mérité tous ces maux ? Quel dieu irrité peut les avoir forcés à vivre dans cet abîme de misères ? Je vous dirais bien ce que j'en pense ; mais il ne m'est pas permis de le faire à présent. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un homme qui aura réfléchi sérieusement sur toutes ces choses, pourrait fort bien être tenté d'approuver

l'exemple des filles de Milet¹, quelque déplorable qu'il paraisse.

Et qui sont ceux que le dégoût de la vie a portés à se donner la mort? Ne sont-ce pas surtout des gens dévoués à la sagesse? Sans parler ici des Diogène, des Xénocrate, des Caton, des Cassius et des Brutus, Chiron, qui pouvait jouir de l'immortalité, ne préférât-il pas la mort? Voyez donc ce qui arriverait si la sagesse s'emparait de tous les hommes. Bientôt la terre serait déserte, et il faudrait un nouveau Prométhée pour former un nouvel homme. Mais je sais adoucir tous ces maux de mille manières différentes. Tantôt je distribue aux mortels l'ignorance et l'étourderie; tantôt je leur envoie la douce espérance d'un sort plus heureux, ou je sème sous leurs pas les roses éphémères de l'aimable volupté. Charmés de mes bienfaits, ils quittent à regret la vie, même lorsque, la Parque n'ayant plus de quoi filer, la vie semble les abandonner elle-même; et loin de prendre le moindre dégoût pour cette vie, ils conservent pour elle un attachement qui augmente avec les raisons qui devraient les engager à la quitter.

C'est par le moyen de mes bienfaits qu'on voit partout tant de vieillards, accablés sous le poids des années et qui n'ont presque plus la figure humaine, être encore si fort attachés à la vie. Ils bégayent, ils radotent, ils n'ont plus de dents dans la bouche, l'on aperçoit à

1. On dit que les filles de Milet furent saisies d'une fureur qui les portait à se donner la mort.

peine quelques cheveux blancs sur leur tête chauve; malgré cela, ils aiment tellement la vie, qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour passer pour des jeunes gens. L'un fait teindre ses cheveux blancs, l'autre cache son crâne pelé sous une chevelure étrangère; celui-ci fait enchâsser dans sa mâchoire dégarnie les dents de quel-



que animal qui lui ressemble, celui-là meurt d'amour pour une jeune fille et fait pour elle plus d'extravagances que le jeune homme le plus novice et le plus fou. Quant à ces vieillards courbés qui, sur le bord du tombeau, épousent sans dot une jeune fille qui sera la femme des autres, c'est une chose si commune à présent, qu'on s'en fait, pour ainsi dire, une gloire.

Mais ce qui est bien plus divertissant encore, c'est

de voir ces femmes décrépites que la vieillesse semble avoir retranchées depuis longtemps du nombre des vivants, ces cadavres ambulants, ces carcasses infectes qui exhalent partout une odeur sépulcrale, et qui cependant s'écrient à chaque instant : *Rien n'est si doux que la vie !* Le cœur plein de désirs lubriques, elles ne songent



qu'aux moyens d'assouvir la fureur utérine qui les possède encore; elles cherchent partout quelque nouveau Phaon qui, pour de l'argent, s'efforce d'apaiser le feu qui les dévore. Sans cesse occupées à se parer, elles se plâtrent le visage de fard; elles passent une partie de la journée devant le miroir, et cherchent à déguiser par toutes sortes de moyens les outrages secrets que les années ont faits à la nature. Tantôt elles montrent leurs

mamelles flasques et dégoûtantes, tantôt elles tâchent de réveiller la vigueur de leurs amants pas les glapissements de leur voix tremblotante et cassée. Elles boivent, elles dansent avec les jeunes filles, et écrivent comme elles des billets doux à leurs amants.

Tout le monde se moque de ces extravagances, et ceux qui les font passent partout pour des fous, comme ils le sont en effet. Mais ils s'en soucient fort peu. Contents d'eux-mêmes, ils nagent dans une mer de délices; ils savourent à longs traits les doux plaisirs; en un mot ils jouissent du bonheur que je leur procure. Que ceux qui trouvent tout cela ridicule me disent s'il ne vaut pas bien mieux passer ainsi sa vie dans une folie délicieuse, que de songer à chaque instant à s'aller pendre! Il est vrai que tous ces fous sont déshonorés aux yeux du public; mais que leur importe? Le déshonneur est un de ces maux qu'ils ne ressentent point, ou, s'ils le sentent quelquefois, ils parviennent bientôt à en chasser le sentiment désagréable. Qu'une pierre vous tombe sur la tête, voilà ce qui s'appelle un mal! Mais la honte, l'infamie, le déshonneur, les injures ne nuisent qu'à ceux qui le veulent bien. Un mal n'est pas un mal pour qui ne le sent point. Tout le peuple te siffle; que t'importe, si tu t'applaudis toi-même? Or, c'est la Folie seule qui fait qu'on s'applaudit soi-même.

J'entends déjà les philosophes se récrier : « C'est être malheureux que d'être fou, que de vivre dans l'erreur et dans l'ignorance. » — Eh! mes amis, c'est être homme. Car, en vérité, je ne vois pas pourquoi vous

appelleriez malheureux un être qui vit conformément à sa naissance, à son éducation, à sa nature. N'est-ce pas là le sort de tout ce qui existe? Tout ce qui reste dans son état naturel ne saurait être malheureux; autrement l'on pourrait dire que l'homme est à plaindre de ne pas voler comme les oiseaux, de ne pas marcher à quatre pattes comme les quadrupèdes, de n'avoir pas la tête armée de cornes comme les taureaux. L'on pourrait dire de même qu'un beau cheval est malheureux de ne pas savoir la grammaire, de ne pas manger de petits pâtés, et que le sort d'un taureau est déplorable, parce qu'il ne peut apprendre aucun des exercices de l'académie. Or l'homme n'est pas plus malheureux d'être fou, que le cheval de n'être pas grammairien; car la folie est attachée à sa nature. Mais voilà mes subtils raisonneurs qui me font une nouvelle objection. « Les dieux, disent-ils, ont donné à l'homme seul la connaissance des sciences et des arts, afin qu'il puisse suppléer par son esprit à ce que la nature lui a refusé. » — Mais, dites-moi, je vous prie, y a-t-il apparence que la nature, cette mère tendre, qui fournit avec tant de prévoyance aux insectes, aux plantes et aux plus petites fleurs tout ce qui leur est nécessaire, ait oublié de donner à l'homme les sciences et les arts, si elle les eût jugés nécessaires à son bonheur? Or, les arts et les sciences ne viennent point de la nature. C'est Theut, génie ennemi du genre humain, qui les inventa pour sa ruine. Loin donc qu'ils puissent lui être d'aucune utilité, ils n'ont au contraire été inventés que

pour lui nuire, comme le prouve très bien ce roi, dont parle Platon, qui condamnait l'invention de l'alphabet.

C'est donc avec les autres pestes de la vie humaine que les sciences se sont glissées dans le monde ; elles doivent leur origine à ceux qui inventèrent tous les crimes et tous les désordres, c'est-à-dire aux démons, génies malheureux qui tirent leur nom de ces sciences funestes.

Les bonnes gens de l'âge d'or ne connaissaient point toutes ces sciences vaines et pernicieuses ; dociles aux impulsions de la nature, ils suivaient aveuglément les mouvements de leur instinct. A quoi leur eût servi la grammaire, puisqu'ils n'avaient tous qu'un même langage, et qu'ils ne parlaient que pour se faire entendre ? Qu'avaient-ils besoin de dialectique, puisque jamais des opinions contraires n'excitaient entre eux de vaines disputes ? De quel usage eût été la rhétorique à des gens qui n'avaient point de procès ? Comment auraient-ils songé à faire des lois sages et prudentes pour punir les crimes ou réprimer les vices, eux dont les mœurs étaient toujours pures et innocentes ? Pleins de respect pour les dieux, ils n'avaient point cette curiosité sacrilège qui cherche à pénétrer les secrets de la nature, à connaître les distances, les révolutions et les influences des astres, à découvrir les causes cachées de toutes les choses. Ils étaient persuadés que les faibles mortels ne peuvent sans crime s'efforcer de passer les bornes que la nature a prescrites à leur intelligence. Quant au désir de connaître ce qui existe au

delà du ciel, c'est une extravagance qui ne leur vint jamais en tête.

L'INNOCENCE et la pureté de l'âge d'or se corrompant peu à peu, les génies malfaisants inventèrent, comme je l'ai déjà dit, les sciences et les arts. Ils furent d'abord en petit nombre, et il y eut peu de gens qui les cultivèrent. Bientôt la superstition des Chaldéens et la légèreté oisive des Grecs en inventèrent une multitude innombrable, qui devinrent autant de supplices pour les esprits. Car la grammaire seule, qui est une des moindres, suffit pour tourmenter un homme pendant toute sa vie.

Cependant, parmi toutes ces sciences, les plus utiles sont celles qui ont le plus de rapport avec le sens commun, c'est-à-dire avec la folie. Les théologiens meurent de faim, les physiciens se morfondent, on se moque des astrologues, on méprise les dialecticiens. Le médecin lui seul vaut mieux que tous ces gens-là. Malgré la difficulté de son art, plus il est ignorant, étourdi, effronté, plus il lui est facile de gagner la confiance du public, et même celle des princes les plus huppés. D'ailleurs la médecine, surtout comme la plupart des médecins la pratiquent aujourd'hui, n'est qu'une espèce de flatterie; et, à cet égard, on peut dire qu'elle ne ressemble pas mal à la rhétorique.

Après les médecins, les gens de loi méritent la seconde place; je ne sais pas même si, en bonne justice, ils ne pourraient pas exiger la première. Quoi qu'il en soit,

tous les philosophes (car je ne voudrais pas dire cela de moi-même) s'accordent à les tourner en ridicule, et à les regarder comme des ânes. Mais ce sont pourtant ces ânes qui règlent comme il leur plaît les grandes



et les petites affaires de ce monde. Ces ignorants augmentent leurs revenus, tandis que le théologien, qui est instruit de tous les secrets de la Divinité, mange tristement un mauvais plat de légumes, et est obligé de faire une guerre continuelle à la vermine qui le ronge.

Or, puisque les sciences qui tiennent de plus près à la folie nous rendent plus heureux que celles qui en sont éloignées, de quel bonheur ne jouissent donc pas ceux qui, n'ayant jamais eu aucun commerce avec elles, ne suivent d'autre guide que la simple nature, — guide fidèle qui ne les abandonne jamais tant qu'ils restent dans les bornes prescrites à l'humanité? La nature



est ennemie de tout ce qui la déguise et la gêne, et ses productions les plus parfaites sont celles que l'art n'a point corrompues.

En effet, les plus heureux de tous les animaux ne sont-ils pas ceux qui, vivant sans règle et sans art, ne connaissent d'autres lois que celles de la nature? Est-il rien de plus heureux, de plus admirable que les abeilles? Quoiqu'elles n'aient pas cinq sens comme l'homme, leur architecture ne surpasse-t-elle pas infi-

niment la vôtre? Leur république n'est-elle pas mille fois plus admirable que toutes celles que vos philosophes ont imaginées? Considérons maintenant le cheval. Il participe à toutes les misères de l'humanité, parce que ses sens ont beaucoup de rapport avec ceux de l'homme, parce qu'il vit avec l'homme. Voyez-le au milieu des combats; tantôt, redoutant la honte de la défaite, il s'excite et bat des flancs; tantôt, animé du désir de la victoire, il s'avance avec ardeur et finit souvent par être percé de coups et par mordre la poussière à côté de son maître expirant. Ajoutez à cela ces freins qui le retiennent, ces éperons qui le déchirent, ces écuries qui lui servent de prisons, ces verges, ces houssines, ces brides, ces licous, ces sangles qui le tourmentent et le gênent sans cesse, ces travaux de toute espèce qui l'accablent et le ruinent, et toutes les autres espèces de servitudes auxquelles il s'est soumis volontairement, lorsqu'à l'exemple de bien des princes, le désir de la vengeance lui fit faire une grande sottise¹. La vie des mouches et des oiseaux n'est-elle pas mille fois préférable? Ils vivent heureux en s'abandonnant machinalement aux douces impulsions de la nature, pourvu toutefois qu'ils échappent aux pièges des hommes. Enfermez-les dans des cages, accoutumez-les à répéter des mots de vos langues humaines; vous verrez comme ils perdront bientôt leurs grâces et leur beauté naturelle! Tant il est vrai, à tous égards, que les choses qui ne doivent leurs agréments qu'à la nature sont bien

1. Allusion à l'apologue du cheval et du cerf qu'on lit dans Horace.

au-dessus de celles que l'art déguise sous des ornements étrangers ! C'est pour cela que je ne puis me lasser de louer le coq de Lucien qui, par le moyen de la métempsychose, avait été philosophe dans la personne de Pythagore. Il avait passé par toutes sortes de conditions. Homme, femme, roi, esclave, poisson, cheval, grenouille, éponge même, à ce que je crois, il avait goûté de tout. Et il jugea à la fin que l'homme est le plus malheureux de tous les animaux, parce qu'il est le seul qui ne soit pas content de son sort, et qui cherche à sortir du cercle dont la nature a circonscrit toutes ses facultés. Il disait aussi qu'il estimait beaucoup plus les stupides et les ignorants que les savants et les grands génies, et que Gryllus, lorsque Circé l'eut changé en cochon, fut bien plus avisé que *le sage Ulysse*, puisqu'il aima mieux passer sa vie à grogner tranquillement dans une étable que d'aller avec ce héros s'exposer de nouveau à tant de fâcheux hasards. Homère, le père des fables, paraît ne pas trop s'écarter de mon sentiment, lorsqu'il appelle tous les hommes misérables, lorsqu'il donne l'épithète d'*infortuné* à Ulysse, qu'il nous représente comme un modèle de sagesse, — épithète qu'il ne donna jamais aux Pâris, aux Ajax, ni aux Achille, qui ont tous l'honneur d'être des fous. Et pourquoi cet Ulysse était-il si malheureux ? C'est parce que sa tête était toujours remplie de ruses et d'artifices, parce qu'il ne faisait rien sans consulter Pallas, et que, s'écartant autant qu'il pouvait des lois de la nature, il avait beaucoup trop de sagesse et de prudence.

Oui, plus les hommes s'adonnent à la sagesse, plus ils s'éloignent du bonheur. Plus fous que les fous mêmes, ils oublient alors qu'ils ne sont que des hommes, et veulent paraître des dieux ; ils entassent, à l'exemple des Titans, sciences sur sciences, arts sur arts, et s'en servent comme d'autant de machines pour faire la guerre à la nature. C'est donc en se rapprochant autant qu'ils pourront de l'ignorance et de la folie des brutes, c'est en n'entreprenant jamais rien qui soit au-dessus de leur condition et de leur nature, que les hommes verront diminuer sensiblement les misères innombrables qui les tourmentent et les accablent. Voyons un peu si, sans employer les arguments des stoïciens, on ne pourrait pas prouver cela par quelque bon exemple !

Grands Dieux ! est-il donc des gens plus heureux sur la terre que ceux à qui l'on donne ordinairement les beaux noms de fous, d'insensés, de sots, et d'imbéciles ? Vous trouverez peut-être ce que j'avance ici extravagant et ridicule ; mais pourtant je puis vous assurer que rien n'est plus vrai. D'abord, ils ne craignent point la mort, ce qui, certes, n'est pas un petit avantage. Ils ne connaissent ni les remords dévorants d'une mauvaise conscience, ni les vaines terreurs qu'inspirent aux autres hommes les fables des enfers, ni les frayeurs que leur causent les spectres et les revenants. Jamais la crainte des maux qui les menacent, jamais l'espérance des biens qui peuvent leur arriver, ne saurait troubler un seul instant la tranquillité de leur âme. En un mot, ils ne sont point déchirés par

cette foule de soucis qui assiègent continuellement la vie humaine. Ils n'ont ni honte, ni crainte, ni ambition, ni jalousie, ni tendresse. Et, s'ils sont assez heureux pour approcher de bien près de la stupidité des brutes, ils ont même, selon les théologiens, l'avantage d'être impeccables.

O toi ! le plus fou de tous les hommes, toi qui aspirés à la sagesse, pèse un peu, je te prie, toutes les peines, toutes les inquiétudes qui déchirent jour et nuit ton âme, jette un coup d'œil sur les épines que cette sagesse sème sur tous les instants de ta vie, et tu connaîtras enfin de quelle foule de maux je préserve mes favoris ! Toujours gais et contents, non seulement ils jouent, chantent, rient et s'amuse sans cesse, mais ils répandent encore les jeux, les ris et les plaisirs sur tous ceux qui les environnent. On dirait que les dieux ne les ont donnés à la terre que pour égayer la tristesse de la vie humaine. C'est pour cela que les hommes, qui, sur toute autre chose, ont des sentiments si différents, s'accordent tous sur le compte des fous. On les recherche, on les aime, on les caresse, on les entretient, on les nourrit, on les secourt dans leurs malheurs, enfin on leur permet de tout faire et de tout dire impunément. Toute la nature est si éloignée de leur nuire, que les bêtes même les plus féroces, comme si elles avaient un sentiment naturel de leur innocence, les respectent et ne leur font aucun mal. On a bien raison de les honorer et de les respecter ainsi, car ils sont consacrés aux dieux et surtout à moi.

D'ailleurs, les plus grands rois trouvent tant de plaisir

à vivre avec les fous, qu'il y en a quelques-uns qui ne peuvent ni manger, ni se promener, ni passer un seul instant sans eux. Ils les estiment bien plus que ces philosophes fades et chagrins qu'ils entretiennent ordinairement par vanité auprès de leurs personnes. Cette préférence n'est, selon moi, ni étonnante, ni difficile à comprendre. Ces sages n'ont jamais que des choses tristes et désagréables à dire aux princes. Fiers de leur



science, ils osent même quelquefois blesser leurs oreilles délicates par des vérités dures et piquantes. Les fous, au contraire, leur procurent mille plaisirs divers ; à chaque instant ils les amusent, les divertissent, et les font éclater de rire.

Mais une autre bonne qualité de mes fous, qui n'est sûrement pas à mépriser, c'est qu'ils sont les seuls de tous les hommes qui soient sincères et véridiques. Or, qu'y a-t-il de plus beau que la vérité ? Alcibiade a beau dire, dans Platon, que l'enfance et le vin la font dire ; c'est à moi seule qu'appartient cette gloire, comme le

dit fort bien Euripide dans cette belle parole : *Le fou dit des folies*. Tout ce que le fou a dans l'âme est écrit sur son visage, et sa bouche le dit sans déguisement ; au lieu que le sage, selon le même Euripide, a deux langues, l'une pour dire la vérité, et l'autre pour la déguiser ou la dissimuler à propos. Il possède l'art de changer le blanc en noir et le noir en blanc ; sa bouche souffle également le froid et le chaud, et ses discours sont souvent bien éloignés de ses pensées.

Malgré tout l'éclat qui les environne, les princes me paraissent pourtant malheureux de n'avoir personne qui leur dise la vérité, et d'être obligés de prendre pour amis des flatteurs qui la déguisent. « Mais, dira-t-on, les princes n'aiment pas entendre la vérité, et c'est pour cela qu'ils évitent la compagnie des sages, de peur d'en rencontrer quelques-uns qui osent prendre la liberté de leur dire plutôt des choses vraies que des choses agréables. » J'en conviens avec vous, les rois n'aiment pas la vérité. Mais c'est une raison de plus d'être étonnés qu'ils entendent avec plaisir de la bouche de mes fous, non seulement des vérités, mais même les injures les moins équivoques, et qu'un propos, pour lequel ils feraient pendre un philosophe, les divertisse dans la bouche d'un fou. La vérité, lorsqu'elle n'offense pas, a quelque chose de naïf qui fait plaisir ; et c'est aux fous seuls que les dieux ont accordé le don de la dire sans offenser. C'est à peu près par la même raison que les femmes, qui sont naturellement si portées aux plaisirs et aux bagatelles, se plaisent ordinairement beaucoup avec les fous ; et un autre avantage qu'elles y

trouvent encore, c'est de faire passer pour des jeux et des badinages tout ce qu'elles font avec eux, quoique souvent le sérieux y entre pour beaucoup. Mais les femmes sont si ingénieuses, surtout lorsqu'il s'agit de colorer leurs sottises !

Pour en revenir donc au bonheur de mes fous, après avoir passé leur vie au milieu de la joie et des plaisirs,



ils sortent de ce monde sans craindre la mort, sans la sentir, et vont tout droit dans les Champs Élysées, où leurs âmes fortunées goûtent dans une sainte oisiveté les plaisirs les plus ravissants. Donnez-moi, à présent, l'homme le plus sage que vous pourrez imaginer, et comparons-le avec un de mes fous. Il passe son enfance et sa jeunesse à se tourmenter pour apprendre mille sciences diverses ; il perd ses plus belles journées dans les veilles, les peines et les travaux, sans goûter le moindre plaisir dans tout le reste de sa vie.

Toujours pauvre, misérable, triste et de mauvaise humeur, à charge à lui-même, insupportable aux autres, la pâleur, la maigreur, la vieillesse et les infirmités de toute espèce viennent l'accabler au milieu de sa carrière, et il meurt enfin dans un âge où les autres hommes commencent à vivre, — quoique à dire vrai l'heure de la mort est bien indifférente pour celui qui n'a jamais vécu. Tel est le portrait magnifique de cet illustre sage.

Mais j'entends encore coasser *les grenouilles du Portique*. « Rien, disent les stoïciens, n'est plus déplorable que la démence. Or, la grande folie approche bien de la démence, ou plutôt c'est la démence elle-même. Qu'est-ce qu'un dément? n'est-ce pas un homme dont l'esprit est égaré? » — C'est battre la campagne que de raisonner ainsi. Tâchons de pulvériser encore cette objection, pourvu toutefois que les Muses ne m'abandonnent pas. L'argument est des plus subtils. Mais les dialecticiens, qui veulent tant passer pour avoir du bon sens, devraient du moins se souvenir que Socrate dit fort bien dans Platon qu'en divisant une Vénus en deux, on en fait deux Vénus, qu'en divisant un Cupidon en deux, on en fait deux Cupidons; par conséquent ils devraient penser aussi qu'il pourrait bien y avoir démence et démence. En effet, toutes les démences ne sont pas funestes. Car, sans cela, Horace n'eût pas dit :

Ne suis-je pas en proie à l'aimable folie ?

Platon n'eût pas compté entre les plus grands biens

de la vie la folie des poètes, des prophètes et des amants; la Sibylle n'eût pas qualifié de folle l'entreprise du pieux Énée. Il y a donc deux sortes de démence. Il en est une, fille affreuse des enfers, que les cruelles Furies répandent sur la terre, toutes les fois qu'elles jettent leurs horribles serpents dans les cœurs des mortels, pour y souffler les fureurs de la guerre, la soif insatiable de l'or, l'amour honteux et criminel, le parricide, l'inceste, et tous les autres crimes de cette espèce, ou lorsqu'elles tourmentent elles-mêmes les coupables mortels, en agitant avec fureur dans leurs âmes criminelles leurs flambeaux épouvantables. Il en est une autre, bien différente de la première, qui est destinée à faire le bonheur de tous les hommes, et c'est de moi qu'elle tient son existence. Elle consiste dans une certaine illusion délicieuse qui s'empare de l'âme, lui fait oublier toutes les peines, toutes les inquiétudes, tous les chagrins de la vie, et la plonge dans un torrent de plaisirs. C'est cette douce illusion que Cicéron, dans une lettre à Atticus, regarde comme un grand présent des dieux, parce qu'elle a la puissance de nous ôter le sentiment désagréable d'un si grand nombre de maux. C'est cette illusion que regrettait tant un certain Grec, lorsque l'art des médecins l'eut privé de la plus agréable des folies. Assis tout seul au théâtre pendant des journées entières, il riait, il applaudissait, comme s'il eût entendu les plus belles comédies du monde, et cependant il n'entendait rien. D'ailleurs, il remplissait exactement tous les devoirs de la vie sociale; bon ami, mari complaisant, maître indulgent, il ne se met-

tait point en fureur pour une bouteille décoiffée. « Cruels amis ! s'écria-t-il, lorsque les remèdes l'eurent fait revenir à lui, cruels amis ! loin de me faire du bien, vous m'ôtez la vie, en m'arrachant à mes plaisirs, en me privant d'une illusion qui faisait mon bonheur. » Il avait bien raison de parler ainsi ; et ceux qui regardaient cette heureuse et douce folie comme une maladie que la médecine devait détruire, se trompaient bien lourdement, et avaient plus besoin d'ellébore que celui à qui ils en faisaient prendre.

D'ailleurs, je n'ai pas décidé que toutes les illusions des sens et de l'esprit fussent autant de folies. Un homme, par exemple, qui, parce qu'il a la berlue, prend un mulet pour un âne, ou admire comme un poème sublime la plus détestable des rapsodies, ne passera pas d'abord pour un fou. Au lieu qu'on accordera sans difficulté ce titre à celui qui, ayant le jugement aussi troublé que les sens, garde continuellement une aliénation contraire aux mœurs et aux usages ordinaires. Tel serait, par exemple, un homme qui, toutes les fois qu'il entendrait braire un âne, s'imaginerait entendre une symphonie ravissante, ou qui, né dans la misère et la bassesse, se croirait aussi riche et aussi puissant que Crésus. Cette espèce de folie, lorsqu'elle est jointe à la gaieté, comme cela arrive ordinairement, divertit beaucoup et ceux qui l'éprouvent, et ceux qui la voient dans les autres, sans en être atteints eux-mêmes. Et en cela, mon pouvoir a bien plus d'étendue qu'on ne le croit ordinairement. On voit partout les fous rire les uns des autres, et se procurer ainsi mutuelle-

ment du plaisir. Il arrive même souvent que le plus fou rit de meilleur cœur de celui qui l'est moins.

Selon moi, plus on a d'espèces de folies, plus on est heureux, pourvu cependant qu'on ne sorte point du genre de folie qui m'est propre, — genre si général et si étendu, que je doute que l'on puisse trouver sur toute la surface du globe un seul homme qui soit sage à toutes les heures, et qui ne ressente pas de temps en temps quelque effet de ma puissance. Toute la différence qu'il y a, c'est que celui, par exemple, qui prendrait une citrouille pour une femme, serait regardé partout comme un fou, parce que ce genre de folie n'est pas ordinaire; au lieu qu'un homme qui se félicite d'avoir une femme plus chaste que Pénélope, et qui vit dans cette douce erreur, pendant que la dame traite assez bien un grand nombre d'amants, ne passera jamais pour fou, parce que c'est une chose ordinaire et qui arrive, pour ainsi dire, à tous les maris.

ON peut mettre dans la même classe ces gens qui n'aiment autre chose que la chasse. C'est un très grand plaisir, selon eux, d'entendre le son rude et désagréable des cors et les hurlements affreux des chiens. Je crois même qu'ils flairent la fiente de leurs chiens avec autant de volupté que si c'était du musc. Quel plaisir, lorsqu'il est question de déchirer une bête sauvage ! Couper, arracher les membres des bœufs et des moutons, c'est une occupation vile et méprisante qu'on abandonne à la canaille ; mais déchirer les membres



palpitants d'une bête sauvage, c'est un exercice noble et glorieux qui n'est réservé qu'aux héros. C'est à genoux, la tête nue, avec un couteau consacré à cet usage (car ce serait un crime d'en employer un autre), c'est avec certains gestes, avec un certain respect religieux que se fait cette imposante cérémonie ; pendant que tous les assistants, rangés autour du sacrificateur et gardant un respectueux silence, admirent, comme quelque chose de merveilleux et de nouveau, ce spectacle qu'ils ont peut-être déjà vu plus de mille fois. Heureux le mortel qui est admis à goûter un petit morceau de la bête ! c'est un honneur qu'il regarde comme un des titres les plus glorieux de sa famille... Tout ce que gagnent ces chasseurs déterminés, c'est qu'ils deviennent à la fin presque aussi sauvages que les bêtes qu'ils poursuivent et qu'ils mangent. Malgré cela, ils sont très persuadés qu'ils mènent une vie vraiment royale.

Une autre espèce de fous qui ne ressemblent pas mal à ces chasseurs, ce sont ces gens qui, possédés de la passion insatiable de bâtir, détruisent ce qu'ils ont élevé, relèvent ce qu'ils ont détruit, changent continuellement les carrés en ronds et les ronds en carrés, jusqu'à ce qu'enfin, ruinés de fond en comble, ils n'aient plus ni maison ni pain. Qu'importe ? ils ont toujours passé quelques années très agréables.

Après ceux-là viennent les alchimistes. La tête continuellement pleine de secrets nouveaux, ils cherchent à changer la nature des choses, ils veulent transmuter les métaux, et poursuivent par monts et par vaux je ne sais quelle quintessence chimérique qu'ils n'attra-

peront jamais. Enivrés des vapeurs d'une douce espérance, ils ne regrettent ni peines, ni travaux, et leur esprit, merveilleusement fertile à inventer chaque jour quelque nouvelle erreur qui les trompe agréablement, les conduit enfin à une telle misère, qu'il ne leur reste pas même de quoi bâtir le plus petit fourneau. Lorsqu'ils en sont réduits là, leurs songes agréables ne les abandonnent point encore, ils emploient tous leurs efforts pour exciter les autres à courir après ce bonheur qu'ils ne peuvent plus poursuivre ; et quand même cette dernière ressource leur manquerait encore, ils se consoleraient assez en pensant à cette belle sentence : *Dans les grandes choses, il suffit d'avoir osé.* Peut-être aussi regretteraient-ils alors que le ciel n'ait pas donné à l'homme une vie assez longue, pour venir à bout d'une si grande entreprise.

QUANT aux joueurs, je ne sais si je dois les mettre au nombre de mes fous. Il est vrai que rien n'est plus fou et plus ridicule que le spectacle qu'ils donnent tous les jours. Tantôt on en voit qui aiment le jeu avec tant de passion, qu'ils sentent battre et palpiter leur cœur dès qu'ils entendent le son des dés. D'autres, leurrés sans cesse par le doux espoir du gain, viennent briser le vaisseau de leur fortune contre l'écueil dangereux du hasard ; échappés tout nus au naufrage, ils finissent ordinairement par être fripons ; mais, par une délicatesse singulière, ils aiment mieux tromper tout autre joueur que celui qui les a dépouillés.

On voit des vieillards décrépits et presque aveugles jouer encore avec des lunettes sur le nez ; d'autres, lorsqu'une goutte bien méritée leur a roidi les phalanges des doigts, payent quelqu'un qui jette les dés pour eux. Les joueurs m'appartiennent certainement à tous ces égards ; mais la rage s'empare si



souvent d'eux, que je ferais mieux, à ce que je crois, de les envoyer aux Furies.

Mais voici des gens qui sont, sans contredit, tout à fait des nôtres. Je veux parler de ceux qui se plaisent à écouter ou à débiter toutes ces fables ridicules de miracles et de prodiges. Avec quel plaisir, avec quelle avidité le peuple n'écoute-t-il pas toutes ces histoires incroyables de spectres, d'esprits, de revenants, d'enfer, et tous les autres prodiges de cette espèce ! Plus le narrateur s'écarte de la vraisemblance, plus il est sûr d'en imposer à ses auditeurs, et de chatouiller

agréablement leurs oreilles avides. Il ne faut pourtant pas croire que toutes ces choses n'aboutissent qu'à désennuyer ceux qui les disent ou qui les écoutent ; elles ont une utilité bien plus solide, elles servent



à faire bouillir la marmite des prêtres et des moines.

Il n'y a pas grande différence entre ces fous-là et ceux qui, par une folle confiance dans la protection des saints, sont toujours bercés des plus douces espérances. L'un croit qu'il ne lui arrivera aucun mal dans la journée, s'il a le bonheur de voir dans la matinée

quelque image ou quelque statue colossale de saint Christophe, le Polyphème des chrétiens; l'autre est persuadé qu'il sortira sain et sauf d'un combat, parce que, avant l'action, il a fait un certain petit compliment à la statue de sainte Barbe; un troisième ne doute point qu'il ne devienne bientôt riche, parce qu'à certains jours de la semaine, il ne manque jamais d'aller faire une visite à l'image de saint Érasme, de faire brûler devant elle certains petits cierges en marmottant certaines petites oraisons. D'autres ont imaginé un saint Georges qui leur tient lieu en même temps et de l'Hercule et de l'Hippolyte des païens. Ils parent avec dévotion son cheval de boucles et de harnois précieux; peu s'en faut qu'ils ne lui rendent le même culte qu'au cavalier, pour lequel ils ont tant de vénération qu'ils jurent par son casque, comme les dieux juraient par le Styx.

Que dirai-je de ceux qui se reposent tranquillement sur les indulgences, comptent tellement sur leur efficace qu'ils mesurent comme avec une clepsydre le temps qu'ils ont à rester dans le purgatoire, et en calculent les siècles, les années, les mois, les jours et les heures avec autant d'exactitude que s'ils en avaient fait des tables mathématiques? Et ces autres qui, pleins de confiance dans certaines amulettes, dans certaines prières magiques que quelque dévot imposteur aura inventés pour son plaisir ou pour son profit, ne se promettent rien moins que richesses, honneurs, plaisirs, bonne chère, santé inaltérable, longue vie, verte vieillesse, et enfin une place au ciel, à côté de Jésus-Christ?

Quant à ce dernier avantage, ils ne veulent en jouir que le plus tard qu'ils pourront. C'est seulement lorsque les plaisirs de ce monde les auront entièrement abandonnés, c'est lorsqu'ils ne pourront plus en retenir un seul; qu'ils consentent à goûter les délices célestes du Paradis.

Qu'un marchand, qu'un soldat, qu'un juge tire une petite pièce de monnaie du tas d'argent que lui ont procuré ses rapines, et qu'il l'emploie à ces pieuses bagatelles; il n'en faut pas davantage, il croit que son âme est purifiée de toutes les souillures de sa vie. Parjures, impudicités, querelles, débauches, meurtres, trahisons, perfidies, impostures, la petite pièce de monnaie a tout racheté, — et si bien racheté, qu'il croit n'avoir plus qu'à recommencer sur nouveaux frais.

Peut-on trouver des hommes plus fous, et par conséquent plus heureux que ceux qui croient qu'en récitant chaque jour certains versets des psaumes, ils ne manqueront pas d'aller en Paradis? C'est, à ce qu'on dit, un certain diable¹ goguenard qui trouva la vertu magique de ces versets. Plus étourdi que rusé, il fut

1. Le diable, dit une légende, rencontrant un jour saint Bernard, se vanta de savoir sept versets des psaumes qui avaient une telle vertu qu'en les récitant tous les jours on était sûr de son salut. L'homme de Dieu fut curieux de connaître ces versets; mais le diable s'obstina à les lui cacher. « Je t'attraperai bien, dit le saint, car je réciterai tous les jours le psautier, et par conséquent tes sept versets. » Alors le diable aima mieux révéler le secret que de donner lieu à une pareille dévotion.

assez imprudent pour se vanter à saint Bernard de posséder ce beau secret ; mais il avait affaire à plus fin que lui, et le moine attrapa le diable. Toutes ces extravagances, dont je ne saurais presque m'empêcher de rougir moi-même, sont pourtant approuvées non



seulement par le peuple, mais encore par les prêtres et les théologiens.

Quelque chose d'aussi fou et d'aussi plaisant, ce sont ces saints qu'on érige en protecteurs des différents pays. Chaque petite contrée a son patron, qu'elle honore avec des cérémonies particulières, et qui a aussi ses vertus toutes particulières. L'un, par exemple, guérit du mal de dents, l'autre soulage les femmes en

couches; celui-ci fait rendre les choses volées, celui-là préserve du naufrage, un autre protège les troupeaux, et ainsi du reste. Car je n'aurais jamais fini, si je voulais rapporter toutes les vertus de ces saints patrons. Il y en a qui ont eux seuls plusieurs vertus ensemble; telle est, par exemple, la mère de Dieu, à qui le peuple attribue, pour ainsi dire, plus de puissance qu'à son fils.

Mais les hommes demandent-ils autre chose à ces divins patrons que ce qui a rapport à la folie? Parmi tant d'*ex-voto* dont les murailles et même les voûtes de certains temples sont garnies, en avez-vous jamais vu un seul qu'on y ait appendu pour avoir été délivré de la folie ou pour être devenu tant soit peu plus sage? L'un est échappé du naufrage; l'autre est guéri d'une blessure considérable qu'il avait reçue dans la mêlée; celui-ci a rendu grâces au ciel de ce que, pendant le fort du combat, il s'est sauvé avec autant de bonheur que de courage; celui-là de ce que, ayant été pendu, il est tombé de la potence par la vertu de quelque saint, ami des voleurs, et qu'il a pu recommencer de plus belle à détrousser les passants. Ici l'on voit l'offrande d'un scélérat qui a forcé sa prison et s'est échappé des mains de la justice; là, celle d'un homme qui, ayant guéri naturellement d'une fièvre, a trompé l'avidité de son médecin, qui est furieux de ce qu'elle n'a pas duré plus longtemps. Celui-ci a trouvé un remède dans un poison qui devait le faire mourir, au grand chagrin de sa femme qui regrette beaucoup son argent et ses peines; celui-là, dont la voiture a

versé, a eu le bonheur de ramener chez lui ses chevaux sains et saufs ; un autre a remercié un saint de n'avoir pas été écrasé sous les ruines d'un bâtiment qui l'ont accablé ; un galant surpris par le mari de sa maîtresse, ayant eu le bonheur d'en sortir les braies nettes, a consacré la mémoire de cette heureuse aventure. Aucun, aucun n'a encore remercié le ciel d'avoir pu se délivrer de la folie. Elle est si douce, si agréable, cette charmante folie, que les hommes renonceraient à tout plutôt que de consentir à en être privés.

Mais pourquoi m'embarquer sur cet océan immense des superstitions ? Quand j'aurais reçu du ciel, comme dit Virgile, cent bouches, cent langues et une voix de fer, je ne pourrais jamais venir à bout de rapporter toutes les espèces de folies qui sont sur la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est que la vie de tous les chrétiens est remplie d'une multitude d'extravagances de cette espèce, que les prêtres autorisent et fomentent avec plaisir, parce qu'ils savent bien le profit qu'ils en retirent.

Au milieu de toutes ces folies, qu'un sage importun se lève et proclame ces vérités : « C'est en vivant sagement que vous éviterez les accidents malheureux. Ce n'est pas seulement par l'argent que vous donnez aux prêtres que vos péchés sont rachetés, mais c'est par l'horreur du péché, par les larmes, les veilles, les prières, les jeûnes et toutes les autres bonnes œuvres. C'est en imitant la vie de tel ou tel saint que vous mériterez sa protection. » De quelles douces erreurs le bavardage d'un tel homme ne priverait-il pas tout

d'un coup les âmes? Quel désordre ne mettrait-il pas dans les consciences?

Mettons aussi dans la classe précédente les fous qui, de leur vivant, règlent avec tant d'exactitude les cérémonies de leurs funérailles, qu'ils marquent le nombre de flambeaux, d'assistants, de chantres, de pleureurs



à gages qui doivent accompagner le convoi. On dirait qu'ils espèrent jouir de cette pompe funèbre quand ils seront dans le tombeau, ou qu'ils auraient honte d'être morts, si leur cadavre n'était enterré avec toute cette magnificence. On dirait que la mort est pour eux une charge d'édile, et qu'ils s'exercent déjà à ordonner des fêtes et des festins.

En parcourant avec tant de rapidité toutes les diffé-

rentes classes de fous, n'oublions pourtant pas ces gens qui, avec les mœurs et les inclinations de la plus vile canaille, ne cessent de vanter leurs vains titres de noblesse. L'un se fait descendre d'Énée, l'autre de Brutus, un troisième du roi Artus. Ils exposent partout les statues et les portraits de leurs ancêtres. Ils vous répè-



tent sans cesse la kyrielle ennuyeuse de leurs aïeux et bisaïeux, ils n'ont à la bouche que des noms et des surnoms anciens, et, malgré tous leurs discours, on ne voit en eux que des gens aussi stupides que des statues, et qui valent souvent moins que les images qu'ils étalent. Avec tout cela, l'amour-propre leur fait passer une vie heureuse. Il se trouve même des gens assez fous pour respecter comme des dieux ces animaux

stupides qui ne méritent pas même le nom d'hommes.

Mais pourquoi me borner ici à une ou deux espèces de fous que l'amour-propre rend heureux? Est-ce qu'il ne répand pas de tous côtés le bonheur de mille manières différentes? L'un se croit aussi beau que Nirée, quoiqu'il soit aussi laid qu'un singe; l'autre se regarde comme un second Euclide, parce qu'il est déjà parvenu à décrire quelques lignes à l'aide d'un compas; un troisième s' imagine chanter aussi bien qu'Hermogène, quoiqu'il n'ait pas plus de dispositions pour la musique que l'âne le plus disgracié de la nature, et que sa voix soit aussi désagréable et aussi enrouée que celle d'un coq.

Une espèce de folie qui n'est pas moins agréable que les précédentes, c'est celle de ces gens qui se vantent et se font gloire des qualités et des talents de ceux qui sont à leur service, comme si c'était à eux que le ciel les eût accordés. Tel était cet heureux riche dont parle Sénèque, qui, toutes les fois qu'il racontait une historiette, avait toujours des domestiques à ses côtés pour lui souffler les noms, et qui, n'ayant qu'un souffle de vie, aurait osé lutter contre les plus fameux athlètes, parce qu'il se croyait la force de tous les esclaves qu'il avait chez lui.

EST-IL besoin de parler ici de ceux qui professent les beaux-arts? L'amour-propre leur est si naturel à tous, qu'il n'en existe peut-être pas un seul qui n'aimât mieux céder tout son petit patrimoine que sa réputation d'homme de génie. Tels sont surtout les comédiens, les musiciens, les orateurs et les poètes.

Moins ils ont de talent, plus ils ont d'orgueil, de vanité et d'arrogance. Tous ces fous trouvent cependant d'autres fous qui les applaudissent, car plus une chose est contraire au bon sens, plus elle s'attire d'admirateurs; ce qu'il y a de plus mauvais, est toujours ce qui flatte le plus grand nombre; et rien n'est plus naturel, puisque, comme je vous l'ai déjà dit, la plus grande partie des hommes sont fous. Or, puisque les artistes les plus ignorants sont toujours très contents de leurs petites personnes et jouissent de l'admiration du plus grand nombre, ils auraient bien tort d'aller se donner des peines infinies pour acquérir de vrais talents, qui ne serviraient, au bout du compte, qu'à faire évanouir l'idée avantageuse qu'ils ont de leur propre mérite, qu'à les rendre plus modestes, et à diminuer de beaucoup le nombre de leurs admirateurs.

Ce n'est pas seulement à chaque individu que la nature a distribué les dons heureux de l'amour-propre; chaque peuple, chaque nation, chaque ville même en général en a reçu une assez bonne dose. Les Anglais se vantent d'être beaux hommes, bons musiciens et magnifiques dans leurs festins. Les Écossais sont fiers de leur noblesse, de leurs titres, de leurs alliances avec la maison de leurs rois, et de leur subtilité merveilleuse dans les disputes scolastiques. Les Français se piquent de politesse; les Parisiens se glorifient surtout d'avoir dans leur Sorbonne la plus savante école de théologie. Les Italiens, persuadés qu'ils possèdent exclusivement les belles-lettres et l'éloquence, se croient le seul peuple de la terre qui ne soit point enfoncé dans

les ténèbres de la barbarie. Parmi eux, les Romains sont ceux qui jouissent le plus de cette douce erreur ; ils rêvent à la grandeur des anciens Romains, et croient bonnement en tenir encore quelque chose. Les Vénitiens sont heureux en pensant à leur noblesse ; les Grecs en songeant qu'ils sont les inventeurs des sciences, et



en s'arrogant les titres de leurs anciens héros. Les Turcs, et toute cette multitude innombrable de barbares qui couvrent les trois quarts de la terre, se vantent d'être dans la vraie religion, et regardent en pitié les chrétiens qu'ils traitent de vils superstitieux. Les Juifs, bien plus heureux encore, vivent dans la douce attente de leur Messie, et se tiennent toujours, en attendant, constamment attachés à la loi de Moïse. Les Espagnols

veulent passer pour les plus grands guerriers du monde ; les Allemands, fiers de leur grande stature, se piquent aussi de savoir la magie et d'être de grands sorciers.

Sans aller plus loin, ceci suffit sans doute pour vous faire voir comme l'amour-propre répand partout les plaisirs les plus doux sur chaque homme en particulier, et sur tous les hommes ensemble. Cet amour-propre bienfaisant a pour sœur la flatterie, qui lui ressemble, pour ainsi dire, comme deux gouttes d'eau. En effet, se



flatter soi-même, c'est amour-propre ; flatter les autres, c'est ce qu'on appelle flatterie. Il est vrai qu'aujourd'hui la flatterie est en assez mauvaise odeur, mais c'est seulement chez les gens qui font plus d'attention au nom qu'à la chose. Ils croient qu'elle ne saurait subsister avec la fidélité ; ils se trompent ; les bêtes mêmes pourraient leur fournir des exemples du contraire. Est-il un animal plus flatteur, et en même temps plus fidèle que le chien ? Est-il un animal plus caressant, et pourtant plus ami de l'homme que l'écureuil ? Ces exemples doivent suffire pour les convain-

cre; à moins cependant qu'ils ne prétendent que les lions rugissants, les tigres cruels, les léopards féroces ont plus de rapport avec l'homme que ces innocents animaux. Je sais très bien qu'il y a une autre espèce de flatterie barbare, que la perfidie et le persiflage font servir à la perte ou à la honte des malheureux. Mais celle qui m'accompagne n'a point ces caractères odieux; fille de la complaisance et de la douceur, elle approche bien plus de la vertu que cette misanthropie chagrine et insupportable dont parle Horace, qui lui est totalement opposée. Elle ranime le courage, charme les ennuis, aiguillonne la nonchalance, détruit la stupidité, soulage la douleur, adoucit la férocité, calme la fureur, attire et fixe les amours volages. C'est elle qui excite les enfants à l'étude des sciences, qui réjouit par ses douceurs les vieillards les plus mélancoliques, qui fait passer jusqu'aux princes, sous le déguisement agréable de la louange, des avis et des leçons dont ils ne s'offensent point. C'est elle, en un mot, qui donne à tous les hommes cette bonne opinion, cet amour de soi-même qui fait la plus grande partie du bonheur.

VOYEZ avec quelle complaisance deux mulets se grattent l'un l'autre ! Eh bien, voilà en quoi consiste une grande partie de l'éloquence, une très grande partie de la médecine, et, pour ainsi dire, la poésie tout entière; voilà enfin ce qui fait tout l'agrément, toute la douceur de la vie.

Vous me direz peut-être : « C'est un grand mal d'être

trompé. » — Ah ! dites, dites plutôt que c'est un très grand mal de ne pas l'être. Croire que le bonheur de l'homme consiste dans les choses mêmes, c'est pousser l'extravagance à l'excès. L'opinion seule nous rend heureux. Tout, dans le monde, est si obscur et si variable, qu'il est impossible de rien savoir de certain, comme l'ont fort bien remarqué mes bons amis les Académiciens, les moins impertinents de tous les philosophes ; ou, si l'on parvient à savoir quelque chose, c'est presque toujours aux dépens du bonheur de la



vie. Enfin, l'homme est bâti de manière que les fictions font beaucoup plus d'impression sur lui que la vérité. En voulez-vous une preuve claire et sensible ? allez dans vos églises quand on y prêche. L'orateur traite-t-il quelque matière sérieuse ? on s'ennuie, on bâille, on s'endort ; mais si, changeant tout à coup de ton et de matière, comme cela arrive fort souvent, le brailleur (pardon, je voulais dire le prêcheur) se met à débiter avec emphase quelque vieux conte de bonne femme, l'auditoire change aussitôt de contenance : on se réveille, on se redresse, on écoute, on est tout œil et tout oreille. Il en est de même dans les solennités

de l'Église. Célèbre-t-on quelque saint fabuleux et poétique, tel que saint Georges, saint Christophe, ou sainte Barbe? tout le peuple aura bien plus de respect et de dévotion que s'il était question de saint Pierre, de saint Paul ou de Jésus lui-même. Mais il n'est pas question d'entrer ici dans tous ces détails.

Pour en revenir donc aux plaisirs d'opinion, ne sont-ce pas, de tous les plaisirs, ceux qu'on se procure le plus aisément? Quelles peines, quels travaux ne faut-il pas souvent pour se procurer les connaissances les plus futiles, ne fût-ce même que les principes de la grammaire? L'opinion au contraire se présente d'elle-même, il semble qu'on la respire; et néanmoins elle fait autant et même beaucoup plus pour le bonheur que la connaissance réelle des choses. Dites-moi, je vous prie, si un homme savoure un morceau de lard rance, dont l'odeur vous paraît insupportable, avec autant de plaisir que si c'était de l'ambrosie, le mauvais goût de son mets retranche-t-il quelque chose au plaisir qu'il trouve à le manger? Si un autre, au contraire, sent soulever son cœur à la vue des ragoûts les plus exquis, leur saveur délicieuse peut-elle lui causer quelque plaisir? Si une femme extrêmement laide paraît aux yeux de son mari aussi belle que la déesse de Cythère, ce mari n'est-il pas réellement aussi heureux que s'il possédait une Hélène? Un homme a un mauvais tableau, fait par quelque barbouilleur ignorant, mais il est persuadé qu'il est de la main d'Appelles ou de Zeuxis; plein de cette douce erreur, il le considère, il l'admire sans cesse; n'a-t-il pas beaucoup plus de plaisir que celui qui,

ayant payé très cher quelque chef-d'œuvre de ces grands hommes, n'y trouverait rien de merveilleux ni d'admirable? Je connais quelqu'un de mon nom ¹, qui, quelque temps après son mariage, fit présent à son épouse d'un écrin de diamants faux. Comme il aimait à plaisanter, il lui fit accroire qu'ils étaient fins et même d'un très grand prix. Eh bien, que manquait-il au bon-



heur de la dame? ses yeux et son esprit n'étaient-ils pas aussi satisfaits en considérant, en admirant ces petits morceaux de verre, ne prenait-elle pas autant de plaisir à les conserver que si c'eût été le plus grand trésor du monde? Cependant son mari évitait une grande dépense et jouissait de l'erreur de sa femme, qui

1. Il y a apparence qu'Erasmus veut parler ici de Thomas Morus. La Folie dit que Morus porte son nom, parce qu'en grec la folie se nomme *Moria*.

lui avait autant d'obligation que si le présent eût coûté des sommes immenses.

Dites-moi, je vous prie, si les fous que Platon suppose dans une caverne, où ils ne voient que les ombres et les apparences des choses, sont satisfaits de leur sort, s'ils s'applaudissent et qu'ils soient contents d'eux-mêmes, sont-ils moins heureux que le sage qui, sorti de cette caverne, voit les choses telles qu'elles sont? Si le savi-
tier dont parle Lucien avait passé toute sa vie dans les douceurs du songe bienfaisant qui le comblait de richesses, aurait-il pu désirer quelque chose de plus? Il n'y a donc aucune différence entre les sages et les fous, ou, s'il y en a quelqu'une, elle est tout à fait à l'avantage de ces derniers ; d'abord parce que leur bonheur, qui consiste dans la seule opinion, leur coûte bien moins, et en second lieu, parce que ce bonheur leur est commun avec un bien plus grand nombre de gens. Un plaisir dont on jouit seul n'est pas un vrai plaisir. Or, ne savez-vous pas combien le nombre des sages est petit? Peut-être même aurait-on bien de la peine à en trouver un. Il est vrai que, pendant une très longue suite de siècles, la Grèce se vante d'en avoir produit jusqu'à sept ; mais, ma foi ! si l'on voulait les examiner un peu à la rigueur, je veux mourir si l'on en trouvait la moitié, ou même le tiers d'un seul.

PARMI les louanges qu'on donne à Bacchus, la plus glorieuse, sans doute, c'est qu'il dissipe les soucis, les inquiétudes et les peines. Mais ce n'est pas

pour longtemps : l'ivrogne cuve son vin, et les chagrins reviennent en poste. Le bonheur que je procure aux hommes n'est-il pas bien plus complet et bien plus doux ? Je les plonge dans une ivresse continuelle, leur âme nage sans cesse dans une mer de plaisirs et de délices, et tout cela sans qu'il leur en coûte la moindre chose.

Plus généreuse que tous les autres dieux qui ne répandent leurs dons que sur quelques mortels, je ne souffre pas qu'un seul homme soit privé de mes bienfaits. Bacchus ne fait pas croître partout cette liqueur agréable qui inspire le courage, dissipe les chagrins, et remplit les cœurs d'espérance et de joie ; Vénus accorde rarement le don de la beauté ; Mercure plus rarement encore celui de l'éloquence ; les richesses ne tombent que sur quelques amis d'Hercule ; les couronnes sur quelques favoris de Jupiter ; Mars entend quelquefois les vœux de deux armées ennemies, sans exaucer ni les uns ni les autres ; Apollon attriste souvent par ses réponses ceux qui viennent consulter ses oracles ; Jupiter lance quelquefois la foudre ; Phœbus envoie de temps en temps la peste sur la terre ; Neptune engloutit plus de navigateurs dans les abîmes profonds qu'il n'en conduit au port ; je ne dis rien des divinités nuisibles telles que Pluton, la Discorde, les Peines, la Fièvre, et de tant d'autres de même espèce, qui sont plutôt des bourreaux que des dieux. C'est moi seule, c'est cette Folie que vous voyez, qui donne à tous les hommes tous ces biens que les dieux ne distribuent qu'à quelques-uns de leurs favoris. Et je n'exige pour cela ni

vœux ni prières ; je ne m'irrite point contre les mortels, je ne leur demande point de sacrifices d'expiation lorsqu'ils ont omis quelque cérémonie de mon culte. Je ne trouble point le ciel et la terre pour me venger d'un homme qui, ayant invité tous les dieux à quelque gras sacrifice, n'a pas daigné me mettre de la partie. En



vérité, tous les autres dieux sont si difficiles sur ces bagatelles, qu'il serait presque plus utile et plus sûr de les planter là tout à fait, que de s'amuser à leur rendre tous ces cultes. Ils ressemblent à ces gens toujours chagrins et de mauvaise humeur, et qui sont si prompts à prendre la mouche, qu'il vaut mieux les avoir pour ennemis que d'être obligé de vivre familièrement avec eux.

« Mais, direz-vous, personne ne fait de sacrifices à la Folie, personne ne lui érige des temples. » Je vous l'ai déjà dit, je suis un peu surprise de tant d'ingratitude; mais ma bonté naturelle fait que je prends très bien



la chose. D'ailleurs je n'ai pas lieu de regretter beaucoup tous ces sacrifices. Un petit grain d'encens, un morceau de pâte cuite, un bouc, un cochon, toutes ces offrandes pourraient-elles me flatter, moi qui reçois de tous les mortels qui sont sur la terre un culte que les théologiens eux-mêmes soutiennent de tout leur pou-

voir? Vous ne pensez pas, sans doute, que j'envie à Diane le sang humain qui coule sur ses autels. Non, non ; je crois mon culte bien établi, quand je vois partout les hommes me porter dans leur cœur, me représenter par leurs mœurs, m'exprimer par leur conduite.

Il est bien peu de divinités, sans en excepter même les saints des chrétiens, à qui l'on rende un culte aussi sincère. Une foule de gens croient, par exemple, honorer beaucoup la Vierge en brûlant, en plein midi, un petit cierge devant une de ses images. Qu'il en est peu, au contraire, qui tâchent d'imiter sa chasteté, sa modestie, et son amour pour les choses spirituelles et divines ! Ce serait pourtant là le vrai culte, et celui qui plairait infiniment à tous les habitants de l'Olympe et de l'Empyrée.

Et qu'ai-je besoin d'un temple? Cet univers entier, où je suis honorée sans cesse, n'est-il pas un temple assez magnifique? S'il était un seul endroit sur la terre où je n'eusse point d'adorateurs, c'est que cet endroit ne serait point habité par des hommes. Ne me croyez pas non plus assez sotte pour désirer des images ou des statues ; je sais combien toutes ces choses-là nuisent au vrai culte. Les gens stupides et grossiers adorent la statue au lieu du saint, et nous sommes alors dans le cas de ceux qui sont supplantés par leurs agents. Tous les mortels, quand ils ne le voudraient pas, sont autant de statues, autant d'images vivantes qui me représentent au naturel. Je n'ai donc pas lieu d'envier aux autres divinités l'honneur d'être adorée, pendant certains jours, dans tel ou tel coin de la terre. Que Phœbus soit

honoré à Rhodes, Vénus à Chypre, Junon à Argos, Minerve à Athènes, Jupiter sur le mont Olympe, Neptune à Tarente, Priape à Lampsaque ; que m'importe ? pourvu que l'univers continue toujours à m'offrir à chaque instant des victimes bien plus précieuses que celles qu'on immole sur les autels de toutes ces divinités.

On dira peut-être qu'il y a plus d'effronterie que de vérité dans tout ce que j'avance ici. Mais jetons un coup d'œil sur la vie des hommes, et vous verrez alors et toutes les obligations que doivent m'avoir les mortels, et à quel point je suis estimée des grands et des petits. Je n'examinerai point ici toutes les conditions les unes après les autres, la tâche serait un peu trop longue ; je parlerai seulement des plus distinguées, et d'après cela on pourra juger du reste. En effet, pourquoi m'amuserais-je à examiner la vie de ce qu'on appelle la populace ? Quelqu'un peut-il me contester que tous ces gens-là ne m'appartiennent entièrement ? Ils donnent à la folie tant de formes différentes, ils en inventent chaque jour un si grand nombre de nouvelles, que mille Démocrites suffiraient à peine pour rire de leurs extravagances ; et ces mille Démocrites, s'ils existaient, pourraient bien fournir eux-mêmes de quoi rire à quelque autre nouveau Démocrite.

Vous ne sauriez croire quels divertissements, quels plaisirs tous ces petits hommes procurent tous les jours aux dieux. Sobres pendant la matinée, les habitants de l'Olympe s'occupent jusqu'au dîner à tenir des délibérations qui dégénèrent souvent en querelles, et

à écouter les vœux et les prières qu'on leur adresse. Mais lorsque les fumées du nectar leur ont échauffé le cerveau et qu'ils ne sont plus en état de s'appliquer aux affaires sérieuses, ils montent au plus haut de l'Olympe, ils s'y asseyent, regardent ce qui se passe sur la terre, et jouissent alors du plus divertissant de tous les spectacles. Grand Dieux ! quelle comédie ! quelle multitude extravagante de fous de toute espèce ! Je puis en parler sagement, car je me trouve aussi quelquefois parmi les dieux lorsqu'ils prennent ce divertissement.

L'un meurt d'amour pour une femmelette, et moins il en est aimé, plus sa passion augmente; l'autre, en se mariant, épouse plutôt la dot que la fille. Celui-ci procure lui-même des galants à sa femme; celui-là est si jaloux de la sienne, qu'il ne la quitte pas un instant de vue. Ici un homme, affligé d'une mort imprévue, fait et dit mille extravagances, et loue des pleureurs à gages pour jouer la douleur et les larmes. Là un autre, réjouit dans le fond du cœur d'un pareil événement, fait tous les efforts pour paraître triste, et *pleure*, comme disent les Grecs, *sur le tombeau de sa belle-mère*. Plus loin, c'est un gourmand qui ramasse tout ce qu'il a pour satisfaire à sa glotonnerie, et qui bientôt n'aura pas même un morceau de pain sec; ou bien c'est un paresseux qui trouve son souverain bonheur dans l'oisiveté et le sommeil. Les uns, négligeant leurs propres affaires, sont toujours en mouvement pour celles du voisin. D'autres, en empruntant de l'argent pour payer leurs dettes, s'imaginent

s'enrichir, quoiqu'ils soient sur le point de faire banqueroute. Cet avare ne trouve rien de plus agréable que de vivre comme un gueux, afin d'enrichir ses héritiers. Ce négociant insatiable, pour un gain léger et incertain, court à travers les mers, abandonnant au caprice des vents et des flots une vie que tout l'or du monde ne saurait jamais lui rendre dès qu'il l'aura



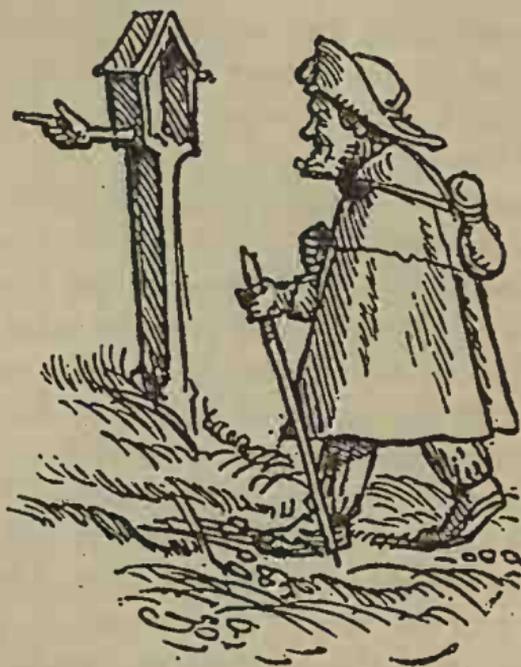
une fois perdue. Un autre aime mieux aller chercher fortune à la guerre que de vivre chez lui tranquillement et à son aise. Quelques-uns espèrent devenir facilement riches en empaumant quelque vieillard qui n'a point d'héritiers; d'autres, dans le même but, se font aimer de quelque riche vieille. Mais quel plaisir pour les dieux quand les uns et les autres sont trompés par ceux qu'ils voulaient tromper eux-mêmes !

La plus folle et la plus méprisable de toutes les classes

humaines c'est celle des marchands. Occupés sans cesse du vil amour du gain, ils emploient pour le satisfaire les moyens les plus infâmes. Le mensonge, le parjure, le vol, la fraude, l'imposture remplissent leur vie entière ; malgré cela, ils croient que leur or doit les faire passer pour les premiers de tous les hommes ; et il se trouve assez de moinillons flatteurs qui ne rougissent pas de leur donner en public les titres les plus honorables, pour attraper quelque petite partie d'un bien si mal acquis.

Ailleurs on voit des gens qui, persuadés avec les Pythagoriciens que tous les biens sont communs, s'approprient sans scrupule tout ce qui tombe entre leurs mains, et s'imaginent le posséder aussi légitimement que s'ils en avaient hérité. Il y en a qui ne sont riches qu'en espérance ; ils se forgent les idées de fortune les plus brillantes et les plus agréables, et il n'en faut pas davantage pour les rendre heureux. Quelques-uns veulent passer pour riches dans le public, quoiqu'ils n'aient pas chez eux de quoi dîner. L'un se hâte de dissiper tout son bien ; l'autre en amasse par toutes sortes de moyens. Celui-ci brigue les charges de l'État ; celui-là ne trouve de plaisir qu'à rester au coin de son feu. Une grande partie des hommes se tourmentent pour soutenir des procès éternels, et semblent se disputer à qui enrichira et le juge qui les traîne et l'avocat qui les trompe. Ici l'on est avide de nouveautés, là on médite quelque entreprise extraordinaire. D'autres vont à Jérusalem, à Rome, ou à Saint-Jacques où ils n'ont rien à faire, et laissent à la maison leurs femmes

et leurs enfants qui auraient grand besoin de leur présence. Enfin si, placés dans le globe de la lune, vous regardiez toutes les agitations innombrables des hommes, il vous semblerait voir un tourbillon de mouches et de mouchérons, se quereller, se battre,



se tendre des embûches, se piller, se divertir, folâtrer, naître, tomber et mourir. On ne saurait s'imaginer quels mouvements, quels troubles, quelle quantité de scènes de toute espèce excite sans cesse sur ce globe l'homme, ce petit animal qui peut à peine se promettre un instant de vie, et qui est continuellement exposé à voir abrégé cet instant par la guerre,

la peste et les autres maux qui ravagent et dépeuplent si souvent la terre. Mais je serais la plus folle de toutes les folles, et Démocrite aurait bien raison de rire de moi à gorge déployée, si j'entreprenais de rapporter ici toutes les espèces de folies et d'extravagances qui règnent parmi le peuple. J'en viens donc à ceux qui portent parmi les hommes l'apparence de la sagesse, et qui courent après ce qu'ils appellent le rameau d'or.

COMMENÇONS par les pédants qui enseignent la grammaire. Ce serait sans contredit l'espèce d'hommes la plus misérable, la plus à plaindre, et qui paraîtrait la plus haïe des dieux, si je n'adouçissais, par un certain genre de folie, les misères du triste métier qu'ils exercent. Exposés sans cesse aux tourments les plus cruels, la faim, la puanteur leur font une guerre continuelle. Enfoncés dans leurs écoles, ou plutôt dans leurs galères et dans leurs prisons, théâtre affreux de leurs exécutions barbares, ils vieillissent dans le travail, au milieu d'une troupe d'enfants, ils deviennent sourds à force de crier, et la malpropreté les ronge et les dessèche. Eh bien, malgré tout cela, heureux par mes bienfaits, ils se croient les premiers de tous les hommes. Quelles idées agréables ne se forment-ils pas de leur propre mérite, lorsqu'ils voient trembler, au gré de leurs mines et de leurs voix sévères et menaçantes, la troupe effrayée de leurs timides sujets, lorsqu'ils les déchirent impitoyablement à coups de férules, de verges et d'étrivières, et qu'ils font tomber,

au gré de leurs caprices, des tourments de toute espèce sur ces déplorables victimes de leur brutalité ! Semblables à l'âne de la fable, ils se croient la puissance du lion, parce qu'ils en ont la peau. Ils s'admirent dans leur malpropreté ; la mauvaise odeur qu'ils exhalent



leur paraît aussi agréable que celle du jasmin ou de la rose ; leur triste emploi, qui n'est qu'un misérable esclavage, est, pour eux, un empire si glorieux, qu'ils ne troqueraient pas leur puissance contre celle de Phalaris ou de Denis le Tyran. Mais ce qui les rend encore bien plus heureux que tout cela, c'est la grande idée qu'ils ont de leur érudition. Ils farcissent la tête

des enfants d'un tas d'impertinences ridicules, et cependant avec quel mépris, avec quel dédain ne regardent-ils pas les Paléon, les Donat et tous ceux de leur métier qui ont vraiment du mérite ! Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils parviennent, je ne sais comment, à communiquer aux sots parents de leurs écoliers l'idée qu'ils ont eux-mêmes de leur propre mérite. Un autre plaisir que je procure encore à ces pédants, c'est lorsqu'ils découvrent, par hasard, dans quelque manuscrit moisi, le nom de la mère d'Anchise ou quelque mot inconnu au vulgaire, ou qu'ils ont déterré quelque vieille pierre avec les vestiges d'une inscription. Grands Dieux ! quelle joie ! quel triomphe ! quelle gloire ! quels éloges ! On dirait Scipion qui vient de terminer la guerre d'Afrique, ou Darius après la conquête de Babylone. Que deviennent-ils encore, lorsque, lisant partout leurs vers froids et insipides, ils trouvent quelques sots qui les admirent ? Ils croient alors que le génie de Virgile a passé tout entier dans leurs cervelles. Mais rien n'est si plaisant que de voir deux de ces pédants se renvoyer réciproquement l'admiration et les louanges, comme deux ânes qui se grattent l'un l'autre. Si quelqu'un d'eux laisse échapper quelque faute de grammaire, et qu'un autre vienne à s'en apercevoir, grands Dieux ! quel tapage ! quelles disputes ! quelles injures ! quelles invectives ! Mais écoutez un fait qui est très véritable ; que tous les grammairiens me haïssent si j'y ajoute la moindre chose. Je connais un homme qui possède toutes les sciences ; grec, latin, mathématiques, philosophie, médecine, il sait tout.

Il est déjà sexagénaire, et, depuis plus de vingt ans, il néglige toutes ces sciences, se tourmente jour et nuit à étudier la grammaire, et désire, comme un très grand bonheur, de vivre assez longtemps pour parvenir à établir une distinction claire entre les huit parties d'oraison, chose que jusqu'à présent ni les Grecs ni les Latins n'ont pu faire encore avec exactitude. Comme si c'était un très grand malheur de prendre une conjonction pour un adverbe, et qu'il fallût entreprendre les guerres les plus sanglantes pour s'opposer à un abus aussi épouvantable ! Plein de ce doux espoir, il étudie, médite, lit et relit sans cesse tout ce que les grammairiens ont jamais écrit sur la grammaire, quelque ennuyeux, quelque barbare que soit leur style ; ce qui, en vérité, n'est pas une petite besogne, car on peut dire qu'il y a autant de grammaires que de grammairiens, et même beaucoup plus, puisque mon ami Alde lui seul en a écrit plus de cinq pour sa part. Et au milieu de ce pénible travail, il éprouve des frayeurs mortelles au moindre écrit qui paraît sur cette matière, quelque sot, quelque plat qu'il puisse être, craignant toujours que quelqu'un, venant à le prévenir dans cette merveilleuse découverte, ne lui arrache une si belle gloire et ne lui fasse perdre le fruit de tant de peines et de travaux. Appelez cela extravagance, folie, tout comme il vous plaira ; mais avouez aussi que le pédant qui, de tous les animaux, est certainement l'animal le plus misérable, parvient par mon secours à un si haut degré de félicité, qu'il ne changerait pas son sort contre celui du plus grand roi de l'univers.

Les poètes ne m'ont pas tant d'obligation : leur état même leur donne un droit naturel à mes dons. C'est, comme vous savez, une nation libre, occupée sans cesse à flatter les oreilles des fous par des fadaises et des contes ridicules. Et il ne leur en faut pas davantage pour se croire en droit de prétendre à l'immortalité et



même de la promettre aux autres. L'amour-propre et la flatterie ont pour eux une amitié toute particulière, et personne sur la terre ne me rend un culte plus pur et plus constant.

Les orateurs, quoiqu'ils s'écartent quelquefois de mes principes et qu'ils s'entendent un peu avec les philosophes, m'appartiennent cependant à bien des titres. Mais, pour m'arrêter à un seul, ne débitent-ils pas tous les jours un grand nombre de fadaises? et de

plus, n'ont-ils pas écrit des traités très longs et très sérieux sur l'art de plaisanter? L'auteur, quel qu'il soit, qui adresse à Hérennius son traité de l'art de parler, compte la folie au nombre des plaisanteries. Démosthène, le prince des orateurs, a écrit sur le rire un chapitre plus long que l'*Iliade*. Enfin, ils sont tous si persuadés du pouvoir de la folie, qu'ils croient qu'une plaisanterie est souvent plus propre à résoudre une difficulté que les raisonnements les plus sérieux. Or personne, à ce que je crois, ne me contestera le droit exclusif de faire rire par des plaisanteries.

Ceux qui courent après l'immortalité en faisant des livres, sont à peu près de même étoffe que les orateurs. Ils m'ont tous de grandes obligations; mais j'inspire surtout ceux qui n'écrivent que des bagatelles et des fadaises. Car pour ces auteurs qui, par des ouvrages sensés, aspirent aux suffrages d'un petit nombre de gens raisonnables, et ne récusent pas même pour juges les Perse et les Lelius, leur sort me paraît plus digne de pitié que d'envie. L'esprit sans cesse à la torture, ils ajoutent, changent, retranchent, remettent, repassent, corrigent, consultent; jamais contents de ce qu'ils font, ils travaillent pendant neuf ou dix ans avant que de mettre un ouvrage au jour. Et après tant de veilles, de peines et de travaux, après tant de nuits passées sans goûter les douceurs du sommeil, quelle est leur récompense? la chose du monde la plus vaine et la plus frivole, le suffrage d'un très petit nombre de lecteurs. Ce n'est pas tout encore : la perte de la santé, de l'embonpoint, du repos sont les tristes suites de leur

application. Privés de tous les plaisirs de la vie, ils deviennent pâles, maigres, chassieux, quelquefois même aveugles ; la pauvreté les accable, l'envie les tourmente, la vieillesse les atteint au milieu de leur course, et après avoir éprouvé tous les maux de cette espèce, ils finissent par une mort prématurée. Telle est la foule de maux qu'un sage écrivain ne craint point de s'attirer, pour avoir le plaisir d'être loué de trois ou quatre misérables comme lui. Heureux, au contraire, heureux l'auteur qui compose sous mes auspices ! Il ne connaît ni la peine ni le travail, il écrit tout ce qui lui passe par la tête, il imprime tous les rêves de son imagination échauffée ; jamais il n'efface, jamais il ne corrige, persuadé que plus les fadaïses qu'il publie seront extravagantes, plus il aura d'admirateurs, c'est-à-dire qu'il charmera la foule innombrable des fous et des ignorants. Si le petit nombre de gens savants et spirituels les lit et les méprise, que lui importe ? Les sifflets de deux ou trois personnes sensées ne seront-ils pas étouffés par le bruit éclatant des applaudissements innombrables qu'il reçoit de toutes parts ?

Ceux qui publient sous leur nom les ouvrages des autres sont encore plus prudents ; ils usurpent sans peine une gloire qui a coûté beaucoup de peines et de travaux à ceux à qui elle appartient. Ils savent bien que, tôt ou tard, on découvrira leur larcin ; mais, en attendant, ils jouissent toujours du plaisir d'être admirés. Il faut voir comme ils se rengorgent quand on leur donne des louanges, quand on les montre du doigt au milieu de la place publique, et qu'on dit : *Le voilà, cet homme*

admirable ! quand ils voient leurs livres dans la boutique d'un libraire et qu'ils lisent, à la tête de chaque page, leurs noms avec deux ou trois surnoms ordinairement étrangers et qui ressemblent à des termes de grimoire ! Et tous ces noms que sont-ils ? Des noms, et rien de plus. De tant de millions d'hommes qui sont sur la terre, quelques-uns seulement en ont entendu parler ; encore parmi ces quelques-uns n'y en a-t-il que très peu qui en fassent cas, car les goûts des ignorants sont aussi différents que ceux des plus grands docteurs. — Souvent ils forgent eux-mêmes ces surnoms, ou les tirent de quelque ancien auteur. L'un se donne le nom de Télémaque, l'autre celui de Stélénus ou de Laërte ; celui-ci se fait appeler Polycrate, celui-là Trasimaque. C'est à peu près comme s'ils se faisaient nommer Caméléon ou Citrouille, et qu'à l'exemple de quelques philosophes, ils désignassent leurs livres par les lettres de l'alphabet. Mais rien n'est plus plaisant que de voir les louanges qu'ils se donnent mutuellement dans des lettres, dans des poésies, dans des éloges ; ce sont des fous qui louent des fous, des ignorants qui admirent des ignorants. « Vous surpassez Alcée », dit l'un. « Vous êtes plus habile que Callimaque », répond l'autre. « Vous êtes plus éloquent que Cicéron », s'écrie l'un. « Et vous, mille fois plus savant que le divin Platon », réplique l'autre. D'autres fois ils se choisissent quelque antagoniste fameux, pour donner plus de relief à leur gloire. A la vue de leurs débats, le public incertain se partage en sentiments contraires :

Scinditur incertum studia in contraria vulgus,

jusqu'à ce qu'enfin l'un et l'autre champion, satisfait de ses exploits, sorte de la lice d'un air vainqueur, et s'attribue lui-même la gloire du triomphe. Les gens sensés se moquent de toutes ces folies, et ils ont raison. Mais il n'en est pas moins vrai que tous ces auteurs sont heureux par mes bienfaits, et qu'ils préfèrent leurs triomphes à ceux des Scipions.

Tous ces prétendus sages, que je vois rire de si bon cœur de toutes ces choses et qui trouvent tant de plaisir à se moquer de la folie des autres, croient-ils donc ne m'avoir aucune obligation ? Ils m'en ont de très grandes, je vous assure, et, s'ils osaient le nier, il faudrait qu'ils fussent les plus ingrats de tous les hommes.

COMMENÇONS par les jurisconsultes. Ils se croient les premiers de tous les savants, et nul mortel ne s'admire autant qu'eux lorsque, tels que Sisyphe, ils roulent continuellement vers le haut d'une montagne un énorme rocher qui retombe dès qu'il est arrivé au sommet, — c'est-à-dire lorsqu'ils entrelacent cinq ou six cents lois les unes avec les autres, sans s'embarasser si elles ont rapport ou non aux affaires qu'ils traitent ; lorsqu'ils entassent gloses sur gloses, citations sur citations, et qu'ils font ainsi accroire au vulgaire que leur science est une chose très difficile. Car ils sont persuadés que rien n'est plus admirable que ce qui coûte beaucoup de peine et de travail.

Mettons dans la même classe les dialecticiens et les sophistes, gens qui font plus de bruit que tous les chau-

drons de Dodone, et dont le moins babillard pourrait tenir tête aux vingt plus bavardes commères qu'on puisse trouver sous le ciel. Heureux, sans doute, s'ils ne faisaient que bavarder; mais ils se disputent et se querellent avec opiniâtreté pour les choses les plus vaines et les plus ridicules, et, à force d'altercations,



ils perdent souvent de vue la vérité qu'ils poursuivaient. L'amour-propre les rend parfaitement heureux. Armés de deux ou trois syllogismes, ils ne craignent point d'entrer en lice avec toutes sortes de champions, et de disputer sur quelque sujet que ce puisse être. Eussent-ils affaire à Stentor même, jamais vous ne les verrez céder; leur entêtement les rend invincibles.

Après eux viennent les philosophes, gens fort respectables assurément par la barbe et le manteau, gens qui se vantent d'être les seuls sages de la terre, et qui regardent les autres hommes comme de vaines ombres qui s'agitent sur la surface du globe. Quel



plaisir pour eux lorsque, dans leur délire philosophique, ils créent dans l'univers une quantité innombrable de mondes divers ; lorsqu'ils nous donnent la grandeur du soleil, de la lune, des étoiles et des autres globes avec autant d'exactitude que s'ils les eussent mesurés à la toise ou au cordeau ; lorsqu'ils nous expliquent les causes du tonnerre, des vents, des éclipses et

des autres phénomènes inexplicables, parlant toujours avec autant de confiance que s'ils eussent été les secrétaires de la nature lorsqu'elle ordonna le monde, ou qu'ils ne fissent que d'arriver du conseil des dieux ! Mais cette nature, infiniment au-dessus de toutes les

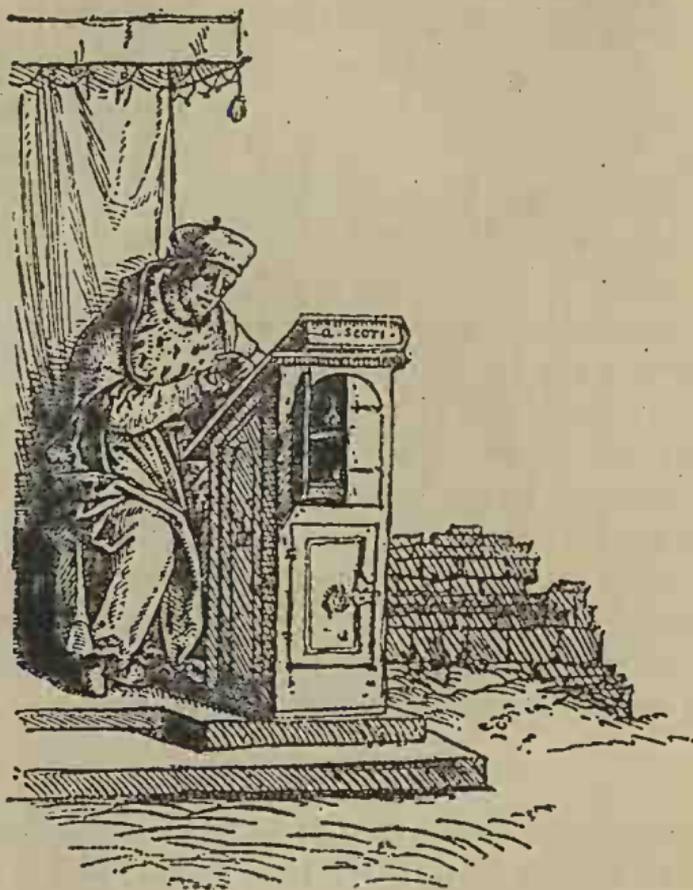


petites idées de ces philosophes, se moque d'eux et de leurs conjectures. Une preuve assez évidente qu'ils n'ont aucune connaissance certaine, c'est qu'ils ont entre eux, sur leurs différentes opinions, des disputes auxquelles on ne peut rien comprendre. Ils ne savent absolument rien, et ils se vantent de tout savoir. Ils ne se connaissent pas eux-mêmes ; quelquefois la

faiblesse de leur vue, ou la distraction de leur esprit qui bat souvent la campagne, les empêche de voir un fossé ou une pierre qui se trouve sous leurs pas. Cependant, à les entendre, ils voient à merveille les idées, les universaux, les formes substantielles, la matière première, les quiddités, les eccités, les entités, toutes choses si petites, que je ne crois pas qu'un lynx pût jamais les apercevoir. Avec quel mépris, surtout, ne regardent-ils pas le profane vulgaire, lorsqu'ils entassent les uns sur les autres des triangles, des cercles, des carrés, et une infinité d'autres figures mathématiques entrelacées en forme de labyrinthe, ou lorsque, ajoutant à ces figures des lettres rangées en ordre de bataille, combinées et recombinaées de mille manières différentes, ils jettent des ténèbres sur les choses les plus claires et les rendent incompréhensibles aux ignorants qui les écoutent? Il y en a même plusieurs parmi eux qui se vantent de lire l'avenir dans les astres, et qui promettent des choses que le plus grand magicien n'oserait promettre. Heureux fous, qui rencontrent des gens assez sots pour les croire !

QUANT aux théologiens, je ferais peut-être bien de n'en rien dire : *il n'est pas prudent de toucher ni de remuer ce qui sent mauvais*. Ce sont des gens qui n'entendent pas raillerie, et qui prennent feu pour une bagatelle. Ils pourraient bien m'accabler tout d'un coup d'une grêle d'arguments pour me forcer à chanter la palinodie, ou me dénoncer partout comme hérés-

tique, si je refuse de le faire. Car c'est là l'épouvantail dont ils se servent ordinairement pour faire peur à ceux qu'ils n'honorent pas de leur bienveillance. Quoiqu'il



n'y ait peut-être personne au monde qui ait autant de répugnance qu'eux à reconnaître mes bienfaits, il n'en est pas moins vrai qu'ils y ont une assez bonne part. Transportés jusqu'au troisième ciel par les mer-

veilleux effets de l'amour-propre, ils se regardent comme autant de petits dieux, et jettent, du haut de leur chimérique Olympe, un regard de pitié sur le reste des mortels, qui ne sont à leurs yeux que de vils animaux rampants sur la surface de la terre. Environnés



d'un bataillon de définitions magistrales, de conclusions, de corollaires, de propositions implicites et explicites, ils savent se ménager un si grand nombre d'échappatoires, qu'ils se débarrasseraient même des filets dans lesquels Vulcain sut retenir son infidèle épouse et le dieu vaillant des combats. Une foule de distinctions qui vous tranchent d'un seul coup le nœud

de la difficulté la plus insoluble, une source intarissable de mots nouveaux et de termes étonnants les tirent toujours d'affaire. Il faut les voir expliquer à leur fantaisie les mystères les plus inexplicables. Ils vous dévoilent les causes de la création du monde et de l'ordre merveilleux qu'on y voit régner; ils vous montrent par quels canaux le péché originel a passé jusqu'à la postérité des premiers parents; ils vous disent le moment, la manière et les moyens de la formation du Christ dans le sein de la Vierge; ils vous font toucher du doigt les accidents subsistant sans substance dans le sacrement de l'eucharistie. Mais ce ne sont là que des questions vulgaires et rebattues. En voici d'autres qui sont réservées à ceux qu'ils appellent les illustres et les illuminés. Ils se réveillent dès qu'il est question d'agiter ces questions importantes : *Y a-t-il eu un instant dans la génération divine? Doit-on reconnaître plusieurs filiations dans le Christ? Cette proposition : DIEU LE PÈRE HAIT SON FILS, est-elle possible? Dieu pouvait-il se faire femme, diable, âne, citrouille, caillou, comme il s'est fait homme? S'il s'était fait citrouille, comment cette citrouille aurait-elle pu prêcher, faire des miracles, être crucifiée? Qu'est-ce que saint Pierre aurait consacré, s'il eût dit la messe lorsque le corps de Jésus-Christ était encore attaché à la croix? Peut-on dire qu'alors Jésus fût encore homme? Sera-t-il permis de boire et de manger après la résurrection? Prévoyance admirable de ces braves gens, qui songent déjà à se garantir de la faim et de la soif!*

Ils ont encore une foule de subtiles niaiseries bien

plus spirituelles que toutes celles-là. Ce sont des notions, des relations, des formalités, des quiddités, des eccéités, toutes choses qui ne peuvent être aperçues que par ceux qui ont d'assez bons yeux pour voir au milieu des plus épaisses ténèbres ce qui n'existe nulle part. Ce n'est pas tout encore : leur morale est farcie d'une multitude de sentences si paradoxales, que les paradoxes des stoïciens ne sont que de la drogue en comparaison. *Ce n'est pas un si grand crime, vous disent-ils par exemple, d'égorger mille hommes que de raccommo-der une seule fois le soulier d'un pauvre un jour de dimanche.* Et encore : *Il vaudrait mieux laisser périr l'univers et tout ce qu'il renferme, que de dire le moindre petit mensonge.* — Toutes ces subtilités déjà si subtiles se subtilisent encore davantage en passant par tous les tours et détours de l'école ; et il vous serait plus aisé de sortir d'un labyrinthe, que d'échapper des filets des Réaux, des Nominaux, des Thomistes, des Albertistes, des Ockanistes, des Scotistes, et enfin de toutes les sectes théologiques dont je ne nomme ici que les principales. Ils ont tous un si grand fonds d'érudition, ils possèdent une source si féconde de difficultés, que les apôtres eux-mêmes, s'ils étaient obligés d'entrer en lice avec eux sur toutes ces matières, auraient besoin d'un esprit tout différent de celui qu'ils ont reçu d'en haut.

Saint Paul a montré qu'il avait de la foi ; mais lorsqu'il dit : *La foi est la substance des objets que nous avons à espérer et la preuve de tout ce qui ne tombe point sous les sens*, sa définition n'est pas assez doctorale. Ce

saint apôtre avait une charité parfaite, mais la définition et la division qu'il donne de cette vertu au chapitre XIII de sa première Épître aux Corinthiens, pèche contre les règles de la logique. Les apôtres consacraient fort dévotement le pain de l'eucharistie ; mais si on les eût interrogés sur les termes *a quo* et *ad quem*, sur la transsubstantiation, sur la manière dont le même corps peut exister en même temps dans plusieurs endroits différents, sur la différence qu'il y a entre le corps de Jésus-Christ dans le ciel, le corps de Jésus-Christ sur la croix, et le corps de Jésus-Christ dans le sacrement de l'eucharistie ; si on leur eût demandé dans quel instant se fait la transsubstantiation, et comment elle peut se faire dans un instant, puisque les paroles par lesquelles ce miracle s'opère forment une quantité discrète dont les parties se succèdent dans différents instants, ils n'auraient assurément jamais pu répondre avec autant de subtilité que les scotistes, qui dissertent sur toutes ces choses avec une fécondité merveilleuse, et en donnent des définitions aussi claires que le jour. Les apôtres connaissaient personnellement la mère de Jésus, mais en est-il un parmi eux qui eût jamais prouvé avec autant d'évidence que nos théologiens modernes, comment cette chaste mère a été préservée de la tache du péché originel ? Saint Pierre a reçu les clefs, et il les a reçues de celui qui savait bien à qui il les confiait ; je doute pourtant que ce saint apôtre ait jamais été assez subtil pour penser que ces clefs pouvaient devenir les clefs de la science entre les mains d'un ignorant. Les apôtres baptisaient de tous côtés, et cependant jamais

ils n'ont parlé de la cause formelle, matérielle, efficiente et finale du baptême ; jamais il n'est question chez eux de caractère délétible et indélébile. Ils adoraient Dieu, ils l'adoraient en esprit et en vérité, uniquement fondés sur ce passage de l'Évangile : *Dieu est esprit, et il faut*



que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. Mais il n'y a pas d'apparence qu'il leur ait jamais été révélé qu'une figure barbouillée sur un mur avec du charbon, lorsqu'elle a deux doigts étendus, les cheveux longs, et l'auréole brillante de trois rayons derrière la tête, mérite précisément le même culte et la même adoration que la personne de Jésus lui-même. Car

peut-on savoir toutes ces belles choses, à moins que d'avoir passé trente ou quarante ans dans les sublimes écoles d'Aristote ou de Scot ? Les apôtres vous parlent à chaque instant de la grâce, mais ils n'ont expliqué nulle part la différence qu'il y a entre la *grâce gratuite* et la *grâce gratifiante*. Ils vous exhortent aux bonnes œuvres, mais ils ne mettent aucune différence entre *opus operans* et *opus operatum*. Ils vous prêchent partout la charité, mais ils ne distinguent point la *charité infuse* de la *charité acquise* ; ils ne vous disent point si cette vertu est un accident ou une substance, une chose créée ou une chose incréée. Ils détestent le péché, mais je veux mourir s'ils eussent jamais pu donner une définition scientifique de ce que l'on appelle aujourd'hui péché, à moins qu'ils n'eussent été inspirés de l'esprit des Scotistes. En effet, je ne puis jamais me figurer que saint Paul, qui était le plus instruit de toute la troupe, aurait condamné tant de fois les questions, les discussions, les généalogies, et, comme il le dit lui-même, les disputes de mots, s'il eût été exercé dans toutes les subtilités des docteurs de nos jours. Il faut avouer que les disputes théologiques du temps des apôtres n'étaient rien en comparaison de celles d'aujourd'hui ; car l'on voit nos vénérables maîtres surpasser en subtilités le sophiste Chrysippe, le plus subtil ergoteur de l'antiquité.

Admirons cependant l'extrême modestie de nos théologiens. S'ils trouvent par hasard dans les apôtres quelque passage où ils ne voient pas assez d'exactitude et d'érudition, ils ne le condamnent point de but

en blanc, ils se contentent de l'expliquer à leur guise ; modération bien louable qui vient en partie de leur respect pour l'antiquité, en partie de leur déférence pour la dignité d'apôtre. En effet, il y aurait de l'injustice à exiger de si grandes choses de ces premiers disciples de Jésus, puisque leur divin maître ne leur en a jamais dit un seul mot. S'ils trouvent les mêmes négligences et les mêmes fautes dans les Chrysostome, dans les Basile, dans les Jérôme, ils se contentent alors d'écrire en marge : *Non tenetur, Cela n'est pas reçu*. Ces anciens docteurs de l'Église avaient à combattre les philosophes païens et les Juifs, gens d'un naturel fort opiniâtre ; et ils l'ont fait plus par la sainteté de leur vie et par leurs miracles que par des arguments, — conduite fort raisonnable pour ces temps-là, car ceux à qui ils avaient affaire n'étaient pas assez spirituels pour comprendre la moindre subtilité de Scot. Mais à présent, quel est le païen, quel est l'hérétique qui ne mît aussitôt bas les armes à la vue de tant de subtilités si pointues, à moins qu'il ne fût assez stupide pour ne les pas comprendre, assez imprudent pour s'en moquer, ou enfin assez pourvu de raisonnements captieux pour soutenir la lutte ? Dans ce dernier cas, ce serait comme si l'on mettait un magicien aux prises avec un autre magicien, ou qu'on fît battre l'un contre l'autre deux hommes dont les armes seraient charmées. Ce combat n'avancerait pas plus que la toile de Pénélope.

A mon avis, les chrétiens feraient très bien, au lieu de ces troupes de soldats lourds et grossiers qui n'ont pas fait de grandes merveilles dans les dernières

croisades, d'envoyer contre les Turcs et les Sarrasins les Scotistes braillards, les Ockanistes entêtés, les Albertistes invincibles, et toute l'armée redoutable des sophistes. On verrait alors le plus plaisant de tous les combats et la plus singulière de toutes les victoires. Quel est l'homme assez froid pour ne pas s'enflammer



à la vue de leurs pointilleuses disputes? Quel est le mortel assez stupide pour ne pas être excité par leurs vifs aiguillons? Quel ennemi pourrait avoir d'assez bons yeux pour voir clair au milieu des ténèbres épaisses qu'ils répandent partout autour d'eux?

Peut-être penserez-vous que tout ce que je dis ici n'est qu'une plaisanterie. Je n'en serais pas surprise, car je sais qu'il y a, même parmi les théologiens, des gens plus instruits, à qui ces disputes frivoles et ridi-

cules de l'école font soulever le cœur. Il y en a qui regardent comme des sacrilèges, et qui traitent d'impiétés horribles, tous ces discours pleins d'irrévérence sur des mystères impénétrables que les chrétiens devraient se contenter d'adorer en silence, toutes ces disputes profanes et ces subtilités païennes, toutes ces définitions présomptueuses, toutes ces paroles et ces sentences froides, insipides, et souvent même viles et dégoûtantes avec lesquelles on avilit tous les jours la majesté de la théologie. Mais tout cela n'empêche pas nos subtils ergoteurs de s'admirer, de s'applaudir eux-mêmes, et de se croire les plus heureux de tous les hommes. Occupés jour et nuit à ces délicieuses niaiseries, il ne leur reste pas un instant de loisir pour parcourir une seule fois dans leur vie l'Évangile ou les Épîtres de saint Paul. Lorsqu'au milieu de leurs écoles, ils agitent toutes ces questions minutieuses, ils croient affermir aussi solidement l'Église universelle sur leurs frêles syllogismes, que les poètes ont affermi le ciel sur les épaules d'Atlas, et ils sont persuadés qu'elle s'écroulerait incontinent s'ils lui refusaient leur merveilleux secours.

Quel plaisir pour eux lorsque l'Écriture sainte, telle qu'une cire molle, change et rechange de forme au gré de leurs désirs ! Quelle volupté lorsqu'ils exigent que vous receviez leurs décisions avec autant de respect que les lois de Solon, et que vous les préféreriez aux décrets pontificaux, parce qu'elles ont été approuvées par quelques pédants qui leur ressemblent ! Quel triomphe,

sentent, tant est grande la subtilité de leur jugement ! Qui aurait pu s'imaginer, par exemple, qu'on n'est pas chrétien pour dire que ces deux propositions : *Pot de chambre, tu pues*, et *Le pot de chambre pue*, ou bien : *Marmite, tu bous*, et *La marmite bout*¹, sont également bonnes, si ces sages docteurs ne nous l'eussent appris ? Qui aurait délivré l'Église de tant d'erreurs funestes, si le grand sceau de nos docteurs, apposé à leurs sentences, n'eût appris au public l'existence de toutes ces propositions qu'on n'aurait peut-être jamais lues sans la condamnation qu'ils ont prononcée contre elles ? Toutes ces belles choses ne rendent-elles pas les théologiens les plus heureux de tous les hommes ?

Quel plaisir n'éprouvent-ils pas encore lorsqu'ils font une description si exacte de l'enfer et de tout ce qu'il renferme, qu'on dirait qu'ils y ont passé plusieurs années ! lorsque, créant à leur gré de nouveaux cieus, ils forgent ce vaste et magnifique Émpyrée, afin que les âmes des bienheureux aient un endroit où elles puissent se promener à leur aise, faire des festins et jouer à la paume ! Enfin la tête de ces grands docteurs est si pleine de toutes ces fadaïses, que je crois en vérité que celle de Jupiter ne l'était pas davantage lorsque, voulant accoucher de Pallas qu'il avait conçue dans son cerveau, il implora la hache de Vulcain pour l'en faire sortir. Ne soyez donc plus surpris si, dans les disputes publiques, leur tête est si bien empaquetée ;

1. Un moine avait avancé que ces deux propositions : *Socrate, tu cours*, et *Socrate court*, étaient également bonnes et parfaites ; l'Université d'Oxford le condamna.

sans cette précaution, on la verrait bientôt se rompre et sauter en mille éclats.

Moi-même, je ne puis quelquefois m'empêcher



de rire quand je les vois se croire vraiment théologiens, surtout parce que le jargon dont ils se servent est parvenu au dernier degré de bassesse et de barbarie ; quand je les entends balbutier des phrases si obscures et

si embarrassées, qu'il n'y a que des gens comme eux qui puissent y comprendre quelque chose. Car ils regardent comme quelque chose de fort spirituel tout ce que le vulgaire ne peut pas comprendre. Ce serait avilir, selon eux, la dignité de la théologie que de la soumettre aux règles de la grammaire ; et ils s'arrogent ainsi le droit de pécher à chaque instant contre la pureté du langage, — admirable prérogative que ces vénérables docteurs partagent avec la plus vile canaille ! Enfin, ils se croient presque semblables aux dieux, toutes les fois qu'on les salue avec une espèce de vénération religieuse, en les appelant en même temps *Messieurs nos Maîtres*, titre dans lequel ils croient voir quelque chose d'aussi imposant que dans le nom ineffable de Jéhovah pour lequel les Juifs avaient tant de vénération. C'est pour cela qu'ils regardent comme un crime d'écrire ce titre redoutable NOTRE MAITRE autrement qu'avec des lettres majuscules, et qu'ils sont même persuadés que si quelqu'un s'avisait de changer, en latin, l'ordre de ces deux mots, et de mettre *Noster Magister* au lieu de *Magister Noster*, il commettrait, par ce renversement sacrilège, un crime de lèse-majesté théologique.

VOICI encore des gens que je rends presque aussi heureux que les théologiens, ce sont ceux qu'on appelle ordinairement religieux ou moines, quoique ces deux noms ne leur conviennent nullement, puisqu'il n'y a peut-être personne qui ait moins de religion que la plupart de ces prétendus religieux, et

qu'on rencontre partout ces prétendus moines ou solitaires. Y aurait-il rien sur la terre de plus misérable que cette espèce de gens, si je ne déguisais, de mille manières différentes, à leurs propres yeux, la turpitude et la bassesse de leur état? Abhorrés partout comme des bêtes sinistres, leur rencontre seule est regardée comme un mauvais augure; et malgré cela, ils s'admirent comme des gens extraordinaires. Persuadés que



la piété suprême consiste dans l'ignorance la plus crasse, ils se font une gloire de ne pas même savoir lire. Lorsque, dans leurs églises, ils sont occupés à braire d'un air stupide les psaumes qu'ils ne comprennent pas, ils sont très persuadés que Dieu, les anges et tous les saints du paradis prennent beaucoup de plaisir à les entendre. Il y en a parmi eux qui, fiers de leur malpropreté et de leur misère, vont de porte en porte demander l'aumône, avec une arrogance et une effronterie extrêmes. Auberges, voitures, coches de terre, coches d'eau, on les rencontre partout;

partout ils vous assiègent, et vous arrachent à force d'importunités des aumônes dont ils privent les vrais pauvres. Tels sont les illustres personnages qui, par leur saleté, leur ignorance, leur grossièreté et leur impudence, prétendent nous retracer la vie des apôtres.

Est-il rien de plus plaisant que toutes ces pratiques minutieuses qui règlent toutes leurs actions, avec une



espèce d'exactitude mathématique, et dont le moindre violement est un crime qu'il faut expier? Le nombre de nœuds qui attachent le soulier, la couleur et la largeur de la ceinture, la bigarrure du froc, l'étoffe dont il doit être fait, la forme et l'ampleur précise du capuchon, le diamètre exact de la tonsure, le nombre d'heures destinées au sommeil, tout est déterminé, mesuré, fixé. Jugez des beaux effets que doit produire cette uniformité sur des esprits et des corps si différents entre eux! C'est pourtant à cause de toutes ces niaiseries qu'ils

font très peu de cas des séculiers, et qu'ils ont même le plus grand mépris les uns pour les autres. Une ceinture tant soit peu différente, un habit d'une couleur un peu plus ou un peu moins foncée, il n'en faut pas davantage pour élever les querelles les plus sanglantes parmi des gens qui font profession d'exercer la charité des apôtres. Quelques-uns poussent l'esprit de pénitence jusqu'à porter des habits de l'étoffe la plus commune



et la plus grossière, mais ils ont sur leur peau les chemises les plus fines. D'autres, au contraire, portent les chemises par-dessus, et les habits de laine par-dessous. On en voit qui frémissent en voyant de l'argent, et qui toucheraient plutôt un serpent venimeux que la plus petite pièce de monnaie ; mais les bons pères ne sont pas si scrupuleux quand ils peuvent avoir du vin ou des filles. Avec quel soin chaque troupe de moines ne cherche-t-elle pas à se distinguer des autres ? Leur plus grand désir n'est pas de ressembler à Jésus-Christ,

mais de ne pas se ressembler entre eux. C'est aussi dans les surnoms qu'ils se sont donnés qu'ils mettent une partie de leur bonheur. Les uns sont tout fiers d'être appelés Cordeliers, et ces Cordeliers se divisent en Récollets, Mineurs, Minimes, Bullistes. Puis viennent les Bénédictins, les Bernardins, les Brigittains, les Augustins, les Guillelmites, les Jacobins. Et ils se font gloire de tous ces noms, comme si c'était trop peu pour eux d'être appelés simplement chrétiens.

La plupart de ces gens-là ont tant de confiance dans leurs cérémonies et leurs petites traditions humaines, qu'ils sont persuadés que ce n'est pas trop d'un paradis pour les récompenser d'une vie passée dans l'observation de toutes ces belles choses. Ils ne pensent pas que Jésus-Christ, méprisant toutes ces vaines pratiques, leur demandera s'ils ont observé le grand précepte de la charité sur lequel est fondée toute la loi qu'il a donnée aux hommes. L'un montrera sa bedaine farcie de toutes sortes de poissons ; l'autre videra mille boisseaux de psaumes, récités à tant de centaines par jour ; un troisième fera une longue énumération de tous ses jeûnes, et racontera combien de fois son ventre a été près de crever pour n'avoir fait qu'un seul repas dans toute une journée ; celui-ci produira un tel amas de cérémonies et de pratiques superstitieuses que sept gros navires ne suffiraient pas à les transporter ; celui-là se fera une gloire de ce que pendant soixante ans il n'a jamais touché d'argent sans avoir auparavant garni ses doigts d'un double gant ; un autre montrera son froc si sale et si crasseux que le dernier des matelots rougirait

de le porter ; un autre se vantera d'avoir vécu plus de cinquante ans toujours attaché au même cloître, comme une éponge à son rocher ; ceux-ci représenteront qu'ils se sont enroutés à force de chanter ; ceux-là que la solitude les a rendus stupides ou que le silence leur a engourdi la langue. Mais Jésus-Christ, interrom-



pant enfin cette suite inépuisable de vanteries, dira : « Quelle est donc cette nouvelle espèce de Juifs ? Je n'ai donné qu'une loi aux hommes, c'est la seule que je reconnaisse, et c'est la seule dont ces gens-là ne me parlent point. Ce n'est pas à des frocs, à des oraisons, à des abstinences, à des diètes continuelles que j'ai promis autrefois le royaume de mon Père, mais à l'exercice de tous les devoirs de la charité, — et je m'expliquai alors

clairement et sans parabole. Je ne connais point des gens qui connaissent si bien le mérite de leurs bonnes œuvres, et qui veulent paraître plus saints que moi. Qu'ils aillent chercher un autre paradis que le mien, qu'ils en demandent un à ceux dont ils ont suivi les vaines traditions préférablement à ma loi ! » Lorsqu'ils entendront cette sentence et qu'ils verront qu'on leur préfère des matelots et des charretiers, de quel air croyez-vous qu'ils se regarderont les uns les autres ? En attendant, ils jouissent toujours du bonheur que leur procurent les douces espérances que je leur inspire.

Quoique les différentes sectes de moines fassent des corps à part, entièrement séparés des Républiques, personne n'est pourtant assez hardi pour les mépriser. Les moines mendiants surtout sont des gens qu'on ne saurait trop ménager, car la confession leur découvre tous les secrets des familles. Il est vrai qu'ils croiraient faire un grand crime en les révélant, mais ce scrupule leur passe aisément lorsqu'au milieu d'une fête bachique, ils veulent égayer la conversation par quelque conte plaisant ; ils ne craignent point alors de vous désigner par les circonstances et les détails les moins équivoques ; la seule grâce qu'ils vous font, c'est de ne vous point nommer. Si par hasard quelqu'un s'avise d'irriter ces frelons dangereux, il faut voir comme ils se vengent dans leurs sermons, comme ils désignent leur ennemi par des mots couverts, mais si clairs en même temps, qu'il faudrait être stupide pour ne pas les comprendre ! Enfin ces vils cerbères ne cessent point

d'aboyer, jusqu'à ce qu'on leur ait jeté quelque bon morceau dans la gueule.

Dites-moi, je vous prie, est-il un comédien, est-il un charlatan de place publique que vous entendiez avec autant de plaisir qu'un moine en chaire? Comment ne pas éclater de rire en voyant l'application



plaisante et l'usage ridicule que les frocards font des préceptes de l'éloquence? Grands Dieux! quelles gesticulations! quelles inflexions de voix comiques et ridicules! quels glapissements! quelles vanteries! avec quelle souplesse ne se démontent-ils pas à chaque instant le visage? avec quelle force ne poussent-ils pas des cris qui font retentir les voûtes? Cette belle éloquence est chez eux un grand secret, qui passe mystérieusement de frère en frère. Il ne m'appartient pas, assuré-

ment, d'être initiée dans des mystères de cette importance, je vous dirai donc seulement le résultat de mes faibles conjectures.

D'abord, ils commencent ordinairement leurs sermons par une invocation, et en cela ils imitent les poètes. Puis, dans un long et pompeux exorde, ils vous parleront du Nil dans un discours sur la charité ; ils commenceront sous les auspices de Bel, ce fameux dragon de Babylone, une explication du mystère de la croix ; ils vous entretiendront des douze figures du Zodiaque, pour vous préparer à entendre un sermon sur le jeûne ; ou enfin ils dissertent pendant longtemps sur la quadrature du cercle pour vous parler ensuite de la foi.

J'ai entendu moi-même un de ces illustres fous... pardon, je voulais dire un de ces illustres docteurs ; il allait expliquer le mystère de la sainte Trinité devant un illustre auditoire. Pour montrer que sa science n'était point une science vulgaire, et pour satisfaire en même temps les oreilles théologiques, il s'y prit d'une manière tout à fait nouvelle. Il parla d'abord des lettres de l'alphabet, des syllabes qui composent les mots, et des mots qui composent le discours ; puis il dit comment le nom doit s'accorder avec le verbe, le substantif avec l'adjectif. La plupart des auditeurs étaient dans l'étonnement, quelques-uns même marmottaient déjà tout bas ce vers d'Horace :

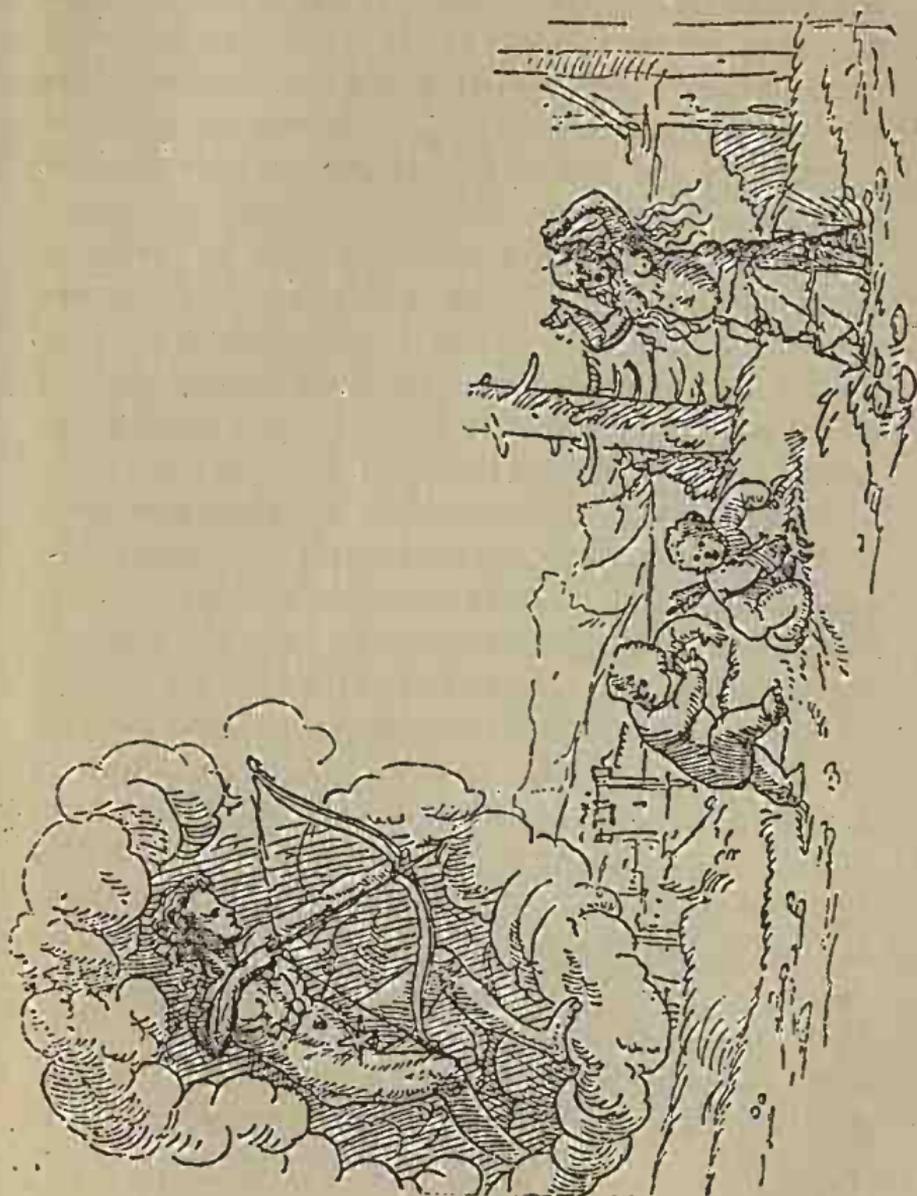
Quorsum hæc tam putida tendunt ?

Quel peut être le but de pareilles sottises ?

Enfin il parvint à démontrer que les principes de

la grammaire sont une image si fidèle de tout le mystère de la sainte Trinité, que le plus grand géomètre avec toutes ses figures ne parviendrait jamais à le représenter avec plus de clarté et d'évidence. Ce sublime docteur avait sué sang et eau pendant huit grands mois pour composer ce chef-d'œuvre archithéologique, et maintenant il est plus aveugle qu'une taupe : dans les efforts de génie qu'il avait été obligé de faire, son esprit avait attiré à soi toute la subtilité de sa vue. Au reste, il n'est point du tout fâché d'être aveugle : il croit que la perte de sa vue ne paye pas trop cher la gloire immortelle qu'il s'est acquise.

J'en ai entendu un autre tout aussi plaisant ; c'était un vieillard octogénaire, théologien de la tête aux pieds, mais si théologien qu'on l'eût pris pour Scot ressuscité. Expliquant un jour le mystère du nom de Jésus, il démontra avec une subtilité merveilleuse que tout ce qu'on peut dire de ce divin Sauveur est caché dans les lettres de son nom. « En effet, disait-il, le nom de Jésus en latin n'a que trois cas, ce qui désigne clairement les trois personnes de la sainte Trinité. Observez de plus que le nominatif se termine en *S*, *JesuS*, l'accusatif en *M*, *JesuM*, et l'ablatif en *U*, *JesU*. Or, ces trois terminaisons, *S*, *M*, *U*, renferment un mystère ineffable ; car, étant les premières lettres des trois mots latins *Summum* (zénith), *Medium* (centre), et *Ultimum* (nadir), elles signifient clairement que Jésus est le principe, le centre et la fin de toutes choses. » Il restait encore un mystère bien plus difficile à expliquer que tous ceux-là, mais notre docteur s'en acquitta d'une manière tout à



fait mathématique. Il partagea le mot Jésus en deux parties égales, de manière que la lettre *S* restait toute seule au milieu. « Cette lettre *S*, disait-il ensuite, que nous retranchons du nom de Jésus, se nomme *Syn*, chez les Hébreux ; or *Syn* est un mot écossais qui, à ce que je crois, signifie *péché*. Cela nous montre donc clair comme le jour que c'est Jésus qui a ôté le péché du monde. » Tous les auditeurs et surtout les théologiens, attentifs à un exorde si merveilleux, étaient ravis en admiration ; peu s'en fallut qu'ils ne fussent changés en pierre, comme autrefois Niobé lorsque Apollon tua ses enfants sous ses yeux. Pour moi, je me vis sur le point de faire ce que fit le Priape en bois de figuier dont parle Horace, lorsque, pour son malheur, il fut obligé d'être témoin des enchantements nocturnes de Canidie et de Sagane¹. Il y avait de quoi, en vérité ! Car a-t-on jamais ouï parler chez les Grecs ni chez les Latins d'un discours de cette espèce ? Démosthène et Cicéron nous offrent-ils des exemples de cette subtilité ? On blâmait ces grands hommes quand ils commençaient leurs discours par un exorde qui n'avait pas rapport à leur sujet ; on ne songeait pas alors que rien n'est si commun que ces sortes d'exordes, et que la nature les inspire au plus rustique de tous les bouviers. Mais nos sages docteurs sont bien plus éclairés ; ils croient que ces sortes de préambules, comme ils les appellent, sont des chefs-d'œuvre d'éloquence, lorsqu'on n'y peut rien

1. Horace fait dire au dieu des Jardins qu'il fut si effrayé des cérémonies magiques de ces deux magiciennes, qu'il lâcha un vent par derrière.

apercevoir qui les lie tant soit peu au reste du discours, et que l'auditeur, plein d'étonnement et d'admiration, se demande à lui-même : *Où veut-il donc en venir?*

En troisième lieu, ils vous rapportent en forme de narration quelque passage de l'Évangile, qu'ils expliquent à la hâte et comme en passant, sans songer que c'est uniquement dans cette explication que devrait consister tout leur discours. Quatrièmement, ils changent tout à coup de personnage et agitent une question théologique qui quelquefois ne convient point du tout au sujet principal ; et voilà ce qu'ils appellent encore une merveille de l'art. C'est ici que nos moines, affectant enfin l'orgueil théologique, font retentir à nos oreilles les titres pompeux qu'ils donnent à leurs docteurs : docteurs solennels, docteurs subtils, docteurs subtilissimes, docteurs séraphiques, docteurs saints, docteurs irréfragables. C'est ici qu'ils nous accablent d'une foule de syllogismes, de majeures, de mineures, de conclusions, de corollaires, de suppositions et de toutes les autres impertinences scolastiques dont ils se servent pour éblouir le vulgaire ignorant. Arrivés enfin au cinquième acte de la comédie, où doit briller tout le talent de l'artiste, ils vous rapportent quelque conte absurde et ridicule tiré du *Miroir historial* ou des *Gestes des Romains*, le tournent, le retournent, l'interprètent *allégoriquement, tropologiquement, anagogiquement*, et finissent ainsi leur discours, — chimère mille fois plus monstrueuse que celle qu'Horace a décrite au commencement de son *Art poétique*.

Ce n'est pas tout. Ils ont entendu dire je ne sais où

que le commencement d'un discours doit être prononcé tranquillement et sans trop élever la voix. Que font-ils? Ils prononcent si bas les premières phrases de leur exorde qu'à peine peuvent-ils l'entendre eux-mêmes ; — comme si c'était une précaution fort essentielle de parler de manière à n'être entendu de personne ! On leur a dit aussi que les exclamations sont quel-



quefois d'un grand secours pour remuer les passions ; et au moment où vous vous y attendez le moins, ils élèvent tout à coup la voix et crient comme des forcenés, dans des endroits où cela n'était pas nécessaire. Vous seriez tenté de leur administrer une dose d'ellébore, car de crier pour les avertir ce serait peine perdue. Ils savent encore que le discours doit s'échauffer insensiblement et par degrés ; aussi ne manquent-ils jamais, après avoir récité au hasard le commencement de chaque partie de leur sermon,

de prendre tout d'un coup un ton véhément, même pour dire les choses les plus froides et les plus insipides, et de finir comme s'ils allaient rendre l'âme. Enfin on leur a appris que les rhéteurs parlent de la plaisanterie, et ils veulent aussi égayer leurs sermons par quelques traits plaisants. Mais, en vérité, ils plaisantent toujours si à propos et avec tant de grâce, qu'on dirait des ânes qui veulent jouer de la lyre. Ils se mêlent aussi quelquefois



de vouloir mordre, mais ils chatouillent plutôt qu'ils ne blessent, et jamais ils ne flattent mieux leur auditoire que quand ils affectent de dire librement la vérité et de se récrier contre les mœurs. En un mot, à les voir et à les entendre débiter leurs sermons, on jurerait qu'ils ont pris pour maîtres les bateleurs de la foire, qui les surpassent pourtant de beaucoup ; quoique du reste l'éloquence des uns et des autres soit si parfaitement semblable, que tout le monde conviendra qu'il faut nécessairement ou que les moines l'aient apprise des charlatans, ou que les charlatans l'aient apprise des moines.

Malgré tout cela, et grâce à moi, ils ne laissent pourtant pas de trouver des admirateurs. Il y a des gens qui, toutes les fois qu'ils assistent à leurs sermons, croient entendre des Cicérons et des Démosthènes. Tels sont surtout les marchands et les femmes. Aussi les moines s'appliquent-ils uniquement à leur plaire, car ils savent qu'en flattant les marchands, ils tirent toujours d'eux quelque petite partie d'un bien mal acquis. Quant aux femmes, elles ont une infinité de raisons pour aimer les moines ; mais la principale, sans doute, c'est qu'elles épanchent ordinairement dans le sein de ces bons pères tous les mécontentements secrets qu'elles reçoivent de la part de leurs maris. Vous sentez, sans doute, que ces gens-là devraient m'avoir de grandes obligations, puisque, n'ayant d'autre mérite que d'exercer une espèce de tyrannie sur le peuple par leurs pratiques superstitieuses, leurs cérémonies ridicules et leurs criailleries continuelles, ils se croient pourtant aussi grands que les Paul et les Antoine.

Mais laissons là cette multitude d'histrions, qui montrent autant d'ingratitude en dissimulant mes bienfaits que de perversité en affectant tous les dehors d'une piété simulée.

PRODUISONS un peu sur la scène les rois et les princes, qui m'honorent presque tous de la meilleure foi du monde, et parlons ouvertement de ces gens qui suivent ouvertement mes lois. Si les souverains avaient une demi-once de bon sens, leur condition ne serait-elle pas

la plus triste et la plus malheureuse de toutes les conditions? Se trouverait-il un seul homme qui pensât qu'une couronne mérite d'être achetée par le parjure ou le parricide, s'il avait considéré quel fardeau accablant s'est imposé celui qui veut remplir exactement tous les devoirs d'un bon prince? En effet, un homme qui s'est chargé de gouverner une nation a renoncé à ses propres intérêts pour consacrer toute sa vie à ceux de la République. Occupé sans cesse du bonheur de son peuple, il doit montrer une soumission scrupuleuse pour les lois, lui qui réunit dans sa personne la puissance *législatrice* et la puissance *exécutrice*; il doit répondre de l'intégrité des ministres et des magistrats; songer qu'étant exposé lui seul aux yeux de tous, il peut, par la sagesse de sa conduite, ressembler à un astre bienfaisant dont les douces influences répandent le bonheur sur la terre, ou, tel qu'une comète funeste, semer partout la désolation et la mort. Il doit savoir que les vices des particuliers se remarquent à peine dans la foule, et que les effets n'en sont pas si funestes; mais qu'un prince, par son élévation, est placé de manière que la moindre faute contre son devoir devient une source empoisonnée qui roule avec impétuosité le malheur au milieu de ses sujets. La naissance, les plaisirs, la liberté, la flatterie, le luxe et mille autres choses attachées à la condition des rois les détournent ordinairement de leur devoir; quel courage ne doit donc pas avoir celui qui a résolu d'y rester attaché? avec quelle attention ne doit-il pas veiller sur lui-même pour n'être pas séduit par ces sirènes enchanteresses qui cherchent sans cesse à

l'en éloigner? Et, sans parler des embûches, des haines et des autres dangers qui menacent continuellement les jours d'un bon prince, ne doit-il pas songer qu'il rendra bientôt au Roi des rois un compte exact de toute sa conduite, compte d'autant plus terrible que l'empire qui lui aura été confié sera plus étendu? Oui, si les princes faisaient toutes ces réflexions, et ils les feraient s'ils étaient sages, je ne crois pas qu'ils pussent goûter dans toute leur vie un seul instant de repos et de plaisir. Mais j'ai soin d'écarter d'eux toutes ces inquiétudes chagrinentes, et c'est moi qui leur inspire de se reposer sur les dieux des soins de leur empire. Plongés dans la mollesse et les plaisirs, ils éloignent tout ce qui peut faire naître dans leur âme la moindre apparence de soins et d'inquiétudes, et n'admettent dans leur familiarité que ceux qui savent les flatter sans cesse par des discours agréables. Ils croient remplir à merveille tous les devoirs de la royauté, en allant tous les jours à la chasse, en entretenant de superbes chevaux, en vendant à leur profit les charges et les emplois, en imaginant tous les jours de nouveaux moyens pour diminuer et faire passer dans leurs coffres les biens de leurs sujets. Il est vrai qu'en ceci ils n'agissent pas sans quelque précaution : ils trouvent mille prétextes pour autoriser leurs vexations et donner l'apparence de la justice aux choses du monde les plus injustes, et ils ne manquent jamais de flatter un peu le peuple qu'ils dépouillent, afin de se ménager son affection, du moins en quelque manière.

Figurez-vous maintenant un de ces princes tel qu'on

en voit quelquefois, sans connaissance des lois, sans amour pour le bien public, uniquement occupé de ses propres intérêts, plongé dans toutes sortes de voluptés, ennemi de la liberté, de la vérité et des sciences, rapportant tout à ses passions et à son utilité particulière, et ne songeant à rien moins qu'au salut de la République.



Mettez à cet homme un collier d'or, symbole de toutes les vertus réunies ; ornez sa tête d'une couronne resplendissante de pierres précieuses, destinée à lui rappeler qu'il doit briller au milieu de tous les hommes par l'éclat de toutes les vertus héroïques ; mettez dans ses mains un sceptre, symbole sacré de la justice et de l'intégrité incorruptible ; enfin revêtez-le de la pourpre qui désigne l'amour ardent qu'un souverain doit avoir pour son peuple. Qu'un tel prince compare ensuite sa con-

duite avec toutes ces marques de dignité, et je suis bien trompée s'il n'a honte de porter tous ces ornements et s'il ne craint que quelque railleur pénétrant ne tourne en ridicule tout cet accoutrement théâtral.

Que dirai-je maintenant des courtisans, de ces gens qui, étant pour la plupart les plus bas, les plus vils, les plus rampants et les plus sots de tous les esclaves, veulent se faire passer pour les plus merveilleux de tous les êtres? Rendons-leur pourtant justice, il y a un point sur lequel ils sont les plus modestes de tous les hommes : se contentant de porter sur eux l'or, la pourpre, les pierreries, ils abandonnent aux autres le soin d'exercer les vertus que représentent tous ces symboles. Ils croient qu'on ne peut rien ajouter à leur félicité, quand ils peuvent dire : *Le roi, mon maître*; quand ils savent tourner un compliment d'une manière laconique, et distribuer à propos les titres pompeux de *Majesté*, d'*Altesse*, d'*Excellence*; quand ils sont parvenus à ne plus rougir de rien, et qu'ils possèdent en perfection l'art de flatter avec grâce. Car voilà toutes les sciences qui conviennent aux courtisans et aux gens de qualité. Du reste, si vous examinez leur vie un peu plus en détail, vous trouverez des gens aussi crédules et aussi stupides que les Phéaciens, aussi débauchés que les amants de Pénélope.

Ils dorment jusqu'à midi. A leur réveil, un prestolet domestique, qui n'attendait que cet instant, leur marmotte bien vite une messe, qu'ils entendent en robe de chambre. Après cela vient le déjeuner qui est bientôt suivi du dîner. Puis les cartes, les dés, les échecs, le

loto, les pitres, les bouffons, les filles de joie, les plaisanteries, les turlupinades, et quelque bonne collation de temps en temps remplissent toute l'après-dînée. L'heure du souper arrive, on se met à table, on en sort, et Dieu sait si l'on va se coucher sans faire de fréquents réveillons. Voilà comme ils passent, sans la moindre



inquiétude, les heures, les jours, les mois, les années, et la vie entière. Il m'arrive quelquefois à moi-même, quand je suis à la Cour, d'être excédée de la vanité ridicule de tous ces courtisans. Ici l'on voit une troupe de nymphes qui, se croyant autant de divinités, mesurent leur mérite et leurs grâces à la longueur de la queue qu'elles traînent après elles ; là un seigneur empressé fend la foule à grands coups de coude, afin qu'on le remarque auprès du prince ; un autre se rengorge avec

un air de satisfaction, parce qu'il porte au cou une chaîne d'or très pesante, fier de montrer en même temps par là et sa force et son opulence.

MAIS les princes ne sont pas les seuls qui mènent cette vie agréable : les papes, les cardinaux et les évêques font depuis longtemps tous leurs efforts pour les



imiter, et l'on peut dire qu'ils sont venus à bout de les surpasser. La belle vie que mènerait un évêque, s'il allait s'amuser à songer que ce rochet d'une blancheur éclatante dont il est revêtu l'avertit de mener une conduite irréprochable ; que cette mitre à deux cornes qui

lui couvre la tête, et dont les deux sommets sont attachés par un seul nœud, signifie qu'il doit réunir en lui la science de l'ancien et du nouveau Testament ; que les gants qu'il a aux mains montrent qu'elles doivent être pures et exemptes de la contagion du monde dans l'administration des sacrements ; que sa crosse est le symbole du soin continuel qu'il doit avoir du troupeau qui lui a été confié, et sa croix, le signe de la victoire qu'il doit avoir remportée sur toutes ses passions ! Toutes ces réflexions et mille autres de cette espèce n'accablent-elles pas le pauvre prélat d'inquiétudes et de chagrins ? Les évêques de nos jours ne sont pas si sots : ils songent à se *paître* eux-mêmes, et laissent à Jésus, aux vicaires et aux moines mendiants le soin de paître leur troupeau, — oubliant aisément que le mot *évêque* signifie *travail, sollicitude, vigilance*, mais s'en ressouvient très bien lorsqu'il est question d'attraper de l'argent.

Les cardinaux seraient dans le même cas s'ils considéraient qu'étant les successeurs des apôtres, ils sont obligés à vivre comme ils ont vécu, s'ils se persuadaient qu'ils ne sont que les dispensateurs, et non les maîtres des biens ecclésiastiques, et qu'ils rendront bientôt un compte exact de l'emploi qu'ils en auront fait. Enfin si, raisonnant un peu sur leurs ornements pontificaux, leurs Éminences se disaient à elles-mêmes : « Que signifie la blancheur de ce rochet, sinon une innocence parfaite et une pureté de mœurs à toute épreuve ? que veulent dire cette soutane de pourpre et cet ample manteau de même couleur, qui s'étend en longs plis

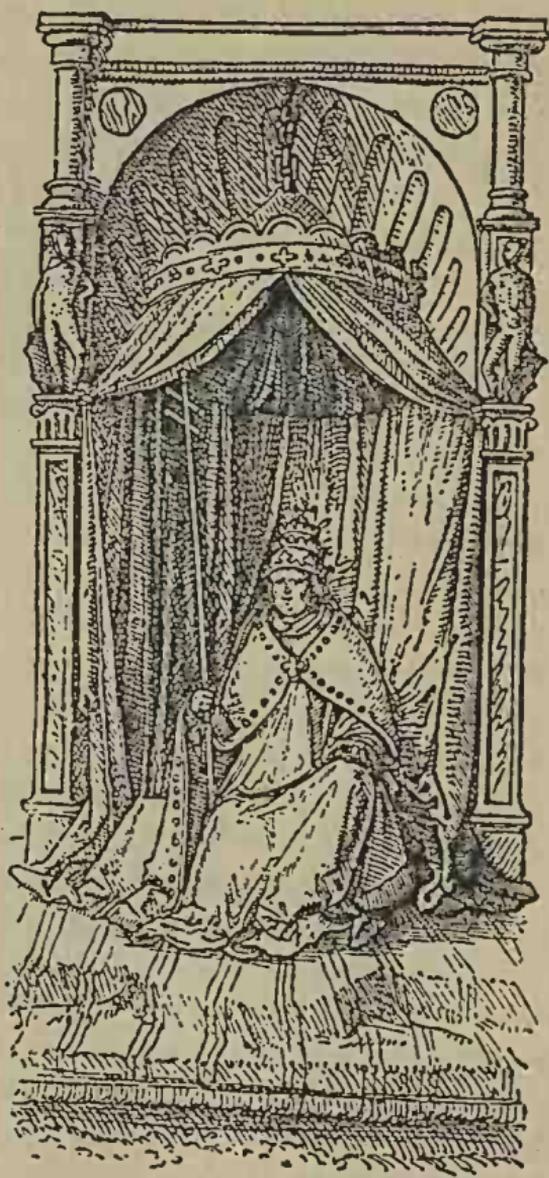
aux pieds de mon Éminence, couvre toute sa mule lorsqu'elle est en voyage, et qui, en cas de besoin, couvri-



rait bien encore, un chameau? La première ne désigne-t-elle pas une charité ardente envers Dieu; et le second, cette charité envers le prochain, qui s'étend au loin

pour être utile à tous, c'est-à-dire pour enseigner, pour exhorter, pour reprendre, pour corriger, pour apaiser la fureur des guerres, résister aux mauvais princes, sacrifier avec plaisir ses richesses et sa vie même pour le bien de l'Église? Que dis-je, ses richesses? Les successeurs des pauvres apôtres devraient-ils en avoir? » Un prélat qui serait persuadé de toutes ces vérités n'ambitionnerait plus la dangereuse dignité de cardinal, la quitterait avec plaisir après y avoir été élevé, ou mènerait une vie pleine de soins, d'inquiétudes et de travaux, en un mot une vie apostolique.

Les papes, qui sont les vicaires de Jésus-Christ sur la terre, ne mèneraient-ils pas aussi la vie la plus triste et la plus désagréable, s'ils allaient entreprendre de marcher sur les traces de ce divin Sauveur, s'ils s'efforçaient d'imiter sa pauvreté, ses travaux, sa doctrine, ses souffrances et son mépris pour les choses d'ici-bas, s'ils songeaient que le mot *pape* signifie *père*, et que le titre de *très saint* dont on les honore les avertit de s'en rendre dignes? Après toutes ces réflexions, quel est l'homme qui voudrait sacrifier tout son bien pour acheter une place si difficile à remplir, ou employer le fer, le poison et toutes sortes de violences pour la conserver après l'avoir acquise? De quelle foule d'agrémens et de commodités de toute espèce ne se priveraient pas tout à coup les papes, s'ils allaient s'aviser un jour d'avoir de la sagesse? que dis-je, de la sagesse? s'ils avaient seulement un grain de ce sel dont parle Jésus-Christ? A tant de richesses, d'honneurs, de puissance, de victoires, de charges, de dignités, d'emplois, d'impôts,



de grâces, d'indulgences, de chevaux, de mulets, de gardes et de voluptés de toute espèce, on verrait succéder tristement les veilles, les jeûnes, les larmes, les prières, les sermons, les études, les soupirs et mille autres misères semblables. Mais que deviendraient tant de scribes, de copistes, de notaires, d'avocats, de promoteurs, de secrétaires, de muletiers, de palefreniers, de banquiers, de maque...? (j'allais lâcher un mot trop gaillard ; ne blessons pas les oreilles chastes). Toute cette multitude de gens qui est si onéreuse... si honorable, voulais-je dire, pour la cour de Rome, serait réduite à mourir de faim. Ce serait un grand mal ! Mais ce qui serait encore bien plus inhumain, bien plus horrible, bien plus abominable, ce serait de vouloir réduire les princes de l'Église eux-mêmes, ces *véritables lumières du monde*, au bâton et à la besace. Ne craignons point ce malheur pour nos très saints Pères. Ils laissent à saint Pierre et à saint Paul, qui ont du temps de reste, les peines et les travaux de la papauté, et gardent pour eux les honneurs et les plaisirs qui environnent aujourd'hui le Saint Siège apostolique.

Or, c'est moi qui fais que les saints pontifes sont ceux de tous les hommes qui mènent la vie la plus molle et la plus voluptueuse, et qui ont le moins d'inquiétudes et de chagrins ; c'est moi qui leur persuade que Jésus-Christ a lieu d'être content d'eux, lorsque, revêtus de leurs habits mystiques et pour ainsi dire dramatiques, ils jouent le rôle de pasteurs de l'Église, en faisant une multitude de petites cérémonies, en se qualifiant de Béatitude, de Révérence, de Sainteté, enfin en répandant

sur la terre toutes sortes de bénédictions et de malédictions. Voudriez-vous qu'un pape fasse des miracles comme dans le vieux temps, et nous ramène cette mode usée ; qu'il se fatigue à instruire le peuple ; qu'il explique l'Écriture sainte comme un pédant ; qu'il prie comme un homme qui n'aurait que cela à faire ; qu'il ait la faiblesse de pleurer comme une femme ou comme un misérable, et la bassesse de vivre dans la misère comme un gueux ? Voudriez-vous qu'un homme qui daigne à peine admettre les plus grands rois à l'honneur de baiser sa pantoufle, ait la bassesse de céder à quelqu'un ? Voudriez-vous enfin qu'il aille s'exposer de gaieté de cœur à une mort désagréable, et se faire crucifier comme un scélérat ? Fi donc ! cela serait indigne. Les papes d'à présent ont soin de rejeter bien loin toutes ces misères, et ils ne gardent que ces armes et ces douces bénédictions dont parle saint Paul. Aussi n'en sont-ils point avarés. Il faut voir avec quelle bonté ils distribuent les interdits, les suspenses, les aggravés, les réaggravés, les anathèmes, et ces peintures où les excommuniés sont tourmentés par les diables¹ ; il faut voir avec quelle charité ils lancent cette excommunication terrible qui vous envoie dans un instant les pauvres âmes cent lieues plus loin que l'enfer, — foudre épouvantable que ces très saints pères en Jésus-Christ, ces vicaires bénins du Sauveur du monde, ne

1. On exposait à Rome, pour faire peur à la canaille, des tableaux où l'on représentait les excommuniés entourés de démons hideux qui les brûlaient et maltraitaient à qui mieux mieux.

lancent jamais avec plus de fureur, que contre ces téméraires qui, par l'instigation du diable, tâchent de rogner le patrimoine de saint Pierre ! Quoique cet apôtre dise dans l'Évangile à son divin maître : *Nous avons tout abandonné pour te suivre*, les papes prétendent pourtant



qu'il a un patrimoine qui consiste en terres, en villes, en impôts, en principautés ; et lorsque, animés d'un zèle vraiment chrétien, ils emploient le fer et le feu pour disputer ce cher patrimoine, lorsque leurs bras paternels et sacrés font couler de toutes parts le sang des chrétiens, c'est alors que, fiers d'avoir terrassé ces malheureux qu'ils appellent les ennemis de l'Église,

ils se vantent de combattre pour elle et de défendre cette épouse de Jésus-Christ avec un courage tout à fait apostolique. Mais, en vérité, ils ne songent pas que les plus funestes ennemis de l'Église sont les mauvais papes qui, par leur silence, font que Jésus-Christ est oublié, qui trafiquent honteusement de ses grâces, corrompent sa doctrine par des interprétations forcées, et la détruisent entièrement par l'exemple contagieux de leurs dérèglements abominables.

Parce que l'Église de Jésus-Christ a été établie par le sang, confirmée par le sang, augmentée par le sang, ils croient qu'il faut aussi verser du sang pour la gouverner et la défendre, — comme si Jésus-Christ n'existait plus, ou qu'il ne fût plus en état de protéger les siens comme il l'a toujours fait ! Ils savent que la guerre est une chose si cruelle, qu'elle convient plutôt à des bêtes féroces qu'à des hommes ; si furieuse que les Furies elles-mêmes, selon les poètes, l'ont vomie sur la terre ; si funeste qu'elle traîne après elle les désordres les plus affreux ; si injuste qu'elle n'est ordinairement excitée que par les plus infâmes brigands ; si impie qu'elle est entièrement contraire à Jésus-Christ ; et cependant ces vicaires d'un Dieu de paix négligent toute autre occupation pour s'adonner entièrement à cet art abominable. On voit quelquefois des vieillards décrépits¹ affecter dans ces guerres une vigueur de jeune homme, prodiguer des sommes immenses pour les

1. Érasme veut désigner ici le pape Jules II, qui se plaisait plus à donner une bataille qu'à faire une procession.

soutenir, s'exposer avec une ardeur infatigable à tous les travaux qu'elles exigent, bouleverser sans scrupule les lois, la religion, la paix, et devenir enfin les fléaux du genre humain. Croirait-on qu'il se trouve des flatteurs adroits qui osent donner à cette fureur évidente les beaux noms de zèle, de piété et de courage, et qui emploient toute la subtilité de leur esprit pour prouver que celui qui tire l'épée et la plonge dans le sein de son frère peut conserver néanmoins, dans son cœur, cette charité parfaite envers le prochain que Jésus-Christ a tant recommandée à ses disciples?

Je doute encore si ce sont les papes qui ont donné cet exemple à certains évêques allemands, ou s'ils l'ont reçu d'eux. Quoi qu'il en soit, ceux-ci n'y font pas tant de façons; ils ne portent point sur eux toutes ces décorations épiscopales, ils ne s'amuse point aux bénédictions et aux autres cérémonies de cette espèce; mais ils s'habillent et se conduisent en vrais satrapes, croyant même qu'il est honteux et indigne d'un évêque de rendre à Dieu son âme forte et courageuse ailleurs que sur le champ de bataille.

Les prêtres du commun, qui croiraient faire un crime de ne pas suivre en tout les traces de leurs pieux supérieurs, ne manquent pas de les imiter aussi sur cet article. Il faut voir avec quel courage, avec quelle férocité militaire ils combattent pour soutenir leurs droits de dîme! Comme ils emploient les épées, les piques, les bâtons, les pierres, en un mot toutes sortes d'armes contre les téméraires qui osent les leur contester! Comme ils sont attentifs et pénétrants quand il s'agit

de tirer des livres des anciens quelque passage propre à effrayer le vulgaire ignorant et à lui persuader qu'il doit payer bien plus que la dîme! Mais il ne leur vient



point en tête qu'on lit aussi partout les secours et les services que le peuple *qui les nourrit* a droit d'attendre d'eux. Ils ne songent pas que la tonsure qu'ils ont à la tête est faite pour les avertir que le prêtre doit avoir rejeté loin de soi toutes les passions humaines, pour

s'occuper uniquement des choses célestes. Non, non. Ces bons ecclésiastiques se vantent d'avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont marmotté leur bréviaire, et si bien marmotté, que je serais en vérité bien surprise qu'aucune divinité puisse jamais ni les entendre ni les comprendre, puisqu'ils ne s'entendent et ne se comprennent presque pas eux-mêmes, quand ils le récitent tout haut.

Les prêtres ne diffèrent point des gens du monde quand il s'agit de veiller à leurs intérêts et de les défendre; mais dès qu'il est question de remplir quelque devoir pénible, ils ont la prudence de s'en décharger sur les autres et de se le renvoyer comme une balle. Il en est des devoirs de la religion à peu près comme du gouvernement d'un État : le prince s'en repose sur ses ministres, les ministres sur leurs commis. Les prêtres laissent par modestie l'exercice de la piété au peuple. Le peuple s'en repose sur ceux qu'il appelle *ecclésiastiques*, croyant apparemment qu'il n'a rien de commun avec l'Église et que les vœux du baptême ne l'y attachent point. Les prêtres qui se disent séculiers, comme s'ils se faisaient gloire d'appartenir au siècle et point du tout à Jésus-Christ, renvoient la balle aux réguliers; les réguliers, aux moines; les moines non réformés, aux réformés; tous ensemble la rejettent aux moines mendiants; les mendiants la font passer aux chartreux, de sorte que c'est dans les couvents de ces bons pères que la piété est cachée, et si bien cachée, qu'on ne peut presque jamais l'y voir. De même, les souverains pontifes, si actifs lorsqu'il est question de recueillir la

riche moisson de leurs revenus, laissent aux évêques tous les travaux un peu trop apostoliques ; les évêques s'en déchargent sur les curés, les curés sur leurs vicaires, les vicaires sur les frères mendiants, et ceux-ci renvoient le soin de garder les brebis à ceux qui savent si bien les tondre.

MAIS il n'est pas question ici d'éplucher la vie des prélats et des prêtres. J'aurais l'air de faire la satire des autres plutôt que mon Éloge, et l'on pourrait s'imaginer qu'en donnant des louanges aux mauvais princes, j'ai voulu faire la critique des bons. Ce n'est point là mon intention. Tout ce que j'en ai dit n'a été que pour montrer clairement que nul mortel ne peut vivre agréablement sur la terre à moins qu'il ne soit initié à mes mystères et que je ne répande sur lui mes précieuses faveurs.

Et comment les hommes pourraient-ils vivre heureux sans moi, puisque la Fortune, cette déesse qui décide de leur sort, est tellement d'accord avec moi, qu'elle a toujours été l'ennemie irréconciliable des sages, qu'elle prodigue au contraire ses faveurs aux fous, même pendant leur sommeil ? Vous avez sans doute entendu parler de Timothée, ce général athénien qui a donné occasion au proverbe : *Il prend les villes en dormant*. Vous savez aussi ces autres proverbes : *Il est né coiffé ; Aux innocents les mains pleines*. Eh bien, tout cela ne convient qu'à des fous ; au lieu que c'est d'un sage qu'on dit ordinairement : *Il ne trouve que des pierres pour se casser*

le cou ; Il est né sous une mauvaise étoile ; Il a de l'or de Toulouse. Mais trêve de proverbes : on pourrait me soupçonner de les avoir pillés dans le recueil de mon ami Érasme.

Je disais donc que la Fortune aime les insensés, les



gens hardis et téméraires, ceux qui disent comme César en passant le Rubicon : *Le sort en est jeté*. La sagesse rend les hommes timides. Aussi voit-on ordinairement tous ces sages sans cesse aux prises avec la pauvreté, la faim et la douleur, vivre obscurs, méprisés et détestés de tout le monde. Les fous, au contraire, nagent

dans l'opulence, gouvernent les empires, en un mot, ils jouissent du sort le plus heureux et le plus florissant. En effet, si vous faites consister votre bonheur à plaire aux souverains et à être admis parmi la troupe brillante des princes et des courtisans, à quoi vous servira la sagesse? Tous ces dieux de la terre la détestent, et ne la



souffrent point parmi eux. Voulez-vous devenir riches? le beau profit que vous ferez dans le commerce, si, fidèles aux lois de la sagesse, vous n'osez commettre un faux serment ou un parjure, si vous rougissez d'être surpris en mensonge, si vous allez vous embarrasser la tête de tous les scrupules inquiétants que les sages ont formés sur le vol et sur l'usure! Ambitionnez-vous les dignités et les richesses de l'Église? Eh, mes amis! un

âne ou un bœuf les attraperait plus tôt qu'un homme d'esprit et de bon sens. Voulez-vous vivre dans l'empire des voluptés et des plaisirs? les femmes, qui le gouvernent en grande partie, sont entièrement dévouées aux fous, et fuient un sage comme une bête horrible et



venimeuse. Enfin quiconque se propose de vivre dans les divertissements et la joie, commence d'abord par écarter avec soin la sagesse, et un sage serait le dernier homme du monde qu'on voudrait admettre dans une partie de plaisir. En un mot, allez partout où vous voudrez, chez les papes, chez les princes, chez les juges, chez les magistrats, chez les amis, chez les ennemis,

chez les grands, chez les petits, partout vous verrez qu'on n'a rien sans argent comptant ; et, comme les sages méprisent l'argent, il n'est pas étonnant que tout le monde les évite.

Quoique mon Éloge soit un sujet inépuisable, il faut pourtant que ce discours ait une fin. Je finirai donc. Mais je voudrais bien auparavant montrer en peu de mots que plusieurs grands hommes m'ont célébrée dans leurs écrits et par leurs actions ; car sans cela je craindrais que quelqu'un de vous ne me regardât comme une sottise qui n'est belle qu'à ses propres yeux, et que les légistes ne me fissent un crime de ne point citer. Suivons donc leur exemple, et citons comme eux à tort et à travers.

D'abord, tout le monde est persuadé de la vérité de cette maxime si connue : *Quand on n'a pas une chose, c'est très bien fait de faire semblant de l'avoir.* C'est pour cela qu'on enseigne de bonne heure aux enfants que : *C'est une grande sagesse de savoir être fou à propos.* Jugez maintenant vous-mêmes quelle doit être l'excellence de la folie, puisque les savants ont cru que son ombre, son apparence seule, méritait tant de louanges. Horace, ce gras pourceau du troupeau d'Épicure, dit la chose encore plus franchement, lorsqu'il conseille de *mêler la folie avec la sagesse* ; il ajoute à la vérité que cette folie doit être *courte*, mais ce correctif n'est pas ce qui lui fait le plus d'honneur. Il dit aussi, dans un autre endroit : *Il est doux d'extravaguer à propos.* Et ailleurs, qu'il aime mieux passer pour un homme en délire et sans nul talent, que d'être sage et enrager tout son

saoul. Homère, qui donne tant de louanges à Télémaque, l'appelle souvent *étourdi*, et les poètes grecs, dans leurs tragédies, donnaient souvent cette épithète aux enfants et aux jeunes gens, et la regardaient comme un bon augure. Et cette *Iliade* si célèbre, qu'est-ce autre



chose que le récit des fureurs et des folies des peuples et des rois? Cicéron a fait aussi de moi l'éloge le plus complet quand il a dit : *La terre est pleine de fous*. Tout le monde sait en effet que plus un bien est général, plus il est excellent.

Mais comme toutes ces autorités profanes ne sont peut-être pas d'un grand poids pour des chrétiens, j'appuierai ou, pour parler en termes de l'art, j'éta-

blirai, si l'on veut, mon éloge sur le témoignage des saintes Écritures. D'abord j'en demanderai humblement la permission aux théologiens. Puis, comme il s'agit ici d'une chose très difficile, et qu'il serait peut-être malhonnête d'invoquer de nouveau les Muses et de les faire venir encore une fois de si loin pour un sujet qui



ne les regarde guère, je crois qu'il est à propos, avant que de faire la théologienne et de m'engager dans les sentiers épineux de l'école, d'invoquer l'esprit de Scot, cet esprit mille fois plus hérissé qu'un hérisson, de le prier de quitter un instant sa chère Sorbonne pour passer dans mon sein, permis à lui d'y retourner quand j'aurai fini, ou de s'en aller s'il veut à tous les diables. Que ne puis-je prendre aussi une autre figure, et paraître à vos yeux sous le brillant harnois

d'un docteur de Sorbonne ! Mais à propos, en m'entendant dégoiser tant de théologie, n'allez pas m'accuser d'avoir pillé les écrits de nos *vénérables Maîtres*. Songez, je vous prie, qu'ayant une liaison si intime et si ancienne avec les théologiens, il n'est pas surprenant que j'aie attrapé un peu de leur science, puisque Priape, ce dieu en bois de figuier, remarqua et retint quelques mots grecs qu'il avait entendu lire à son maître, et que le coq de Lucien, que vous connaissez sans doute, à force de vivre avec les hommes, apprit à parler comme eux.

Mais revenons à notre sujet, et commençons avec confiance.

Il est écrit dans le premier chapitre de l'Écclésiaste :



Le nombre des fous est infini. Or ce nombre infini comprend tous les hommes, excepté quelques-uns, et ces quelques-uns, je doute qu'on les ait jamais vus. Jérémie s'explique plus clairement encore, lorsqu'il dit, au chapitre dixième : Tous les hommes sont devenus

fous à force de sagesse. Il attribue la sagesse à Dieu seul, et laisse la folie à tous les hommes. Il avait dit un peu plus haut : *Que l'homme ne se glorifie pas dans sa sagesse!* — Et pourquoi ne voulez-vous pas, ô bon Jérémie, que l'homme se glorifie dans sa sagesse? — *C'est, répond ce prophète, parce qu'il n'en a point.* — Je reviens à l'Écclésiaste. Lorsqu'il s'écrie : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité!* croyez-vous qu'il ait voulu dire autre chose que ce que nous avons dit, c'est-à-dire que toute la vie humaine n'est qu'une illusion produite par la folie? Et par là il a très bien confirmé ce que Cicéron a dit à ma louange, et qu'on ne peut trop répéter : *La terre est pleine de fous.* — Ce sage Ecclésiaste dit encore dans un autre endroit : *Le fou change comme la lune, le sage est stable comme le soleil;* voulant montrer par là que tous les hommes sont fous, et que le titre de sage n'appartient qu'à Dieu seul. Car par la lune les interprètes entendent la nature humaine, et par le soleil, Dieu, qui est la source de toute lumière. Jésus dit la même chose, dans l'Évangile, lorsqu'il assure qu'il n'y a que Dieu qui puisse être appelé *bon*. Or, s'il est vrai que celui qui n'est pas sage est fou, et s'il est vrai d'ailleurs, comme le disent les stoïciens, que bon et sage signifient la même chose, il est clair que Jésus-Christ a voulu dire par là que tous les hommes sont fous.

Salomon dit, au chapitre quinzième : *La folie est pour le fou une source de joie,* avouant clairement par là que sans la folie il n'y a nul agrément dans la vie. C'est ce qu'il veut dire encore par ces paroles : *Plus on ajoute à nos connaissances, plus on rend notre condition*

triste, et dans une âme où il y a beaucoup de bon sens, il y a aussi bien des sujets de mécontentement. Il répète la même chose en d'autres termes, au chapitre septième : La tristesse loge dans le cœur des sages, et la joie dans le cœur des fous. Ce ne fut pas assez pour lui de posséder



la sagesse, il voulut aussi apprendre à me connaître, et, si vous ne voulez pas m'en croire, écoutez ce qu'il dit au chapitre premier : *Je me suis appliqué à connaître non seulement la prudence et la doctrine, mais encore les erreurs et la folie. Et vous observerez, s'il vous plaît, qu'il a eu soin de placer la folie la dernière, afin de lui faire plus d'honneur, car vous savez fort bien*

que, dans l'Église, les premiers en dignité marchent toujours les derniers, selon le précepte de l'Évangile.

L'auteur de l'Ecclésiastique, quel qu'il soit, montre encore évidemment, au chapitre quarante-quatrième, que la folie vaut mieux que la sagesse. Mais je veux faire ici avec vous comme font dans Platon ceux qui disputent avec Socrate, et je vous jure que vous ne saurez pas un mot du passage en question que je ne vous aie engagé dans des réponses qui favorisent l'induction que j'ai envie de faire.

Je vous demande donc : Sont-ce les choses rares et précieuses ou les choses viles et communes qu'il convient de cacher avec le plus de soin ? Vous ne dites mot ? Vous avez beau faire, si vous ne voulez pas répondre, il y a un proverbe grec qui répondra pour vous. Voici ce qu'il signifie : *On laisse sa cruche auprès de la porte.* Et afin que personne ne soit assez impie pour rejeter cette sentence, sachez tous qu'elle est rapportée par Aristote, le grand dieu des théologiens. Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui soit assez sot pour laisser son argent et ses bijoux dans la rue ? En vérité, je n'en crois rien. Vous les serrez dans les lieux les plus secrets de vos maisons, dans les recoins les plus cachés de vos coffres-forts, et vous laissez les ordures à la vue de tout le monde. Or, si l'on cache avec soin les choses précieuses et qu'on laisse à la merci d'un chacun celles dont on ne fait aucun cas, n'est-il pas clair que notre auteur veut dire que la folie est plus précieuse que la sagesse, puisqu'il ordonne de cacher l'une et qu'il défend de cacher l'autre ? Or, écoutez maintenant ses

propres paroles : *L'homme qui cache sa folie vaut mieux que celui qui cache sa sagesse.* De plus, l'Écriture sainte attribue aux fous une modestie que le sage ne possède point, puisqu'il croit que personne n'est digne de lui être comparé. Car c'est ainsi que j'entends ce passage du dixième chapitre de l'Écclésiaste : *Quand le fou se promène, il croit que tous ceux qu'il rencontre sont fous comme lui.* Quelle modestie ! quelle candeur ! de ne pas se croire au-dessus des autres hommes, et de consentir à partager avec eux les louanges magnifiques qu'on croit toujours mériter ! Salomon, tout grand roi qu'il était, n'eut pas honte de porter le nom de fou ; il dit même expressément au chapitre trentième : *Je suis le plus fou de tous les hommes.* Saint Paul, le docteur des gentils, se donne sans façon le nom de fou en écrivant aux Corinthiens : *Je parle en fou, et je le suis plus que personne,* — croyant apparemment qu'il y a de la honte à se laisser surpasser en folie.

Mais j'entends déjà crier tous ces petits docteurs en grec qui, avec leurs nouvelles observations, s'efforcent de nous éblouir et de nous faire croire que les théologiens sont des ignorants. Si mon cher Érasme n'est pas le premier, il est du moins le second de ces nouveaux docteurs ; je le nomme souvent parce que c'est le meilleur de mes amis et que je veux lui faire honneur. « Quelle citation extravagante ! disent-ils, et qu'elle est bien digne de la Folie ! La pensée de l'apôtre est toute différente de celle que lui prêtent vos rêveries. Son but n'est pas de montrer par ces paroles qu'il est plus fou que tous les autres. Après avoir dit : *Ils*

sont ministres du Christ, et moi aussi, il ajoute : *Je le suis plus qu'eux*, sentant bien qu'il était non seulement égal aux autres apôtres dans le ministère de l'Évangile, mais qu'il était même un peu au-dessus d'eux. Et, pour ne pas scandaliser ceux qui auraient pu trouver



un peu trop de présomption dans cet aveu, il s'excuse en disant qu'en cela il parle comme un fou, voulant leur faire entendre par là que les fous ont le droit de dire la vérité sans offenser personne. »

Que ces Messieurs disputent tant qu'ils voudront sur l'interprétation de ce passage. Pour moi, je m'en tiens à celle de ces grands, gros et gras théologiens que

tout le monde suit, et avec lesquels la plupart des docteurs aimeraient mieux adopter une erreur, que de croire une vérité sur la parole des premiers, qu'ils regardent comme autant de perroquets avec leur hébreu, leur grec et leur latin. Or écoutez comme un de ces glo-



rieux docteurs — je ne vous dirai pas son nom¹, car nos petits théologiens à érudition ne manqueraient pas de le tourner en ridicule et de dire avec le proverbe grec : *C'est un âne qui veut jouer de la lyre*, — écoutez, dis-je, la manière tout à fait théologique et doctorale

1. Il s'appelait Nicolas de Lyra.

dont un de ces grands docteurs rapporte ce passage : *Je le dis avec moins de sagesse, je le suis plus qu'eux.* Il en fait un nouveau chapitre ; puis, ce qui exigeait un grand fonds de dialectique, il y ajoute un paragraphe, en l'expliquant ainsi. Je vais vous rapporter ses propres paroles *materialiter et formaliter* : « *Je le dis moins sagement, c'est-à-dire si je vous parais fou en m'égalant aux faux apôtres, je vous paraîtrai encore bien plus fou de me préférer à eux.* » Il est vrai qu'un peu plus bas notre docteur saute tout d'un coup à une autre matière, comme un homme qui ne sait plus ce qu'il dit.

Mais pourquoi prendre tant de peine pour m'auto-riser d'un exemple ? Ne sait-on pas bien que les théologiens ont le droit d'étendre le ciel, c'est-à-dire les saintes Écritures, comme une peau ? N'y a-t-il pas des passages de l'Écriture qui se contredisent dans les écrits de saint Paul, et qui ne se contredisent plus quand on les lit dans l'endroit d'où ils sont tirés ? Écoutez ce que saint Jérôme, ce grand docteur qui savait cinq langues, raconte de cet apôtre. « Saint Paul, dit-il, ayant découvert par hasard dans Athènes un autel qui portait cette inscription : *DIIS ASIÆ, EUROPÆ ET AFRICÆ, DIIS IGNOTIS ET PEREGRINIS, Aux Dieux de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique, aux Dieux inconnus et étrangers,* il jugea qu'il pouvait s'en servir au profit de la religion chrétienne. Omettant donc tout ce qui aurait pu nuire à son dessein, il ne prit que les derniers mots de l'inscription, *DIIS IGNOTIS, Aux Dieux inconnus.* Il les changea adroitement en *DEO IGNOTO, Au Dieu inconnu,* et prouva par là aux Athéniens qu'ils avaient élevé un

autel à Jésus qu'il prétendait être ce Dieu inconnu. C'est sans doute à l'exemple de ce grand apôtre que les théologiens arrachent quelquefois quatre ou cinq mots d'un endroit, quatre ou cinq mots d'un autre, les changent même selon leur intérêt, et les citent ensuite avec confiance, quoique souvent ce qui précède et ce qui suit n'ait aucun rapport au sens qu'ils leur donnent, ou qu'il y soit même directement contraire. Les théologiens sont si heureux dans ces citations impertinentes, que les jurisconsultes eux-mêmes en ont souvent été jaloux.

En effet, peut-on douter que tout ne leur réussisse, quand on voit ce docteur que je n'ai pas voulu nommer à cause du proverbe grec, donner à un passage de saint Luc un sens qui est aussi contraire à l'esprit de l'Évangile que l'eau est contraire au feu? Dans le temps d'un grand danger, temps auquel tous les bons clients se rassemblent autour de leur patron pour le secourir de tout leur pouvoir, Jésus-Christ, voulant guérir ses disciples de la confiance qu'ils avaient dans ces secours humains, leur demanda s'ils avaient jamais manqué de quelque chose quoiqu'il ne leur eût donné en partant ni souliers pour les garantir des épines et des pierres, ni provisions, ni bourse pour les nourrir en chemin. Les apôtres ayant répondu qu'ils avaient toujours eu le nécessaire, Jésus leur dit : *A présent, celui qui a un sac petit ou grand, qu'il le laisse là, et celui qui n'a point d'épée, qu'il vende sa robe ou sa chemise pour en acheter une.* Or, comme toute la doctrine de Jésus-Christ n'est fondée que sur la douceur, la tolérance et le mépris de la vie, tout le monde ne voit-il pas clairement ce que

ce divin Sauveur a voulu dire dans ce passage? Il voulait si bien persuader à ses apôtres le détachement des choses temporelles, qu'il leur défendait non seulement les souliers et l'argent, mais qu'il leur ordonnait même de se défaire de leur chemise, leur montrant par là qu'ils devaient renoncer à toutes les choses de la terre pour se livrer tout entiers à la prédication de l'Évangile. Il leur recommande d'acheter seulement une épée, non une épée telle que la portent les assassins et les parricides, mais cette épée spirituelle qui pénètre jusque dans les replis les plus cachés du cœur, pour y couper toutes les passions humaines et n'y laisser régner que la piété.

Écoutez maintenant quelle tournure notre habile docteur donne à ces paroles. Il entend par l'épée, le droit de se défendre contre la persécution; par le sac, une bonne provision de vivres. Il croyait apparemment, ce bon docteur, que Jésus-Christ avait changé de sentiment, et que, craignant alors de voir partir ses apôtres en trop modeste équipage, il commençait à leur chanter la palinodie. S'imaginait-il donc que ce divin Sauveur ne se ressouvenait plus de leur avoir dit : *Vous serez heureux si vous souffrez patiemment les opprobres, les outrages et les supplices*, — leur défendant par là de résister à la persécution, et leur rappelant que c'est à la douceur et non à la férocité qu'il a promis son royaume? Enfin, comment pouvait-il penser que celui qui avait renvoyé ses apôtres à l'exemple des lis et des moineaux, eût alors tant à cœur de leur voir l'épée au côté, qu'il leur recommandât de vendre même leur

chemise pour en acheter une, comme s'il eût mieux aimé les voir partir tout nus que sans épée? Mais comme il entend par l'épée tout ce qui peut servir à repousser la force, il comprend aussi sous le nom de bourse tout



ce qui peut satisfaire aux besoins de la vie. Aussi cet interprète de l'esprit de Dieu arme-t-il les apôtres de lances, d'épées, d'arcs, de flèches, et il les fait partir en cet équipage pour aller prêcher un Dieu crucifié. Il les charge de bissacs, de paquets et de bourses bien garnies,

afin de ne les pas exposer au désagrément de sortir d'une auberge sans avoir dîné. Ce grand homme n'a pas fait attention que cette épée qu'il fait acheter si cher aux apôtres a été condamnée par Jésus-Christ qui les a blâmés de l'avoir tirée et qui leur a ordonné de la remettre dans le fourreau ; il n'a pas songé qu'on n'a jamais ouï dire que les apôtres aient employé l'épée et le bouclier pour résister aux païens, — ce qu'ils auraient fait sans doute, si c'eût été là l'intention de leur maître.

Un autre docteur, que je ne nommerai point à cause du profond respect que je lui porte, et à qui l'on ne pourrait pas faire l'application du proverbe grec, expliquant un jour ce passage d'Habacuc : *Turbabuntur pelles terræ Madian, Les tentes de la terre de Madian seront en confusion*, prétend que le mot *pelles*, qui signifie proprement des peaux, mais qui veut dire ici *tentes*, parce que les tentes des Madianites étaient faites de peaux, prétend, dis-je, que ce mot *pelles* doit s'entendre de la peau de saint Barthélemy, qui fut écorché vif.

Mais voici une chose que j'ai entendue de mes propres oreilles. J'assistais l'autre jour à une thèse de théologie, comme cela m'arrive très souvent. Quelqu'un ayant demandé par quels passages de l'Écriture on prouvait qu'il vaut mieux brûler les hérétiques que de les convaincre par de bons raisonnements, un vieillard renfrogné, qui portait sur sa figure tout l'orgueil et toute la présomption théologique, répondit en criant de toutes ses forces : « C'est saint Paul qui l'a commandé expressément, quand il a dit : *Hereticum hominem post*

*unam et alteram correptionem devita*¹ ». Comme il répétait toujours le même passage, la plupart des auditeurs se regardaient avec étonnement sans pouvoir deviner ce qu'il voulait dire. Enfin il s'expliqua ainsi :



« Le mot *devita* n'est-il pas composé de la préposition *de*, qui marque retranchement, et du nom substantif

1. Le vrai sens de ces paroles est : *Évitez l'hérétique après l'avoir repris une et deux fois.*

vita, qui veut dire *vie*? il signifie par conséquent retrancher de la *vie*, ôter de la *vie*; et voilà le vrai sens du passage : *Si l'hérétique ne se corrige pas, après l'avoir averti une ou deux fois, il faut lui ôter la vie.* » Quelques auditeurs se mirent à rire, d'autres admirèrent cette belle explication et la trouvèrent vraiment théologique. Enfin, comme il s'en trouva quelques-uns qui ne parurent pas se rendre à la force de ce raisonnement, notre subtil docteur accoucha d'un syllogisme qui rendit la chose incontestable. « Écoutez bien, dit-il, ce que je vais vous dire; il est écrit : *Maleficum ne patiaris vivere, Ne laissez pas vivre le malfaisant; Atqui, tout hérétique est malfaisant; Ergo il faut brûler les hérétiques.* » A ce merveilleux *Ergo*, tous les auditeurs mirent pavillon bas devant l'esprit sublime du théologien et se rangèrent à son avis. Il n'y en eut pas un seul qui songeât que ce passage ne regardait que les sorciers, les enchanteurs et les magiciens, qu'on désignait autrefois sous le nom général de malfaisants, *malefici*, et qu'en admettant le raisonnement de notre docteur, il faudrait aussi brûler les fornicateurs et les ivrognes.

Mais je suis bien folle de continuer à rapporter ici des choses dont on pourrait remplir plus de volumes que Chrysippe et Didyme n'en ont écrit dans toute leur vie. Je voulais seulement vous faire observer que, puisque tous ces divins Maîtres ont pu faire impunément tant de citations et d'explications impertinentes, on peut bien me pardonner, à moi, qui ne suis qu'une pauvre théologienne indigne, de n'avoir pas cité avec toute l'exactitude possible.

Revenons à saint Paul. Il dit, en parlant de lui-même : *Vous supportez volontiers les fous... Recevez-moi comme un fou.* Et dans un autre endroit : *Je ne parle pas selon Dieu, mais comme si j'étais fou... Nous sommes fous, nous autres, pour Jésus-Christ.* Vous voyez quelles louanges me donne un si grand homme ! Il va même jusqu'à recommander ouvertement la folie comme une chose très utile et très nécessaire, quand il dit : *Celui d'entre vous qui se croit sage, qu'il embrasse la folie pour trouver la sagesse.* Jésus-Christ appelle fous les deux disciples qu'il rencontra sur la route d'Emmaüs. Mais ce qui paraîtra peut-être bien plus étonnant, c'est que saint Paul attribue la folie à Dieu lui-même : *La folie de Dieu, dit-il, vaut mieux que toute la sagesse des hommes.* Or, selon Origène, on ne peut pas rapporter cela à l'opinion des hommes, non plus que cet autre passage : *Le mystère de la croix est une folie pour ceux qui périssent.* Mais pourquoi me fatiguer à rapporter tant de témoignages ? Jésus-Christ ne dit-il pas nettement, dans les Psaumes, en parlant à son Père : *Tu connais ma folie ?*

A raisonner en bonne politique, on sent bien que Dieu a d'excellentes raisons pour aimer les fous. En effet, je crois qu'en cela la cour divine ressemble assez aux cours des princes de la terre, où l'on préfère les ignorants et les imbéciles à ceux qui ont trop d'esprit et de prudence, parce qu'on regarde ces derniers comme des gens suspects et dangereux. Aussi voyons-nous que César se défiait de Brutus et de Cassius, et ne craignait point le voluptueux Antoine ; que Néron ne pouvait souffrir Sénèque, et que Denys le Tyran trouva

bientôt Platon insupportable. C'est aussi par la même raison que Jésus-Christ déteste et condamne les philosophes, qui mettent toute leur confiance dans leur prétendue sagesse. Saint Paul prouve clairement ce que j'avance, lorsqu'il dit : *Dieu a choisi dans le monde ce qu'il y a de fou... Dieu a jugé à propos de sauver le*



monde par la folie, sans doute parce qu'il ne pouvait pas le sauver par la sagesse. Dieu lui-même le déclare hautement quand il s'écrie par la bouche du prophète Isaïe : Je perdrai la sagesse des sages et je réprouverai la prudence des prudents, et, dans un autre endroit, lorsqu'il se félicite d'avoir caché le mystère du salut aux sages, et de l'avoir révélé aux petits, c'est-à-dire aux fous.

C'est dans le même sens qu'il faut entendre l'indi-

gnation avec laquelle Jésus-Christ se déchaîne sans cesse contre les scribes, les pharisiens et les docteurs de la loi, et la bonté avec laquelle il protège le vulgaire ignorant. *Malheur à vous, scribes et pharisiens !* s'écrie-t-il ; n'est-ce pas comme s'il disait : *Malheur à vous, sages de la terre ?* Et ce divin Sauveur, qui traitait ainsi les sages, se plaisait surtout dans la compagnie des enfants, des femmes et des pêcheurs.

Cet amour du Sauveur pour la simplicité se remarque jusque dans le choix qu'il fit des animaux. Parmi tant d'espèces différentes qui vivent sur la terre, il préféra surtout celles dont le naturel est le plus éloigné de la finesse du renard. C'est un âne qui eut l'honneur de le porter lors de son entrée triomphante dans Jérusalem, lui qui pouvait, s'il eût voulu, presser impunément les flancs du lion le plus féroce. C'est sous la forme d'une colombe, et non sous la figure d'un aigle ou d'un milan, que le Saint-Esprit est descendu sur la terre. Et la Bible fait en plusieurs endroits une mention honorable des cerfs, des poulains et des agneaux. D'ailleurs, Jésus-Christ ne donne-t-il pas le nom de brebis à ceux qu'il a destinés à la vie éternelle ? Or la brebis est le plus sot de tous les animaux ; s'il en faut croire Aristote, son nom était une injure chez les Grecs, et on le donnait par dérision aux stupides et aux imbéciles : *Tête de brebis*. C'est pourtant de ce troupeau de brebis que Jésus se dit le pasteur. Que dis-je ? il aime qu'on lui donne à lui-même le nom d'*agneau*. C'est sous ce titre que saint Jean l'annonce au peuple, en disant : *Ecce Agnus Dei, Voilà l'Agneau de Dieu !* et l'Apoca-

lypse nous représente aussi ce divin Sauveur sous la figure de cet animal.

Tant de témoignages réunis ne prouvent-ils pas que tous les hommes sont fous, sans en excepter même les plus saints? Jésus-Christ lui-même, quoiqu'il soit la



sagesse du Père, s'est fait en quelque sorte fou, pour guérir la folie des hommes, puisqu'il s'est uni à la nature humaine, en un mot puisqu'il s'est fait homme. Ce divin Sauveur s'est chargé de la folie de même qu'il s'est chargé du péché, pour y remédier et le détruire. Et par quels moyens veut-il le détruire? Par la folie de

la croix, par des apôtres idiots et grossiers, à qui il recommande sans cesse cette folie, et qu'il tâche d'éloigner de la sagesse, en leur proposant pour exemple les enfants, les lis, la moutarde et les moineaux, — toutes choses qui n'ont ni raison ni bon sens, et qui se laissent aller bonnement et sans inquiétude aux impulsions de la nature. De plus, quand il leur défend de préparer leurs réponses avant que de comparaître devant les princes et les magistrats, quand il leur ordonne de ne point s'inquiéter de l'avenir, ne leur enseigne-t-il pas par là de ne point mettre leur confiance dans leur sagesse, mais de se reposer entièrement sur lui du soin de toutes choses? N'est-ce pas aussi par la même raison que le souverain Créateur défendit aux premiers parents de goûter du fruit de l'arbre de la science, prévoyant bien que cette science fatale empoisonnerait un jour tout leur bonheur? Saint Paul était bien persuadé de cette vérité, lorsque, condamnant aussi la science, il la déclare pernicieuse et propre à enfler le cœur. Et c'est, je crois, d'après l'idée de ce grand apôtre, que saint Bernard appelle *Montagne de la Science* la montagne où s'arrêtait Lucifer.

Mais voici une autre preuve qui ne paraîtra peut-être pas tout à fait méprisable. Il faut que la folie jouisse d'une grande faveur dans le ciel, puisqu'on lui remet tous les jours des fautes qu'on ne pardonnerait jamais à un sage. Aussi, quand la sagesse a fait faire quelque sottise à un homme, il l'attribue aussitôt à la folie, et se met à l'abri du châtement sous la protection de cette bonne déesse. C'est ainsi qu'Aaron, dans le livre des Nombres, implore



la grâce de sa femme, en disant : *Daignez, Seigneur, ne pas nous imputer une faute que nous avons commise par pure folie. C'est ainsi que Saül s'excuse auprès de*



David : *Il paraît bien, dit-il, que j'ai agi en fou. C'est ainsi que David lui-même tâche d'apaiser le Seigneur irrité, en s'écriant : Seigneur, je vous prie d'effacer cette iniquité du compte de votre serviteur, car c'est la folie qui m'a fait agir!* persuadé que sa folie et son ignorance

étaient les seules choses qui pussent lui faire trouver grâce devant le Seigneur.

Voici un témoignage qui est bien d'un autre poids. Lorsque Jésus, sur la croix, priant pour ses ennemis, disait : *Mon père, pardonnez-leur*, il ne les excuse qu'en attribuant leur faute à leur ignorance : *Pardonnez-leur*, dit-il, *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font*. Saint Paul attribue à la même cause le pardon de ses péchés : *Dieu m'a fait miséricorde*, écrit-il à Timothée, *parce que mon incrédulité était l'effet de l'ignorance*. N'est-ce pas comme s'il disait : *parce que ce n'était pas la malice, mais la folie seule qui me faisait agir*? Et ce *parce que* ne montre-t-il pas clairement qu'il croyait n'avoir obtenu miséricorde, que par le crédit et la protection de la folie? Il y a encore un passage dans le psalmiste, dont je ne me souviens qu'à présent, et qui sert merveilleusement à confirmer la chose : *Daignez*, dit-il, *daignez, Seigneur, oublier les égarements de ma jeunesse et mes ignorances*. Observez, s'il vous plaît, qu'il apporte deux choses pour excuse : la jeunesse, dont je suis ordinairement la fidèle compagne, et l'ignorance, qui est une de mes meilleures amies ; et il a soin de nous désigner cette ignorance par un terme qui semble la multiplier, *mes ignorances*, afin de faire mieux sentir toute l'étendue de sa folie.

Mais, sans entrer plus avant dans des détails infinis, apprenez en un mot que la religion chrétienne paraît tout à fait conforme à une certaine espèce de folie, et directement opposée à la sagesse. En voulez-vous des preuves? D'abord ne remarquez-vous pas que les

enfants, les femmes et les imbéciles trouvent bien plus de plaisir que les autres aux cérémonies de la religion, et que, poussés par le seul instinct de la nature, ils s'approchent toujours le plus qu'ils peuvent de l'autel? En second lieu, quels furent les fondateurs du christianisme? Des gens d'une simplicité extrême, ennemis



mortels des lettres et des sciences. Enfin, il n'est point sur la terre de fous qui paraissent plus fous que ceux dont le cœur est embrasé de l'amour de la piété. Ils répandent leur argent avec profusion, ils souffrent patiemment les injures, ils se laissent tromper, ils aiment également leurs amis et leurs ennemis, ils ont la volupté en horreur, il se repaissent de jeûnes, de larmes, de veilles et d'outrages ; ils méprisent la vie, ne désirent

que la mort ; en un mot, ils paraissent avoir tellement renoncé à toute espèce de sens commun, qu'on croirait volontiers que leurs âmes existent hors de leurs corps. N'est-ce pas là ce qui s'appelle être fou ? et faut-il s'étonner après cela qu'on ait pris quelquefois les apôtres pour des ivrognes, et que le juge Festus ait cru que saint Paul était un extravagant ?

Mais puisque je me suis mêlée de raisonner, je vais continuer et vous montrer que cette félicité même des chrétiens, qu'ils tâchent de mériter par tant de peines et de travaux, n'est autre chose qu'une espèce de démence et de folie. N'allez pas vous scandaliser tout d'un coup, et me condamner sur les simples apparences ; prenez seulement la peine d'examiner avec moi la chose.

D'abord, un principe qui est pour ainsi dire commun aux chrétiens et aux platoniciens, c'est que, dans cette vie, l'âme, plongée dans le borbier de la matière, y est retenue par les liens du corps, et que c'est cette dépendance de la matière qui l'empêche de voir la vérité et d'en jouir. C'est d'après cela que Platon a défini la philosophie « la méditation de la mort », parce que l'une et l'autre élève l'âme au-dessus des choses visibles et matérielles. Or un homme passe pour être dans son bon sens tant que son âme agit régulièrement sur les organes de son corps ; mais lorsque cette âme, ayant rompu ses liens, cherche à se mettre en liberté et à s'échapper de sa prison, on dit alors qu'il est fou. S'il arrive par hasard que cet état soit causé par quelque maladie ou par le dérangement

des organes, tout le monde l'appelle folie. Il arrive pourtant que les gens qui sont atteints de cette folie prédisent l'avenir, savent les langues et les sciences sans les avoir apprises, et offrent dans toute leur personne quelque chose de vraiment divin. Cela vient sans doute de ce que l'âme, un peu dégagée des liens du corps, commence à exercer ses facultés naturelles. La même cause produit des effets semblables chez les mourants qui, paraissant quelquefois inspirés d'un souffle divin, disent des choses merveilleuses. Mais lorsque c'est l'amour de la piété qui élève ainsi l'âme au-dessus des choses matérielles, cette folie qui n'est peut-être pas précisément de la même espèce que la première, lui ressemble cependant beaucoup, puisque la plus grande partie du genre humain, en voyant le petit nombre de ceux qui en sont atteints mener une vie tout à fait opposée à celle des autres hommes, leur donne sans difficulté le titre de fous. Les uns et les autres réalisent alors la fiction ingénieuse de l'ancre de Platon. Ce philosophe supposait un antre où les hommes enchaînés ne voient que des ombres et des apparences ; un d'eux s'échappe, voit des choses réelles, et revenant ensuite retrouver ses camarades : « Que vous êtes malheureux ! leur dit-il, vous ne voyez que de vaines ombres, et vous êtes dans une grande erreur en croyant qu'il n'existe rien de plus. C'est hors de votre caverne qu'il existe des objets réels, et je viens de les voir. » Pendant que ce sage s'épuise à déplorer ainsi l'erreur et la folie de ces prétendus malheureux, ceux-ci, à leur tour, le regardent comme un

fou, se moquent de lui et le chassent. Voilà l'image des gens du monde et des dévots. Les premiers, occupés tout entiers à jouir des objets sensibles, sont portés à croire qu'il n'en existe point d'autres ; les dévots, au contraire, méprisent tout ce qui a rapport à la matière. élèvent leur âme à la contemplation des choses invi-



sibles et spirituelles. Les uns pensent d'abord à amasser des richesses, puis à satisfaire aux besoins de leur corps, et songent après cela à leur âme, — si toutefois ils croient qu'ils en ont une, car la plupart en doutent, parce qu'ils ne la voient pas. Les autres se conduisent d'une manière tout à fait opposée. Ils s'appliquent d'abord de tout leur pouvoir à remplir leurs devoirs envers Dieu, qui est le plus simple de tous les êtres ;

ils songent ensuite à leur âme, parce que l'âme est celle de toutes les créatures qui a le plus de rapport avec la divinité ; mais ils négligent entièrement de prendre soin de leur corps, ils méprisent l'argent comme de la boue, prennent la fuite dès qu'ils en voient, ou, s'ils sont quelquefois obligés d'en toucher, ce n'est jamais qu'avec une répugance et un dégoût extrêmes ; car, comme il est dit dans l'Évangile, *ils ont comme s'ils n'avaient pas, ils possèdent comme s'ils ne possédaient pas.*

Cette différence qui se trouve entre les mondains et les dévots s'étend sur toutes les actions de leur vie. Quoique toutes les facultés de l'âme dépendent des organes du corps, il y en a pourtant quelques-unes, telles que les sensations de l'ouïe, de la vue, du toucher, du goût et de l'odorat, qui sont plus étroitement unies avec la matière, et d'autres, telles que la mémoire, l'intellect et la volonté, qui paraissent l'être beaucoup moins. Or l'âme dépend elle-même plus ou moins de la matière, en exerçant plus ou moins les unes ou les autres. Les dévots, en faisant tous leurs efforts pour s'élever au-dessus de la matière, deviennent comme stupides et insensibles aux impressions des corps. Aussi dit-on que quelques saints personnages ont bu, sans s'en apercevoir, de l'huile pour du vin¹. Chez les mondains, c'est tout le contraire : la matière les affecte beaucoup, et l'esprit fort peu.

1. On lit dans la vie de saint Bernard qu'un jour, au milieu de ses méditations sur les saintes Écritures, se sentant pressé par la soif, il se désaltéra machinalement dans un pot d'huile. Ce fut un frère qui, étant

Parmi les passions, il y en a aussi qui sont pour ainsi dire tout à fait corporelles, telles que l'amour, la faim, la soif, le sommeil, la colère, l'orgueil, l'envie. Les dévots leur font une guerre continuelle; les mondains croient, au contraire, qu'on ne saurait vivre sans elles. Enfin il



y a d'autres passions qui tiennent le milieu entre l'esprit et le corps, et qui paraissent nous être inspirées par la nature, comme l'amour de la patrie, la tendresse paternelle, la piété filiale, l'amitié. Les profanes mondains

entré auprès de lui et voyant le menton luisant du saint, le fit apercevoir de sa distraction.

accordent quelque chose à toutes ces passions-là ; mais les dévots font tout ce qu'ils peuvent pour les arracher aussi de leur cœur, ou du moins ils n'en conservent que ce qu'elles ont de plus spirituel. Un dévot, par exemple, n'aime pas son père parce qu'il est son père, — car, à ce titre, il n'a reçu de lui que son corps, et c'est à Dieu, père de toutes choses, qu'il a l'obligation de ce corps ; — il l'aime parce qu'il est homme de bien, parce qu'il voit briller en lui l'image de cette intelligence suprême qu'il regarde comme le souverain bien, et hors de laquelle il n'existe rien qui soit digne d'être l'objet de son amour et de ses désirs. Voilà ce qui sert de règle aux dévots dans tous les autres devoirs de la vie. Et s'il y a quelques objets visibles qu'ils ne méprisent pas tout à fait, ils les croient du moins bien au-dessous des choses spirituelles et invisibles.

Ils distinguent une matière et un esprit jusque dans les sacrements et les autres devoirs de la piété. Ils ne croient pas, par exemple, comme les gens du monde, que le jeûne consiste seulement à ne point manger de viande et à aller se coucher sans souper ; mais ils disent que l'esprit du jeûne consiste à travailler en même temps à mortifier ses passions, à faire tous ses efforts pour être moins sujet à la colère, moins enflé de vanité et d'orgueil, afin que l'âme, moins accablée par le poids de la matière, puisse s'élaner avec plus de force à la connaissance et à la jouissance des choses célestes. Même raisonnement sur l'eucharistie. « Si les cérémonies de la messe, disent-ils, ne sont pas tout à fait méprisables, au moins ne sont-elles pas fort utiles ;

elles peuvent même être nuisibles, sans l'esprit, c'est-à-dire sans ce qui est représenté par les signes sensibles. Or, c'est la mort de Jésus-Christ qui est représentée par ces signes ; et les chrétiens doivent imiter cette mort, en domptant, en faisant mourir, en ensevelissant leurs passions, afin de ressusciter à une nouvelle vie, et que, s'unissant à Jésus en même temps qu'ils s'unissent entre eux, ils ne fassent plus qu'un seul corps dont ce divin Sauveur soit le chef. » Telle est la vie, telle est la méditation des dévots. Les mondains pensent bien différemment. Ils croient que la messe consiste à être bien près de l'autel, à entendre le son des mots que prononce le prêtre, et à regarder toutes les petites cérémonies qu'il fait depuis le commencement jusqu'à la fin. Enfin, ce n'est pas seulement dans les exemples que je viens de rapporter, mais c'est dans sa vie tout entière que le dévot s'éloigne des choses matérielles et sensibles, pour s'élever vers les choses éternelles, spirituelles et invisibles. Or, puisque les dévots et les mondains se conduisent en tout d'une manière si opposée, il est naturel qu'ils se regardent mutuellement comme des fous. Pour moi, je crois que ce sont les dévots qui méritent le mieux ce titre ; et vous en conviendrez vous-mêmes, quand je vous aurai prouvé, comme je vous l'ai promis, que le souverain bien auquel ils aspirent n'est qu'une pure folie.

Remarquez d'abord que Platon avait dans l'esprit quelque chose d'à peu près semblable, lorsqu'il a dit que la folie des amants est la plus douce de toutes les folies. En effet, celui qui aime avec ardeur, ne vit plus

en lui-même, il vit dans l'objet qu'il aime ; et plus il s'éloigne de lui-même pour s'attacher à cet objet, plus il sent augmenter sa joie et son bonheur. Or un homme n'est-il pas fou lorsque son esprit, s'élevant au-dessus de la matière, semble sortir de son corps pour aller battre la campagne ? Autrement, que signifieraient ces expressions vulgaires : *Il est hors de lui... Rentrez en vous-même... Il est rentré en lui-même...* Enfin, plus l'amour est parfait, plus la folie est grande, et le bonheur sensible. Voyez donc maintenant en quoi consiste cette félicité céleste après laquelle les dévots soupirent avec tant d'ardeur ? L'esprit vainqueur de la matière absorbera le corps et l'identifiera à sa nature. Ce qui ne lui sera pas fort difficile, surtout si ce pauvre corps a été bien préparé à cette transformation par les jeûnes, les macérations et les autres mortifications pieuses. Cet esprit sera ensuite absorbé lui-même par l'esprit suprême, qui est infiniment plus fort et plus puissant que lui. De sorte que l'homme, tout entier hors de lui-même, sera heureux par cette heureuse absence, et goûtera la volupté ineffable que lui procurera la présence de ce souverain bien qui attire à soi tous les êtres.

Quoique cette félicité ne doive commencer à être parfaite qu'à l'instant de la réunion glorieuse des corps avec les âmes, cependant, comme la vie des dévots n'est qu'une image et une méditation continuelle de cette vie céleste, ils éprouvent déjà sur la terre un avant-goût de cette récompense délicieuse. Ce n'est à la vérité qu'une très petite goutte de cette source

immense de félicité éternelle ; mais cette petite goutte, telle qu'elle est, surpasse pourtant infiniment tous les



plaisirs des sens, toutes les voluptés humaines réunies ensemble, — tant les plaisirs spirituels surpassent les plaisirs du corps ! tant les biens invisibles sont au-dessus des biens visibles ! Tel est le bonheur que le pro-

phète a promis aux saints, lorsqu'il a dit : *L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a jamais senti les délices que le Seigneur a préparées à ceux qui l'aiment.* Telle est aussi cette partie de folie que les justes éprouvent déjà sur la terre, folie heureuse, qui, loin de leur être enlevée lorsqu'ils passeront dans l'autre vie, sera au contraire perfectionnée, et deviendra cette folie ineffable qu'on appelle la félicité éternelle. Cette petite goutte de folie que les justes savourent déjà sur la terre, ne se remarque-t-elle pas visiblement dans le petit nombre de saints qui ont le bonheur de la posséder ? Ils disent des choses qui n'ont ni liaison entre elles, ni rapport avec le langage ordinaire des hommes ; leur bouche forme des sons dépourvus de sens, et leur physionomie se change en un instant de mille manières différentes. Tantôt vifs et gais, tantôt tristes et abattus, ils pleurent, ils rient, ils soupirent d'un moment à l'autre ; en un mot, ils sont tout à fait hors d'eux-mêmes. Revenus à eux, ils ne savent plus d'où ils viennent, ils ignorent s'ils étaient ou s'ils n'étaient pas dans leurs corps, s'ils veillaient ou s'ils dormaient ; ils ont oublié ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont entendu, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait ; ou, s'il leur en reste encore une idée, elle ressemble à l'impression confuse que laisse dans la mémoire une illusion passagère ou un songe agréable que le réveil vient de dissiper. Tout ce qu'ils peuvent assurer, c'est qu'ils ont été très heureux pendant tout le temps de cette aliénation voluptueuse ; aussi se désolent-ils d'être rentrés dans leur malheureux bon sens, et le

plus ardent de tous leurs vœux est de pouvoir vivre éternellement au milieu des transports délicieux de cette heureuse folie. Voilà en quoi consiste ce léger avant-goût de la félicité éternelle.

Mais, à propos, j'oubli que je vous ai promis de finir. Au reste, si vous trouvez que j'ai un peu trop babillé, ou qu'il me soit échappé quelque extravagance un peu trop forte, souvenez-vous, je vous prie, que c'est la Folie, souvenez-vous que c'est une femme qui vient de vous parler. Mais rappelez-vous aussi ce proverbe grec : *Un fou dit quelquefois de bonnes choses*, — à moins pourtant que vous ne pensiez que les femmes font une exception à cette règle générale.

Je vois bien que vous attendez une péroraison ; mais en vérité vous vous trompez bien fort, si vous croyez que j'ai gardé dans ma mémoire tout le verbiage que je viens de vous débiter. Les Grecs disaient autrefois : *Je hais un convive qui a trop bonne mémoire* ; et moi je vous dis à présent : *Je hais un auditeur qui se souvient de tout*. Adieu donc, illustres et chers amis de la Folie, applaudissez-moi, portez-vous bien et divertissez-vous.

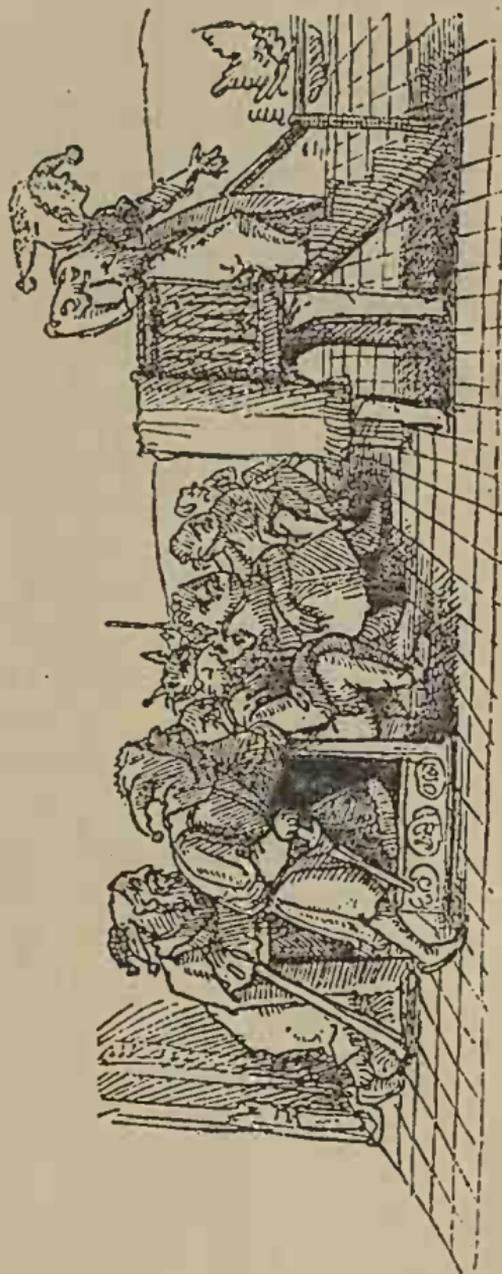




TABLE DES ILLUSTRATIONS

- Pages vii. *Frontispice.*
ix. *Érasme.*
1. *La Folie parle.*
3. *Pour éviter le nom de sages.*
6. *Ma physionomie ne me fait-elle pas assez connaître?*
7. *La tête de Midas.*
11. *Jupiter allaité par une chèvre.*
13. *Il se livrera pendant quelque temps à la joie.*
16. *On aime les enfants.*
21. *Mes fous, toujours gras et dodus.*
23. *Bacchus.*
26. *Les Satyres aux pieds de chèvre.*
30. *Toutes les folies qu'il fait avec une femme.*
35. *On l'appelle cocu.*
37. *Que chacun se caresse soi-même.*

- Pages 42. *Les enfants de Socrate.*
 44. *L'apologue des queues de cheval.*
 45. *Cet énorme et puissant animal qu'on appelle
 peuple.*
 50. *Celui que vous regardez tous comme votre
 Dieu.*
 56. *Celui-là meurt d'amour pour une jeune fille.*
 57. *Ces cadavres ambulants.*
 62. *Le médecin.*
 63. *Les sciences qui tiennent de plus près à la folie.*
 68. *Les plus grands rois trouvent tant de plaisir.*
 70. *Les femmes se plaisent beaucoup avec les fous*
 75. *La chasse.*
 78. *Les joueurs.*
 79. *Quelque image de saint Christophe.*
 82. *Saint Bernard et le diable.*
 85. *Leurs vains titres de noblesse.*
 86. *L'un se croit aussi beau que Nirée.*
 89. *Les Turcs.*
 90. *Les Juifs.*
 92. *Deux mulets se grattent l'un l'autre.*
 94. *Un homme a un mauvais tableau.*
 97. *Pluton, la Discorde, les Peines.*
 98. *Ils croient honorer beaucoup la Vierge.*
 102. *Un paresseux.*
 104. *D'autres vont à Jérusalem.*
 106. *Lorsqu'ils les déchirent à coups de verges.*
 109. *Le poète.*
 114. *Le jurisconsulte.*
 115. *Le philosophe.*
 116. *Lorsqu'ils entassent des triangles...*
 118. *Le théologien.*
 119. *Les filets de Vulcain.*

- Pages 123. *Une figure barbouillée sur un mur.*
126. *La toile de Pénélope.*
128. *Atlas.*
130. *Il implora la hache de Vulcain.*
132. *Un moine.*
133. *Fiers de leur malpropreté.*
134. *Quand ils peuvent avoir du vin ou des filles.*
136. *L'un montrera sa bedaine.*
138. *Ces vils cerbères ne cessent point d'aboyer.*
141. *Changés en pierre, comme Niobé.*
144. *Chimère mille fois plus monstrueuse.*
145. *Des ânes qui veulent jouer de la lyre.*
149. *Mettez à cet homme un collier d'or.*
151. *Aussi débauchés que les amants de Pénélope.*
152. *L'évêque.*
154. *Le cardinal.*
156. *Le pape.*
159. *On exposait à Rome des tableaux.*
162. *Pour soutenir leurs droits de dîme.*
165. *La fortune aime les insensés.*
166. *Mon ami Érasme.*
167. *Si vous faites consister votre bonheur à plaire
aux souverains.*
169. *Horace, ce gras pourceau.*
170. *L'esprit de Scot.*
171. *L'Ecclésiaste.*
173. *Salomon.*
176. *Ces grands, gros et gras théologiens.*
177. *Nicolas de Lyra.*
181. *Il arme les apôtres de lances, d'épées...*
183. *Un vieillard renfrogné.*
186. *César se défait de Brutus.*
188. *Voilà l'agneau de Dieu!*

- Pages 190. *Le Créateur défendit aux premiers parents de goûter du fruit de l'arbre de la science.*
191. *David tâcha d'apaiser le Seigneur.*
193. *Ils répandent leur argent avec profusion.*
196. *Ils méprisent l'argent comme de la boue.*
198. *Il se désaltéra dans un pot d'huile.*
202. *Ils éprouvent un avant-goût de cette récompense délicieuse.*
205. *Adieu donc, chers amis de la Folie.*
-

VERIFICAT
2017

CE VOLUME, LE ONZIÈME DE LA COLLECTION
SCRIPTA MANENT, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IM-
PRIMER LE 10 DÉCEMBRE 1926, SUR LES PRESSES
DE LA TYPOGRAPHIE PHILIPPE RENOUARD
(J. DUMOULIN), A PARIS.

LE TIRAGE EST STRICTEMENT LIMITÉ A :
50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER IMPÉRIAL
DU JAPON, CHIFFRÉS DE I A L.
75 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
VAN GELDER, CHIFFRÉS DE LI A CXXV.
2500 EXEMPLAIRES SUR PAPIER CHES-
TERFIELD, CHIFFRÉS DE 1 A 2500.
25 EXEMPLAIRES DE COLLABORATEURS,
HORS COMMERCE, SUR DIVERS PAPIERS,
MARQUÉS DE A A Z.

OUVRAGES DÉJÀ PARUS
DANS LA COLLECTION *SCRIPTA MANENT*

1. *Les Deux Testaments et les Ballades de Maistre François VILLON.*
2. *Balkis et Salomon, par GÉRARD DE NERVAL.*
3. *L'Art d'Aimer, d'OVIDE.*
4. *Le Spleen de Paris, de BAUDELAIRE.*
5. *Idylles et Élégies, d'ANDRÉ CHÉNIER.*
6. *Lysistrata, d'ARISTOPHANE.*
7. *Le Romant de Jehan de Paris.*
8. *Zadig, de VOLTAIRE.*
9. *Les Paradis Artificiels, par CHARLES BAUDELAIRE.*
10. *Paul et Virginie, de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.*